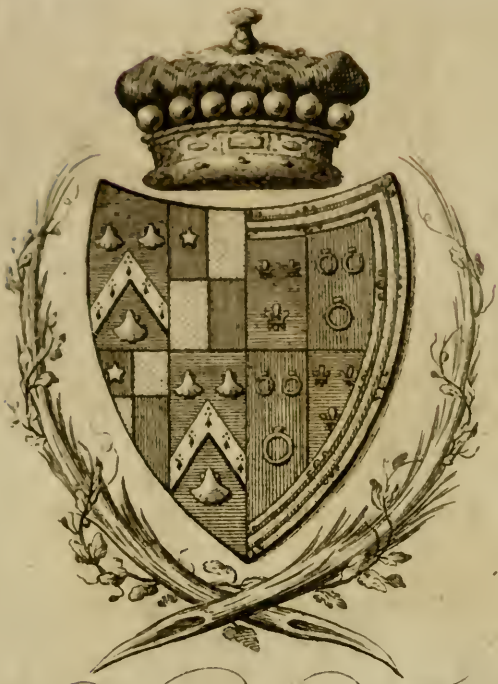

Anne Viscountess Townshend

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

Prevost, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.

FILS NATUREL DE CROMWEL.

Utopia
FBR
P944P
v.2

LIVRE TROISIE'ME.

J'ENTRE dans la mer immenſe de mes infortunes. Je commence une narration, que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes Lecteurs. Cette penſée me cauſe quelque ſatisfaction en écrivant : j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines : c'eſt à leur Tribunal que je les preſente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur

par les aparences, que par leur propre ſentiment ; c'eſt à-dire, que s'ils me trouvent dans mes malheurs & dans mes pertes plus de fermeté extérieur qu'ils ne ſe ſentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils ſe forment ſur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité, le courage & la conſtance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes diſgraces, m'a mérité le nom de Philoſophe ; on n'a pas cru que ma patience toujours égale ; & la ſérénité aparente de mon humeur, ſous les plus rigoureux coups de la Fortune, puſſent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honoré du nom de Philoſophie. Superbe nom ! Hélas ! qu'il m'a couté cher ! Ceux qui me l'ont donné, n'ont jamais connu le ſecret de mon ame. J'ai tiré, en effet, de la Philoſophie tout le ſecours qu'elle peut donner : elle a éclairé mes entrepriſes, elle a réglé mes dehors, elle a ſoutenu ma prudence, elle m'a fourni des conſolations contre le deſeſpoir. Mais elle n'a jamais diminué le ſentiment intérieur de mes peines ; & elle ne m'a point empêché de reconnoître, qu'un Philoſophe eſt toujours homme par le cœur. Dévelopons cette malheureuſe ſuite d'avantures, ou tendres, ou tragiques ; mais toutes ſi triſtes & ſi interreſſantes, qu'elles me répondent de la compaſſion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant conſenti à mon mariage, & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il ſembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'eſpace de vingt-quatre-

quatre heures qui fût capable de me troubler dans une si douce attente. Je passai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir sur cette fortune inespérée qui m'élevoit tout-d'un-coup au sommet du bonheur. En me livrant seul à la joye, je ne laissois pas de conserver assez de pouvoir sur moi-même pour y mêler quelques considérations sérieuses qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà, disois-je, mes desirs & mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'Amour; je touche au moment de l'être; & mon cœur est si agréablement rempli, qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois proposé. J'avois deux buts, ajoutois-je; quel étoit l'autre? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage, par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui, & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change; j'ai d'autres régles à suivre. Quoique la sagesse soit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déja eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs, pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais entrer. Voyons, & faisons aller de pair, autant qu'il m'est possible, la sagesse & l'amour. Là-dessus je me fis réellement, je ne dis point un ordre d'occupations, je ne pouvois prévoir les événe-

mens assez juste pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre ; mais un fonds de nouveaux principes, qui me parurent convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me resteroit que l'aplication à faire aux diverses conjonctures. Je m'occupai de cette rêverie serieuse, jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James, qui me venoit apeller. Je lui vis un air triste, qui me fit mal augurer de sa commission. Il n'attendit point que je l'interrogeasse, pour me dire que mon mariage étoit, sinon tout-à-fait rompu, du moins différé jusqu'à Roüen, à la priére de M. Cléveland, qui s'étoit jetté aux pieds du Roi pour lui demander ce délai, comme la plus grande de toutes les faveurs. C'est tout ce que j'ai apris, me dit James ; Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai réveur & chagrin. Votre Grand pere est un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que sa vieillesse, & la considération du Roi, qui m'ayent empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'aprit en même-tems, que M. Cléveland étoit venu lui reprocher d'un ton railleur, le dessein qu'il avoit de m'accorder sa Fille sans sa participation & de se faire accompagner de moi en Amérique ; qu'il lui avoit dit grossiérement, que c'étoit en vain qu'il s'en flâtoit, puisqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout opposez ; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de

ce

ce Prince, & lui défendre de penſer aux nôces de ſa Fille avant que d'être arrivé à Roüen, où le Roi ſe propoſoit de paſſer en allant en Flandres, & où il vouloit que nous le ſuiviſſions. Choqué, continua Mylord, de l'air bruſque dont il m'a parlé, je n'ai pû m'empêcher de lui en témoigner quelque reſſentiment, & de lui faire entendre, que ce n'étoit rien moins qu'un deshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là-deſſus la malheureuſe avanture de mon Epouſe que j'ai confiée trop legérement au Roi, & dont il y a aparence que ce Prince ne lui a pas fait un ſecret. Je vous avouë, continua le Vicomte, que s'il n'étoit ſorti promptement après m'avoir fait cet outrage, il n'y auroit point eu de raiſon aſſez forte pour arrêter le premier feu de ma colére. Je me ſuis contenté, après ſon départ, d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait apeller pour me faire des excuſes: mais il m'a renouvelé l'ordre de différer votre mariage, ſous prétexte que la cérémonie ſe fera plus commodément à Roüen, & que je trouverai enſuite au Havre de Grace un Vaiſſeau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos Colonies que celui qui eſt prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminſter eut l'honnêteté de convenir après ce diſcours, qu'il avoit eu tort de propoſer mon mariage au Roi ſans avoir prévenu M. Cléveland: & comme il n'attribuoit ſon opoſition qu'au dépit qu'il lui ſupoſoit de ſe voir négligé, il me dit avec ſa tendreſſe ordinaire, qu'il vouloit bien

oublier ſon reſſentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'eſprit de mon Grand-pere par quelques civilitez, dont il reconnoiſſoit dans le fond que je ne pouvois me diſpenſer.

J'allai le trouver ſur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui; & m'ayant repreſenté tout ce que je lui devois de tendreſſe & d'attachement en qualité de Petit-fils, il m'expliqua enſuite, d'un ton ſévere, l'autorité que le titre de Grand-pere lui donnoit ſur ma perſonne & ſur ma conduite. Je ne lui conteſtai rien; je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminſter. Je continuai de vivre honnêtement avec lui juſqu'au départ; ſans qu'il me fît la moindre ouverture des cruelles vûës qu'il avoit ſur moi.

Comme je n'avois nulle raiſon de m'en défier, je me conſolai aux pieds de Fanny, du retardement qu'on aportoit à mes deſirs. Mylord lui-même étoit ſi éloigné de prévoir le deſſein de M. Cléveland, qu'il ne fit pas difficulté de ſe réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Roüen preſque auſſi tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement convenable dans la Ville. Mylord Axminſter reprit avec nous ſa demeure à l'hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M. Cléveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer

quer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant auſſi-tôt répandu, nous reçûmes la viſite de Mylord Omerſon, & de nos autres Amis. Ils crurent me faire plaiſir, en me félicitant ſur la diſpoſition avantageuſe que Madame Lallin avoit conſervée pour moi. Mylord Omerſon me ſollicita vivement de ne pas tarder à faire une viſite à cette Dame. Je le ſurpris, en lui déclarant mes engagemens avec Fanny, & l'eſpérance que j'avois de l'épouſer au premier jour. Il n'y a point d'aparence que Madame Lallin, qui aprit ſans doute cette nouvelle, eût perſiſté dans le deſſein qu'elle avoit en ma faveur, ſi on lui eût laiſſé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais ſon malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conſeils pernicieux, qui cauſérent ſa ruïne, & qui ne me furent guéres moins funeſtes qu'à elle.

Le véritable deſſein de M. Cléveland, en obtenant du Roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entiérement : non qu'il ne regardât la Fille de Mylord Axminſter comme un parti infiniment au-deſſus de moi, & flâteur par conſéquent pour ſon ambition : mais l'extrême affection qu'il me portoit, ne lui permettoit pas de penſer ſans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme le ſeul reſte de ſa famille. Il étoit dans un âge ſi avancé, que le plaiſir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût eſpérer.

Il vouloit, à quel prix que ce fût, m'attacher à la ſuite du Roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Roüen, qu'il me communiqua ce deſir pour la premiére fois. J'y fus auſſi ſenſible que je le devois; mais après lui avoir marqué de la reconnoiſſance, je m'expliquai d'une maniére ſi forte ſur les engagemens que j'avois pris avec Mylord & Fanny, qu'il comprit que ce ne ſeroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il aprit preſque auſſi-tôt les tendres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fut aſſez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réüſſit que trop heureuſement. Il ſe fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon Grand-pere, il la remercia des ſentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne les déguiſa point. Elle lui marqua même du chagrin de m'y voir répondre ſi incivilement. Il profita de cette ouverture, pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux ſur ſes charmes, & ſur le prix de ſes faveurs. Il lui fit entendre, que pour peu qu'elle voulût ſe prêter au deſſein qu'il avoit, il m'enléveroit infailliblement à ſa Rivale; car elle étoit déja informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cauſe de ma froideur pour elle. Il ménagea ſi bien ſon eſprit, qu'aprés l'avoir ſçu perſuader que ſa réputation ne ſeroit nullement commiſe, & que ce qu'il projettoit, ne ſeroit connu que du Roi d'Angleterre, il l'engagea

à

à feindre que je lui euſſe fait une promeſſe de mariage, & à ſuplier le Roi d'entremettre ſon autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerſon & à quelques Anglois, qui y entrérent volontiers, autant par le ſouvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmez de lui voir des inclinations ſi favorables pour la Nation. M. Cléveland eut encore aſſez d'adreſſe, le même jour, pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai ſans défiance, ſur un prétexte fort leger qu'il m'aporta. Il s'en ſervit pour dreſſer une promeſſe dans les formes légales, & il remit cette Piéce autentique à Madame Lallin.

Je preſſai pendant ce tems là Mylord Axminſter de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raiſon, qu'ayant les mains liées par l'ordre du Roi, il n'oſoit paſſer outre ſans avoir connu ſes volontez. C'étoit moi naturellement que cette commiſſion regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit; & ſans me faire la moindre objection, il me dit qu'il conſentoit à mes deſirs, ſi Mylord Axminſter & M. Cléveland s'accordoient à les aprouver. Je craignois quelque opoſition de la part de M. Cléveland. Le Roi qui s'en aperçut, me dit qu'il l'alloit faire apeller, pour aprendre de lui-même ſes ſentimens. Il parut, & loin de me refuſer ſon aveu, il me félicita ſur les charmes de Fanny, qu'il traita par avance de mon

Epouſe. Je ſortis le plus content des hommes, & j'allai répandre ma joye dans la famille du Vicomte. Il me vint quelques heures après, un ordre de retourner chez le Roi. Je le trouvai avec un papier à la main, & le viſage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorſque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'aprocher, & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit, il me demanda d'un ton ſévére, ſi l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes caractéres. Je lui répondis, qu'elle en étoit; mais que j'avois peine à comprendre comment elle ſe trouvoit dans la ſienne. Je m'imagine, reprit-il, que vous en devez être ſurpris: c'eſt quelque choſe, du moins, que vous l'ayez reconnuë. Il me fit enſuite diverſes interrogations ſur mes liaiſons avec Madame Lallin, & ſur les raiſons que j'avois euës de l'abandonner, après m'être engagé ſi faintement à l'épouſer. Je ne pouvois répondre clairement à des queſtions qui étoient ſi obſcures pour moi: ma ſurpriſe reſſembloit, ſans doute, à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offenſa vivement d'un ſilence, qu'il regarda comme un effet d'obſtination. Il me traita de la maniére la plus dure, & il m'ordonna les arrêts dans ſon propre logis. M. Cléveland me vint voir auſſi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & il me demanda d'un air de compaſſion affectée, ce qui m'avoit attiré la colére du Roi. Je lui raportai ce que j'avois pû recuëillir d'une converſation, dont j'ignorois abſolument le

ſujet.

ſujet. Ce fut alors que le ruſé Vieillard employa tous les reſſorts de ſes artifices, pour m'amener inſenſiblement à ſon but. Après avoir fait ſemblant de réfléchir ſur mon recit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit queſtion; qu'il avoit entendu parler, depuis ſon arrivée à Roüen, d'un Ecrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouſer Madame Lallin; qu'il falloit que quelque perſonne mal intentionnée en eût informé le Roi; que je devois connoître mieux que perſonne, ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire; que pour lui, il n'avoit point jugé à propos de m'aprendre juſqu'alors ce que le public en penſoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il lui avoit ſemblé que j'avois peu de ſujet de craindre le reſſentiment de Madame Lallin; mais que les choſes changeoient tout-à-fait de face, puiſque c'étoit cette Dame, ſans doute, qui avoit pris le parti de porter elle même ſes plaintes au Roi; que ce Prince, équitable comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de ſa réputation dans un Royaume étranger, ne ſouffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & inſultée impunément par un Anglois; que quand il n'y ſeroit point porté par l'amour de la juſtice & de la gloire, il devoit cette conſidération à un grand nombre de ſes plus illuſtres Sujets qui étoient réfugiez à Roüen, & qui avoient beſoin de la protection des habitans de cette Ville. Enfin, ajoûta M. Cléveland, plus j'enviſage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour

vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voye courte de vous mettre à couvert, & une voye qui ne vous expose à rien; c'est de remplir la promesse que vous avez faite à Madame Lallin. Vous satisferez par-là à votre honneur, vous arrêterez ses plaintes, & la colére du Roi. Elle est d'ailleurs assez riche & assez aimable, pour qu'un honnête homme puisse accepter sa main sans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embrassant, épousez-la: je serai plus satisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des Mers, dans un païs perdu, d'où il est incertain que vous reveniez jamais, & où il est fort assuré que vous auriez mille incommoditez à souffrir.

J'avois écouté M. Cléveland avec beaucoup d'attention, & peut-être se flattoit-il que son discours m'avoit ébranlé; mais je n'avois point eu d'autre vûë, que de m'éclaircir tout-à-fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Mylord Axminster avoit reçûë à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystére. Je découvrois sans peine que Madame Lallin ne me causoit tant de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette Promesse signée de ma main étoit une abîme, dont le fond échapoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cléveland; il aidoit encore à l'éloigner, par l'air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions: car aussi-tôt que je lui eus protesté avec serment, que l'Ecrit

l'Ecrit que le Roi m'avoit montré, étoit une Piéce fauſſe, qui n'étoit jamais ſortie de ma main; il me demanda, ſi je n'avois point indiſcrétement ſigné quelque Billet, ou écrit quelque Lettre, dont on eût pû déchirer malignement le ſeing. j'étois sûr de n'avoir pas même écrit une ſeule Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en aſſurai, parut l'étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractére. Les Dames Françoiſes ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin, comme j'aurois plus de zèle que perſonne à vous détourner d'épouſer Madame Lallin, ſi c'étoit un parti qui vous fût déſavantageux, je crois que dans les circonſtances où vous êtes, la ſageſſe vous oblige d'accepter la main qu'elle vous préſente. Les raiſonnemens de M. Cléveland firent ſi peu d'impreſſion ſur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai ſeulement, de faire avertir Mylord Axminſter de mon malheur. Cette confiance que je faiſois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois ſi peu, le piqua juſqu'au vif. Il me répondit, que je penſois en jeune homme, c'eſt-à dire, que je me trompois beaucoup, ſi je me figurois que ce Seigneur pût conſerver quelque eſtime pour moi; & perſiſter dans le deſſein de me donner ſa Fille, lorſqu'il aprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c'eſt une tache qui vous exclud de l'eſpérance d'épouſer

pouſer Fanny. Et cette raiſon, ajoûta-t'il avec une eſpéce d'indifférence, eſt une des plus fortes qui m'ayent porté à vous dire que votre intérêt vous oblige de profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de Mr Cléveland fut le plus funeſte de tous ſes coups. Je n'y trouvai que trop de vrai ſemblance; & commençant à conſidérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruïne de mon amour, je ſentis mon cœur ſe glacer de crainte & frémir de ſaiſiſſement. Mon impitoyable Grand-pere s'aplaudit de cet étrange effet de ſa tendreſſe. J'étois dans la ſituation où il avoit enrrepris de me mettre; c'eſt-à-dire, prêt de perdre l'eſpoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminſter. Il s'en aperçut, & il eut la dureté de me quitter auſſi-tôt, pour laiſſer au poiſon le tems de ſe répandre & d'agir dans toute ſa force. Je le conjurai, en ſortant, de ne pas laiſſer de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit; mais la maniére dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ſes artifices.

Je demeurai ſeul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me repreſentai quel alloit être l'étonnement de Mylord & de Fanny, en aprenant par des raports infidéles le ſujet de la colére du Roi, & la cauſe de mon empriſonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas ſe former

de

de mon caractére ! j'avois été assez heureux pour les persuader de mon innocence à Bayonne ; mais cette derniére avanture faisant revivre la premiére, ils alloient me croire capable, non-seulement de les tromper ; mais de joindre encore l'ypocrisie & le parjure à la duplicité, pour abuser de leur franchise & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'estime de Mylord, & la tendresse de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même-tems ma réputation ; & j'étois si malheureux, qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me justifier. Effectivement, mes ennemis employoient pour achever ma ruïne, tous les momens que je passois inutilement à la pleurer. M. Cléveland étoit allé trouver Mylord Axminster en me quittant. Il ne lui aprit point mon malheur, parce qu'il en étoit déja informé ; mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua point d'invention pour détruire ce reste de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être persuadé trop tristement lui-même de la tromperie odieuse dont on m'accusoit. Il confessa à Mylord, qu'il se croyoit obligé de lui en faire des excuses, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce dessein. Il parut étonné, qu'à mon âge, & avec des dehors qui sembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'eusse été capable de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajoûta-t'il, en dépliant

la

la Promeſſe prétenduë, qu'il avoit eu ſoin de tirer des mains du Roi, ſi je ne voyois ſon nom écrit de ſa propre main. Le voilà; il n'oſe lui-même déſavouër ſon caractére. Ce qui me conſole, c'eſt qu'il paroît diſpoſé à ſe rendre du moins aux ordres du Roi, qui veut abſolument qu'il rempliſſe ſa Promeſſe.

Mylord étoit un homme d'eſprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé, à force de me parler de la corruption des hommes, & de la ſage défiance dont on a beſoin ſans ceſſe en vivant avec eux. Cependant, il fut la dupe de ſes ennemis & des miens. L'accuſation lui parut ſi bien prouvée, qu'il ne ſouhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il ſçavoit que Madame Lallin avoit adreſſé ſa plainte au Roi, & qu'elle avoit laiſſé la Promeſſe entre ſes mains; il la voyoit dans celles de M. Cléveland, il connoiſſoit mon caractére: c'en étoit trop, en effet, pour lui laiſſer la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monſtre d'ingratitude & de perfidie; & il crut ne pouvoir mieux ſe venger de moi, qu'en m'abandonnant tout-à-fait, & en ordonnant à ſa Fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raiſon que mon mariage pour différer ſon voyage d'Amérique, il réſolut de ne s'arrêter à Roüen qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour s'aſſurer du départ d'un Vaiſſeau. Il envoya en diligence au Havre de Grace; & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile

voile cinq ou ſix jours après pour la Martinique, il reſolut de prendre cette occaſion de s'embarquer. Ses adieux furent courts. Il reçut du Roi le titre & la Commiſſion de Gouverneur Général des Colonies Angloiſes en Amérique; & ayant pris les derniers ordres de ce Prince, il partit avec ſa Fille & Madame Riding. Sa ſuite n'étoit compoſée que de ſes Domeſtiques, & de cinq ou ſix Angiois réfugiez, qui s'attachérent à ſa fortune.

Pendant que mon mauvais deſtin me préparoit ainſi les plus cruels ſujets de douleur, il éroit arrivé du changement dans ma demeure & dans la conduite de M. Cléveland. La conſtance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchaſſe le moyen de m'évader du logis du Roi, & que je ne trouvaſſe enſuite celui de me juſtifier aux yeux de Mylord Axminſter, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être aſſuré non-ſeulement que je ne réüſſirois point à m'échaper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de ſa Fille. C'étoit aparemment de concert avec Madame Lallin qu'il avoit pris cette réſolution, puiſque ce fut la maiſon même de cette Dame qui fut choiſie pour ma nouvelle priſon. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roi un empire abſolu ſur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince a conſervé toute ſa vie, de ſe laiſſer preſque entiérement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque aſcendant

ſur

ſur ſon cœur, ou ſur ſon eſprit. Je fus donc tranſporté le ſoir chez Madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution, qu'il me fut impoſſible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec ſoin, & même avec magnificence. Mais je demeurai quelques jours ſans voir perſonne, excepté M. Cléveland, qui venoit paſſer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois, de m'aprendre à quoi devoit ſe terminer une ſi étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminſter & de Fanny. Il répondit à la premiére queſtion, qu'on ne faiſoit qu'exécuter les ordres du Roi, & qu'il n'avoit encore pu ſçavoir préciſément quelles étoient ſes intentions. Pour ce qui regarde Mylord & ſa Fille, il m'aſſura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flâter avec raiſon que ce Seigneur penſât déſormais à m'accepter pour ſon Gendre. Malgré le chagrin violent que me cauſoit la répétition continuelle de cette réponſe, je ne laiſſois pas d'entretenir un reſte d'eſpérance. Je connoiſſois la bonté de Mylord, & je faiſois un fond infini ſur la tendreſſe de ſa Fille. Il n'étoit pas vraiſemblable qu'on me retint éternellement captif. Je ne ſouhaitois qu'un moment de liberté, pour détromper ces deux chéres perſonnes. Je me promettois, que mon innocence l'emporteroit ſur tous les artifices de Madame Lallin : car je n'avois encore

encore ſoupçonné qu'elle ; & j'étois ſi éloigné de concevoir la moindre défiance de M. Cléveland, qu'étant perſuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois preſque auſſi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur aprochoit. Le jour du départ de Mylord Axminſter me fut annoncé par M. Cléveland. Jour fatal ! d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables avantures. J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes triſtes idées. M. Cléveland y entra avec un air de contentement, qui me fit attendre d'heureuſes nouvelles. Vous ſerez libre, me dit-il, auſſi-tôt que vous le voudrez. Le Roi conſent à votre liberté ; parce qu'il eſpére que Mylord Axminſter étant parti pour l'Amérique avec ſa Fille, vous ne ferez plus difficulté d'épouſer Madame Lallin. Il voulut enſuite m'embraſſer à ſon ordinaire : il ne s'apercevoit pas que ſon cruel diſcours m'ôtoit la vie, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. Oh ! laiſſez-moi, lui dis-je d'une voix altérée : ne voyez-vous pas que vous m'avez tué barbarement, & que j'ai à peine la force de reſpirer ? J'étois ſi pâle en effet, qu'il me crut prêt de m'évanoüir. Je refuſai néanmoins ſes ſecours. Laiſſez-moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny ſont partis, j'ai perdu ſans reſſource leur eſtime & leur affection, deux biens ſans leſquels il m'eſt impoſſible de vivre.

Je

Je m'aſſis, ſans vouloir le regarder, ni l'entendre. Sa tendreſſe pour moi, qui étoit au-deſſus de toute expreſſion, s'allarma véritablement, lorſqu'il me vit obſtiné à me taire, & dans une poſture immobile, qui lui fit douter ſi ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il ſe hâta d'apeler les Domeſtiques, pour me faire aporter quelque aſſiſtance Madame Lallin accourut la premiére. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces, je les recouvrai tout-d'un-coup à ſa vûë, pour l'accabler de mille reproches piquans, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me ſembloit que ſon lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confeſſer auſſi, que malgré la foibleſſe qu'elle avoit euë de ſe prêter au deſſein de M. Cléveland, elle étoit droite & généreuſe. Mes reproches la touchérent ſi vivement, que, fondant en larmes, elle ſe tourna vers mon Grand-pere, pour ſe plaindre avec amertume de la honteuſe démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes & les excuſes qu'elle me fit, m'ouvrirent les yeux ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Ce fut alors que ſentant mieux que jamais que j'étois perdu, trahi, mépriſé de Mylord Axminſter, & abandonné de Fanny, je tombai ſans force & ſans ſentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce ſpectacle la toucha ſi vivement, qu'après avoir employé tous ſes ſoins pour me rapeler la connoiſſance, elle pria M. Cléveland de ſortir de ſa maiſon, & de n'y retourner

tourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage. Il ſe retira. Je demeurai ſeul avec elle. Ses pleurs, qui couloient en abondance, & ſes tendres excuſes, me perſuadérent de ſon repentir. Hélas! je vous pardonne lui dis je; je ne vois que trop qu'on vous a ſéduite pour vous faire ſervir à ma perte. Mais ſi vous avez été l'inſtrument de ma ruïne, il vous reſte un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de ſortir de cette Ville. Je ſuis chez vous, j'en juge par la maniére dont vous venez de parler à M. Cléveland : ouvrez-moi les portes de ma priſon; & loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aiſé de juger que mon deſſein, en ſouhaitant de me voir libre, étoit de ſuivre les traces de Mylord Axminſter & de ſa Fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de ſon amour. Elle me répondit en baiſſant les yeux, qu'elle s'étoit attenduë que je reconnoîtrois autrement le ſincére regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir cauſé du chagrin; qu'à la vérité, on l'avoit fait agir contre ſon caractére & ſon inclination, en la faiſant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon empriſonnement; mais qu'elle ne pouvoit ſe repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une Rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendreſſe & d'eſtime qu'elle m'en promettoit; que ſa fortune & ſa perſonne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris,

mépris, elle prenoit la hardieſſe de m'offrir l'une & l'autre; & qu'elle étoit perſuadée que lorſque je viendrois à connoître le fond de ſon cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce diſcours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeſte peut mettre en uſage pour cacher un homme qu'elle aime. Du caractére dont j'étois, cette honnête franchiſe étoit plus propre à faire impreſſion ſur mon cœur, que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lallin. Je l'aſſurai que je lui rendois mon eſtime, & que ſi j'euſſe été libre, j'aurois peut-être ſenti pour elle quelque choſe de plus tendre. Mais cette Rivale, ajoûtai-je, que vous voulez ſuplanter, je l'adore; j'avois le bonheur d'en être aimé; c'eſt vous qui m'avez arraché mon affection; il n'y a rien qui puiſſe m'empêcher de courir ſur ſes pas, pour me juſtifier à ſes yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuſe, lui dis je encore, accordez-moi la liberté. C'eſt la ſeule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puiſſe être ſenſible. Elle réfléchit un moment ſur cette propoſition. Je ne puis vous laiſſer ſortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir ſans les commoditez néceſſaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajoûta-t'elle en rougiſſant, que je vous propoſe à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous accompagner. J'ai aſſez

de

de bien pour en faire tout-d'un-coup une somme considérable, qui nous mettra au-dessus de toute crainte, en quelque endroit que la fortune nous jette. Frapé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement Hé! quelle seroit donc votre espérance, lui dis-je? Songez-vous, Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous; & que vous ne gagneriez, à me suivre, que la fatigue d'un voyage inutile? Elle me protesta, qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à fait sans raison que je prens cet étrange parti. J'en ai deux très-fortes, outre celle de suivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation, qu'il m'est impossible de réparer, si je ne deviens point votre Epouse. Malgré les promesses de M. Cléveland, toute la Ville est informée des démarches que j'ai faites, à sa persuasion, pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminster. On sçait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien, tant que j'ai l'espérance de vous épouser; un mariage solemnel auroit réparé tout: mais si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus long-tems dans une Ville, où je me crois deshonorée sans retour. Une autre raison, continua-t'elle, qui n'est guéres moins puissante,

ce

ce ſont les menaces continuelles que je reçois de mon Frere. Sa rage eſt extrême contre moi, depuis qu'il m'a ſoupçonné de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer, s'il ne m'eût cruë morte du coup d'épée qu'il me donna avant ſon départ. Il a apris mon rétabliſſement, & la liaiſon étroite que j'ai entretenuë depuis avec ſes ennemis. Je reçois de lui, à chaque ordinaire, des lettres pleines d'outrages & d'horribles ſermens, par leſquels il proteſte qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ſes propres mains. Je le connois, il en eſt capable; & je ne doute point que ſa haine ne redouble, lorſqu'il ſera inſtruit de cette derniére avanture. Je ſuis donc réduite à quitter Roüen, ajoûta-t'elle, autant pour la sûreté de ma vie, que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaiſir qu'avec vous? Si je réüſſis, par ma tendreſſe & par mes ſoins, à vous rendre plus ſenſible, je trouverai mon bonheur à vous avoir ſuivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refuſez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre conſtance pour la Fille de Mylord Axminſter, je vous accompagnerai du moins juſqu'auprès d'elle; j'y rendrai témoignage de votre innocence; & je me ferai un mérite des ſervices que vous aurez reçu de moi, pour trouver auprès de ſon Pere un azile & de la protection. Madame Lallin me demanda, en finiſſant, ce que je penſois de ſon diſcours.

Il eſt certain, que, quelque extravagance que j'euſſe trouvé d'abord dans ſa propoſition,

sition, elle me parut toute différente sous ce nouveau tour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvu de tout. M. Cléveland étoit le seul de qui je pusse espérer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant, la seule vûë de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs, que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny, pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le mauvais effet que produiroit sa présence, & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attaché par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher; & le Ciel m'est témoin, qu'en consentant à sa priére, je ne suivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vûë des malheurs d'autrui, & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent, & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit, que dans une Ville telle que Roüen, elle n'avoit besoin que d'une heure pour

trouver en argent comptant la valeur de tout ſon bien. En effet étant ſorti dans le moment, elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus ſur ſon billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à perſonne, puiſqu'elle leur abandonnoit par ſon départ, des Terres qui excédoient conſidérablement cette ſomme. Elle s'occupa le reſte du jour à faire préparer ſecrettement une voiture pour gagner le Havre, où nous nous flâtions de trouver quelque Vaiſſeau prêt à faire voile. Elle ne mit dans ſa confidence qu'un valet & une fille, qui devoient nous ſuivre. C'étoit la nuit ſuivante, que nous nous propoſions de partir. M. Cléveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la priére que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut ſurpris de me trouver plus tranquile qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laiſſé ſeul avec Madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la converſation que j'avois euë avec elle ; & s'imaginant qu'elle avoit pû m'inſpirer de l'amour, il en fut ſi ſatisfait, qu'il me promit de me faire rendre le lendemain la liberté. Je ne le laiſſai point ſortir ſans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminſter avoit priſe, & du lieu où il devoit commencer l'entrepriſe qu'il avoit formée pour le ſervice du Roi. J'apris ainſi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de Vaiſſeau qui pût le porter plus proche de nos Colonies : de-là, ſon deſſein

ſein étoit de ſe rendre à la Jamaïque, ou à la Nouvelle Angleterre, ſelon qu'il en trouveroit l'occaſion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venuë, & Madame Lallin ſe trouvant auſſi libre que moi, nous ſortîmes de ſa maiſon, chargez de divers paquets & accompagnez ſeulement de nos deux Domeſtiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la Ville, où la voiture nous attendoit. Notre route juſqu'au Havre ſe fit heureuſement, & ſans obſtacle. Il n'étoit que ſept heures du matin lorſque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un Vaiſſeau qui fût prêt à partir pour les Iſles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminſter. Nous délibérâmes ſi nous deſcendrions juſqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui ſe trouvérent au Havre, nous conſeillérent, comme le parti le plus court & le plus ſûr, d'aller plûtôt juſqu'à Londres, où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occaſions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnuë par ſon Frere; j'avois auſſi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus preſſant paroiſſoit être du côté de la France, nous nous embarquâmes ſur le premier Bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours; & par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres, un Vaiſſeau de guerre qui levoit l'ancre pour faire

voile à la Jamaïque. Nous y montâmes, ſans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des Paſſagers, par deux perſonnes qui portoient quelques marques de diſtinction. Quatre jours après, nous perdîmes la vûë des Côtes de l'Europe.

Il faut que je le confeſſe : au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il ſe trouva place encore pour des ſentimens de joye, lorſque je vins à conſidérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai, pendant quelque tems, que Mylord & ſon aimable Fille étoient irritez contre moi, & qu'ils l'étoient juſqu'au point d'avoir quitté l'Europe ſans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire, qu'ils partageroient avec moi le plaiſir de nous rejoindre ; & que charmez de l'ardeur qui me faiſoit voler après eux juſqu'en Amérique, ils me rendroient leur eſtime & leur affection. J'obſerve cette courte joye, dont je fus redevable à mon imagination, parce que c'eſt la derniére que j'aye goûtée ſans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour, que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaiſirs en réſerve, ils devoient ſe changer en douleurs ; &, par une étrange diſpoſition de mon ſort, j'étois attendu par une félicité ſi bizarre, qu'elle devoit cauſer mes plus cruelles peines,

nes, & qu'elle ne pouvoit être extrême, sans être accompagnée de tourmens insupportables.

Les premiers jours qu'on passe dans un Vaisseau, s'employent à lier des connoissances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui se nommoit M. *John Will.* Je crus apercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choses du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familiérement avec lui; & je me persuadai, après avoir suivi toutes les régles de la prudence, que je pouvois le choisir pour en faire un Ami. Je n'ai jamais pû croire, même après avoir essuyé ses noires perfidies, que je me fusse trompé dans mon jugement, & qu'il fut naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & sincére, lorsque je commençai à le connoître; je le pense encore. Mais de quoi les passions ne nous rendent-elles pas capables, lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur? Il m'a trahi; il m'a exposé à des maux inexprimables; je me sens assez de force pour lui pardonner. Il a abusé de ma confiance, pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus cher de mes Amis: c'est au Ciel que j'en ai laissé la vengeance; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bien-tôt si étroite, que tout le tems que je n'employois pas à la lecture, ou à entretenir Madame

Lallin, je le paſſois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les ſecrets de ſon cœur. Les affaires de ſa famille, les ſiennes, ſes peines & ſes joyes, tout fut dépoſé dans mon ſein, comme dans le ſanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec ſi peu de réſerve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminſter, ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant, l'ayant reconnu d'un caractére ſérieux & ſolide, je ne fis pas difficulté après quelques ſemaines de navigation, de lui aprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes avantures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les ſiennes; c'eſt-à-dire, en y prenant un ſenſible intérêt, & en me renouvelant l'aſſurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert juſques-là que les traits de ma vie où j'étois ſeul intéreſſé. Le nom de Mylord Axminſter, & celui de Madame Lallin, n'étoient pas même jamais échapez de ma bouche en ſa préſence. Je ſçavois quelle différence un honnête homme eſt obligé de mettre entre ſon ſecret, & celui de ſes Amis. Mais comme il étoit impoſſible que notre converſation ne retombât pas ſouvent ſur mon Pere, il me parut que loin d'être un de ſes Partiſans zèlez, il gémiſſoit avec tous les bons Anglois, de l'opreſſion de notre malheureuſe Patrie. Je pris plaiſir à le voir dans ſes ſentimens; & lorſqu'une plus longue habitude m'eût confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imagi-

nai

nai que je pourrois le faire entrer peu-à-peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conſéquent dans ceux de Mylord Axminſter. Les premiéres tentatives que je fis ſur ſon eſprit réüſſirent ſi heureuſement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le ſecret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre ſa parole & ſon ſerment pour garant de ſa fidélité & de ſa diſcrétion. Il s'engagea à ſe lier d'intérêt avec ce Seigneur, auſſi-tôt qu'il pourroit le rencontrer. Son Vaiſſeau, ſon bras, tout devoit être employé à ſon ſervice, il eût ſouhaité même de pouvoir l'aller prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les ſiennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter ſi loin de ſa route, nous réſolûmes enſemble, que ſi le Vicomte tardoit à ſe rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Iſle, ſur quelques raiſons de commerce, un Vaiſſeau leger, qui nous l'améneroit dans peu de tems. Je le répéte, M. Will étoit ſincére dans cette réſolution; & ſi ma confidence fut malheureuſe, elle n'avoit point été legére ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie aſſez tranquile dans le Vaiſſeau. Mon eſtime pour elle s'étoit augmentée infiniment, depuis que nous avions aſſocié nos infortunes. J'admirois ſon eſprit, ſa politeſſe, & ſa complaiſance. Quoiqu'elle conſervât toujours le même fond de bonté

& d'inclination pour moi, elle n'eſpéroit plus faire naître dans mon cœur rien au delà du reſpect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois, que j'étois attaché pour toute ma vie à la Fille de Mylord Axminſter, qu'elle ſembloit avoir renoncé à ſes prétentions. Ce n'étoit plus que par ſes ſoins, & par des marques d'attention continuelle, qu'elle me laiſſoit connoître ce qui ſe paſſoit encore dans ſon ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidèlement la promeſſe qu'elle m'avoit faite à Roüen. Le Capitaine Wil n'avoit pas manqué de la trouver aimable; elle l'étoit trop en effet, pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu juſtice pendant les premiéres ſemaines après notre embarquement. Ses maniéres avoient toujours été reſpectueuſes. Il s'apliquoit avec moi à lui aprendre notre Langue, dont elle alloit avoir beſoin néceſſairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant ſuccédé peu-à-peu au reſpect, il changea tellement de conduite à ſon égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une ſi parfaite conſidération, que j'aurois tout expoſé pour la ſauver d'une inſulte. Je m'expliquai fort ſérieuſement avec M. Will. Il ne parut point s'offenſer de mon diſcours. Il tourna même en raillerie quelques groſſiéretez auſquelles il s'étoit échapé; & m'ayant aſſuré qu'il la reſpectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réſerve. Cependant s'il prit avec elle des maniéres plus meſurées, je m'aperçus qu'il

qu'il en prenoit auſſi de plus froides & de plus myſtérieuſes avec moi. Madame Lallin me dit un jour, les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieuſement ſur les liaiſons que nous paroiſſions avoir enſemble; & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma Tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le Vaiſſeau, il avoit branlé la tête, en lui diſant, qu'il connoiſſoit quantité de Parens qui ne l'étoient pas plus que nous & que ſi elle étoit ma Tante dans ce ſens, il eſpéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins ſa Couſine. Il a renouvelé alors ſes inſolences, ajoûta t'elle, & il m'a fait entendre, qu'une femme qui s'expoſe ſur un Vaiſſeau, doit avoir certaines complaiſances pour ſon Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fut capable de s'oublier juſquà ce point. J'eus une ſeconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment; & il me répondit d'un ton bruſque, qu'il s'étoit aperçu depuis quelque tems, que je tranchois du Maître ſur le Vaiſſeau; mais qu'il me prioit de me ſouvenir qu'il étoit le mien. Mon Maître! lui dis-je en le regardant. Non, M. Will, vous êtes mon Ami; vous êtes un honnête homme, que j'aime & que j'honore ſincérement: mais je vous prie à mon tour, de vous ſouvenir que vous n'avez nul empire ſur ma Tante ni ſur moi. Il me quitta, ſans ajouter un ſeul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenuë juſqu'alors avec lui; mais il me fut

aisé de remarquer, par son humeur sombre & ses profondes rêveries, qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines, & loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour, au matin, nous aperçûmes un Vaisseau qui croisoit la mer devant nous, environ à la portée du canon. Il portoit Pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile aussi-tôt vers lui, avec le dessein de l'aborder. S'en étant aproché dans un moment, il descendit dans sa Chaloupe, & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut, qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces Mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point absent plus d'un quart-d'heure. Je le vis revenir avec quelques personnes, qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques uns de nos compatriotes, qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arrivérent à nous; & la premiére action que fit M Will en mettant le pied dans son Vaisseau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier sur le champ, sans que la surprise où j'étois me permit de prononcer une seule parole. Je fut transporté en un moment dans la Chaloupe, & conduit dans l'instant à l'autre bord. Cette exécution se fit si promptement, que

que j'eus à peine le tems de voir Madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du Vaiſſeau, & d'entendre les cris perçans qu'elle jettoit à la vûë de mon malheur, & ſans doute par le preſſentiment du ſien.

Je fus enfermé auſſi tôt dans un endroit profond, où l'on me laiſſa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai ſeul auſſi long-tems que les deux Vaiſſeaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obſcure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme ennemi du Protecteur; & que le motif de ſa trahiſon étoit ſon amour pour Madame Lallin. Ma premiére compaſſion tomba ſur cette malheureuſe Dame. Quel ſort pour elle, de ſe voir ſous l'empire abſolu d'un homme capable d'une ſi noire perfidie! Je la recommandai au Ciel, qui pouvoit ſeul la ſauver d'une main ſi dangereuſe. Je n'avois pas contribué volontairement à ſon malheur; mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la premiére cauſe. Elle fût demeurée tranquile à Rouen, ſi elle ne m'eût jamais connu; ou du moins, elle n'eût pas pris le parti de s'expoſer ſur Mer à toutes les extrêmitez qu'elle étoit peut-être à la veille d'eſſuyer. La reconnoiſſance que je croyois lui devoir, cauſa dans mon cœur preſque autant de deſordre, qu'en auroit cauſé le remords, ſi j'euſſe eu véritablement ſa perte à me reprocher.

Mais moi, qui m'occupois à plaindre le ſort d'autrui, que devois-je penſer du mien?

J'étois trahi par un perfide ; dans quelles mains m'avoit-il remis ? Mes chaînes m'annonçoient assez, que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le Vaisseau sur lequel j'étois, retournoit à Londres, & que l'infidèle Will avoit donné au Capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort ; & ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'espérance de rentrer, avant que de mourir, dans l'estime de Mylord Axminster & dans le cœur de Fanny : ils ignoroient même ma perte, disois-je, ou s'ils l'aprennent, ils ne la plaindront point. Quel espoir me reste-t'il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence ? Quelques accablantes que fussent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout-d'un-coup. Il me vint à l'esprit, que la trahison de Will ne se borneroit point à moi ; & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi, il ne manqueroit point d'enveloper Mylord Axminster dans ma ruïne. Cette pensée se presenta à moi si subitement & d'une maniére si effrayante, qu'elle causa une espéce de silence dans mon ame & dans tous mes sens. Je demeurai attaché à la considérer, avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime! & douleur ! m'écriai-je, j'ai trahi mon cher Patron, mon Pere, mon Bienfaiteur: j'ai trahi Fanny, Madame Riding, tout ce que je dois aimer & respecter sur la Terre.

Mon

Mon indiſcrétion va leur coûter la vie. Ah! c'eſt moi ſeul qui mérite à préſent de mourir ; ſi ce n'eſt pour expier mon crime, que ce ſoit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infâmie. Je paſſai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois ſoutenir la vûë de moi-même. J'aurois ſouhaité d'être à Londres, & que ma tête y fut déja ſur un échaffaut. Y avoit-il rien, en effet, de ſi cruel, que mon ſort : Je me trouvois expoſé pour la troiſiéme fois à l'accuſation de perfidie : c'eſt-à-dire, de ce qui etoit le plus opoſé à mon caractére. Mes crimes, ou faux ou involontaires, produiſoient le même effet que s'ils euſſent été réels & commis à deſſein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de ſa Fille n'auroit pas réüſſi mieux que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie, que ces deux aimables perſonnes ? Pour qui aurois-je répandu tout mon ſang, auſſi volontiers que pour eux ? L'un m'avoit tenu lieu de Pere ; il en avoit eu pour moi tous les ſentimens. L'autre étoit la Maîtreſſe de mon cœur : hélas ! il avoit été un tems heureux, où il m'étoit permis de me croire maître du ſien !

Je ne ſçais à quoi ces mortelles réfléxions m'auroient conduit, ſi mon nouveau Capitaine ne fût venu me viſiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le Vaiſſeau continuoit ſa route. Il me dit en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience

patience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du Capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t'il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être sincére dans la relation que je vous demande. Une interrogation si pressante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser, si je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir apris du perfide Will; & j'apréhendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir, par raport à Mylord Axminster & à moi-même, des particularitez qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit, à la vérité, dans son visage & dans le son de sa voix quelque chose de prévenant qui sembloit m'exciter à la confiance; mais quel fonds avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité aussi noire que celle de Will? Ces idées se formérent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris, fut d'être sincére jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entiérement de lui nommer Mylord Axminster, & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement, que j'étois le Fils de Cromwel; mais un Fils malheureux, proscrit par mon Pere, & abandonné même avant ma naissance. Je lui representai vivement la dureté de ce Pere barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle

turelle que la tendreſſe l'eſt dans les autres Fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma Mere Et comme mon cœur n'avoit point eu le tems de ſe remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le ſouvenir de cette chére Mere acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux ſe couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les eſſuyer, & les levant enſuite ſur le Capitaine, je fus étonné d'apercevoir qu'en me regardant attentivement, il en verſoit auſſi. Je les attribuai à ſa compaſſion. Que le Ciel, lui dis-je, récompenſe cette généreuſe pitié, qui vous fait prendre tant de part à mes peines! J'allois reprendre ma narration: Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il, d'une voix entrecoupée de ſoupirs; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laiſſé ſi long-tems. Il delia lui-même les nœuds qui me ſerroient étroitement, il me prit enſuite par la main, & m'ayant conduit à ſa chambre, il me fit aſſéoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec ſoin.

Il parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. Ses ſoupirs marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & aprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont preſque une entiére reſſemblance avec ceux de la mienne.

Vou

Vous êtes Fils de Cromwel ; mais comment s'apeloit cette Mere qui a tant ſouffert des injuſtices & de la cruauté de votre Pere, Je lui répondis qu'elle ſe nommoit Clévelend. Hélas ! reprit-il, ce nom n'eſt jamais venu juſqu'à mes oreilles. Vous n'en ſerez point ſurpris quand vous ſçaurez la triſte maniére dont j'ai été élevé. Mais ſeroit-il poſſible que vous n'euſſiez jamais entendu parler de Mally Bridge, & de ſon malheureux Fils ? Mon étonnement lui fit connoître, auſſi-tôt que ma réponſe, que j'étois inſtruit de ſon nom & de ſes malheurs. Bridge ! m'écriai-je, quoi ! l'habitant de Rumney hole, l'éleve de Madame Riding ? Vous le voyez devant vous, ajoûta-t'il en m'embraſſant tendrement ; c'eſt moi-même. Je le ſerrai à mon tour entre mes bras : Cher Bridge, lui dis-je, que ne dois je point au Ciel, qui me fait trouver un Frere, dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ? Voilà les deſſeins du traitre Will bien trompez. Mais ne m'aprendrez-vous pas comment il ſe peut faire que vous ſoyez au monde, vous que Madame Riding a cru mort ; & dont elle m'a raconté pluſieurs fois la funeſte hiſtoire ? Il me promit de m'inſtruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour ſon ſalut. Mais ne vous en réjoüiſſez, ajoûta t'il, que parce que je ſuis aſſez heureux aujourd'hui pour vous être utile ; car la vie eſt un fardeau ſi peſant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur, le haſard qui me l'a conſervée.

Il me preſſa alors de lui expliquer l'état preſent de ma fortune, & par quelle raiſon le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwel. Je lui apris en peu de mots mes liaiſons entre Mylord Axminſter, & le déſſein qui m'amenoit ſur ſes traces en Amérique. Je lui confeſſai, que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi, pour tâcher de ramener nos Colonies à ſon obéïſſance; qu'étant abſolument dans ſes intérêts, je m'étois forcé d'y faire entrer le Capitaine Will, & que j'y avois heureuſement réüſſi; mais que ſon amour déréglé pour une Dame, dont j'avois pris la protection, m'avoit tout d'un-coup attiré ſa haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui fis enſuite le caractére de cette Dame, & le récit de l'obligation que je lui avois; & je lui inſpirai tant de reſſentiment contre le Capitaine Will, qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que ſon Vaiſſeau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre réſiſtance contre un Vaiſſeau de Guerre. Cette déclaration me cauſa beaucoup de chagrin; car mon but n'avoit été que de l'engager à ſecourir Madame Lallin Je lui en fis même de nouvelles inſtances. Mais m'ayant fait voir que ſon Vaiſſeau étoit ſans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente piéces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la deſtinée de cette Dame, & à faire des vœux pour elle. Il plût au Ciel d'en

d'en exaucer du moins une partie. Le désordre du Vaisseau de mon Frere augmenta la curiosité que j'avois de connoître ses avantures, & le sujet de son voyage. Il me satisfit en ces termes :

Je ne vous raconterai point l'histoire de mes premiers malheurs, & de ceux de ma Mere, puisque vous l'avez aprise de Madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu'aux derniéres circonstances de la visite que je rendis à notre Pere, ou plûtôt à notre Tyran. Je m'étois persuadé follement, contre les avis continuels de Madame Riding, qu'il étoit impossible que la Nature pût se démentir dans un Pere. La mort infortunée de ma Mere, ne me paroissoit point un crime dont on pût raisonnablement l'accuser; & quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois point que ce fût une raison qui pût suffire pour me dispenser de lui rendre les devoirs d'un Fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontez d'un Pere. Je m'imaginois même, que le parti que j'avois pris de le voir en secret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui appartenir, me feroit auprès de lui une espéce de mérite, qui serviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me présentai à sa porte, dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire secrete, que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit seul. J'allois me jetter à ses genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'aprochant pour me mettre dans cette posture,

posture, lui fit naître la pensée que j'en voulois à sa vie. Il apela ses Gardes, & leur ordonna de se saisir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en sa présence, pour s'assurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déja essuyée avant que d'être admis dans sa chambre. Lorsqu'il crût n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ses Gardes. Je m'aprochai une seconde fois pour me jetter à ses pieds, & je lui expliquai avec une modeste hardiesse, sur quel fondement j'osois me presenter à lui. Je n'eus pas plûtôt prononcé le nom de ma Mere, que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jetta les yeux de tous côtez, pour découvrir si personne n'avoit pû m'observer & m'entendre. Il s'aprocha ensuite de moi, & me prenant par le bras : Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort, pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse ; mais je sçaurai par qui tu as été séduit. En attendant, garde-toi d'aprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr par les tourmens. Il apela une seconde fois ses Gardes, & il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison ; mais à peine y avois-

je

je passé une heure, que sur un nouvel ordre, je fus transféré dans un des plus obscurs Cachots J'y demeurai quelques jours, sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voute. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point assûrément à me reprocher. Les Animaux, disois-je dans l'amertume de mon cœur, les Bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits; & moi, je suis le Fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'apeler mon Pere! Je rapelois les conseils de Madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption, qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'Ombre de ma Mere à mon secours, & je lui demandois pardon, en pleurant, de n'en avoir pas cru pour ma sûreté l'exemple terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de cette misérable vie, on me tira de ma prison, pour me conduire dans une Salle, où j'étois attendu par deux hommes qui paroissoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogérent avec beaucoup d'adresse, sur le lieu où j'avois été élevé, & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugérent par mon obstination à garder le silence, & par mon intrépidité contre leurs menaces, qu'ils

qu'ils perdoient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient apparemment, que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie; mais que s'il m'échapoit de renouveller l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de suplices ausquels je ne dûsse m'attendre. Ils ne me nommérent point mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant, je fus mené hors de la prison. Cette liberté, dont on m'avoit flâté, consistoit à être transporté sur le champ dans un Vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même, pour l'Isle de Nevis, où l'on commençoit à former une Colonie. On me laissa libre effectivement sur le Vaisseau; mais confondu avec une troupe de misérables, dont la plûpart avoient été condamnez pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange de différens sexes. Je fus forcé de quitter mes habits, pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se representer à quel excès j'avois le cœur pesant & abatu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma misére, qui parloient de l'Isle de Nevis comme d'une petite Isle déserte & stérile, où notre sort seroit d'être traitez en esclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une si triste destination me faisoit

sou-

ſouhaiter la fin de ma vie, comme le ſeul remède à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au ſoir à gémir ſeul dans quelque coin du Vaiſſeau ; & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux mêmes dont je ne pouvois éviter la préſence.

J'ignore encore ſi c'eſt naturellement, ou par un ſecours miraculeux du Ciel, que je vis ouvrir tout-d'un-coup une voye d'eſpérance, au milieu d'un état ſi déplorable. Tout eſt ſi ſurprenant dans ce qui me reſte à vous aprendre, que mes ſimples proteſtations de vérité ne ſuffiſent point pour vous perſuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon Vaiſſeau dans cette vaſte Mer, & le témoignage de mes gens, qui puiſſent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Enſuite, ſi vous demeurez long-tems avec moi, & que nous ſoyons aſſez heureux pour trouver enſemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vuë des merveilles mêmes que je vais vous annoncer achevera de vous convaincre.

Je menois donc ſur le Vaiſſeau une vie languiſſante, qui ne pouvoit ſe ſoutenir long-tems avec tant de triſteſſe & d'ennui. Un jour que j'étois ſeul, & que, preſſé de douleurs, je me ſoulageois en verſant des larmes ; une vieille femme, que je n'avois point encore remarquée, s'aprocha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vétuë à la façon des Angloiſes, & quoiqu'elle parlât

parlât assez exactement notre langue, il étoit facile d'apercevoir qu'elle étoit étrangére. Sa figure avoit quelque chose d'aimable, même sous les rides de la vieillesse, & ses yeux conservoient encore une partie de ce feu brillant qui semble être la substance même de l'ame, ou qui est du moins ce que la matiére en a de plus aprochant. Je fus si frapé de son air, que malgré la simplicité de ses habits, je me levai pour lui faire honneur, & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le sujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la Fortune & de la Nature; & que quelques larmes que je pusse verser, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, reprit-elle, à vous observer depuis plusieurs jours, & j'ai été surprise de vous voir toûjours dans le même abattement. Vous ne me paroissez pas fait, non plus, pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez si vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile; si je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas! lui dis-je; le secret de ma fortune n'est pas d'une nature à me causer de la honte: plût au Ciel qu'il ne me causât point plus de douleurs! Mais les cruels qui me condamnent au triste état où vous me voyez, me menacent encore de la mort, si je révéle leur injustice. Ainsi, je me trouve réduit à souffrir des maux que je n'ai pas méritez,

& à me priver de la consolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, repliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curiosité. Si vous n'êtes point né, comme il me le semble, pour cette misérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner justement, je vous trouve si digne de compassion, que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma tristesse se trouva si flâtée par ce discours obligeant, que je me résolus de passer sur toutes les craintes qui m'obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, sans lui cacher même celles de ma Mere. Elle parut saisie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorsque mon recit fut achevé ; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage ; & une assurance que je recevrois d'elle des secours auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta sans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curiosité, qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien aprendre d'elle, excepté que c'étoit une Etrangére, qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour son passage dans l'Isle de Ste. Héléne, où le Vaisseau devoit toucher sur la route Je la revis le lendemain, & les jours suivans. Elle s'accoutuma à venir elle même me trouver réguliérement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous

ses

ſes diſcours étoient ſages & modeſtes. Elle me faiſoit répeter ſouvent mon Hiſtoire; elle prenoit plaiſir à m'en faire expliquer juſqu'aux plus legéres particularitez. Ma longue retraite dans la Caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demandoit ſi j'étois encore capable de goûter la ſolitude, & ſi le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faiſoit tomber notre converſation ſur les ſujets les plus relevez; & ſoit qu'elle eût deſſein d'éprouver mon eſprit, ou d'exercer le ſien, elle paroiſſoit tirer beaucoup de ſatisfaction de cette ſublime eſpéce d'entretien.

Nous paſſâmes ainſi environ deux mois, ſans que j'euſſe tiré d'elle d'autre conſolation que celle que me donnoient ſes viſites & ſes diſcours. Elle me renouveloit de tems en tems les promeſſes d'un ſecours, qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaiſſois point de vaines eſpérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que ſa bonne volonté. Cependant lorſque nous commençâmes à aprocher de Sainte-Héléne, elle me fit une queſtion qui me ſurprit. Vous m'avez paru ſage & vertueux, me dit-elle; mais êtes-vous homme de réſolution? Il s'agit non-ſeulement de vous ſauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bientôt dans le ſort qu'on vous deſtine; mais

de vous rendre heureux tout-d'un coup au-delà de tous vos desirs. Je lui répondis, que je me croyois capable de tout entreprendre, pour éviter d'être conduit dans l'Isle de Nevis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le Vaisseau doit jetter l'ancre au Port de Sainte-Héléne. J'en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatriéme, je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque distance du Vaisseau, dans une Chaloupe à voile. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire apercevoir que j'aproche à votre secours. Je l'éteindrai, après l'avoir laissé luire quelques momens. La difficulté sera de voir donner les moyens de venir à moi; car on fait la veille sur le Vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de la terre. J'ai cherché envain, depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voye pour vous faciliter la sortie du Vaisseau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous, si je m'aprochois des échelles: elles sont retirées, d'ailleurs, pendant la nuit, & vous ne sçauriez entreprendre de les remettre sans être aperçû. Je me précipiterai dans la Mer, interrompis-je avec ardeur: il faut seulement que vous soyez assez proche du Vaisseau pour me secourir. C'est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, & ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J'aprocherai du côté

vers

vers lequel vous aurez vû la lanterne ; & ſi vous avez aſſez de courage pour ne pas craindre de vous jetter dans les flots, vous pouvez être aſſuré d'en être retiré promptement. Si la Sentinelle aperçoit ma Chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres plus promptement qu'on ne pourra nous pourſuivre.

Tout me parut poſſible, & même facile dans ce projet. Le ſeul danger étoit de me noyer dans la Mer : mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, ſi je manquois cette occaſion de me ſauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangére, & ſans penſer même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné ſa Chaloupe, je lui promis un empire abſolu ſur la vie qu'elle m'auroit conſervée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte-Héléne. Le Vaiſſeau mit à l'ancre. Les Paſſagers en ſortirent dans la Chaloupe, & mon Ange tutelaire avec eux. Le Capitaine ſe rendit lui-même à terre, avec une partie de l'Equipage ; de ſorte que la miſérable Troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder & pour empêcher le deſordre. J'attendois avec la derniére impatience l'heureuſe nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon Etrangére par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots ; mais cette penſée même m'arrêta peu. On n'eſt

point ſi exact à examiner les voyes de ſalut, quand on ſe propoſe la mort comme ſa derniére reſſource. J'aperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis ſemblant de m'endormir ſur le côté du Vaiſſeau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long-tems, ſans entendre l'eau qui s'agitoit au-deſſous de moi. Il y avoit aparence que ce mouvement étoit cauſé par l'aproche de la Chaloupe ; mais les ténèbres étant ſi épaiſſes qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque-tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la Chaloupe même, ce qui m'auroit briſé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre Matelots, dont la préſence ne me permettoit point de me hazarder à lever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que, quelque idée qu'ils puſſent ſe former ſur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fuſſe prêt à me jetter dans la mer, & qu'ils ne pourroient même être aſſez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai en penchant la tête vers l'eau ? Etes-vous-là, Madame ? Oüi, me répondit-on, je ſuis au deſeſpoir de n'avoir pas prévû que le tems dût être ſi obſcur : faites attention d'où part le ſon de ma voix, & jettez-vous directement vers moi ſans rien craindre. Les Matelots, qui entendirent ces paroles auſſi diſtinctement que moi, ſe levérent du lieu où ils étoient

étoient assis. Je ne sçai quel étoit leur dessein; mais les voyant aprocher, je m'élançai intrépidement dans les flots, en invoquant le secours du Ciel.

Mes esprits, qui étoient émus par la vivacité de mon action, me soutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoissance, même en avalant à longs traits l'onde amére. Je la conservai si entiére, qu'étant revenu sur l'eau, j'entendis la voix de quelques personnes qui parloient dans la Chaloupe. Cependant, comme je ne sçavois nullement nager, j'aurois toujours été exposé à quelque péril, si mes Libérateurs n'eussent pris une précaution que j'ignorois, & à l'aide de laquelle je me trouvai tout-d'un-coup en sûreté. Je fus surpris, & même effrayé de me sentir élevé au-dessus de l'eau, sans sçavoir sur quoi j'étois soutenu; & presque dans le même moment, je me vis au milieu de la Chaloupe, entre les bras de quatre hommes, qui me félicitérent de mon courage & du succès de ma hardiesse. Ils ne pensérent ensuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de se servir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entreprise, étoit à me marquer la joïe qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord, par quel enchantement j'avois été transporté si legérement dans la Chaloupe. Elle me dit, qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient, le dessein qu'elle avoit de

me sauver, & les moyens dont nous étions convenus ensemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on se sert pour la pêche, ne leur seroit point inutile pour favoriser ma chûte au moment que je me précipiterois dans la Mer ; que s'étant aprochez du Vaisseau avec beaucoup de peine, à cause de l'obscurité, ils avoient fort apréhendé qu'il ne me fût impossible de les apercevoir ; qu'elle les avoit assurez néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus leger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part ; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres même pour arranger leur filet ; qu'ils s'étoient avisez d'en attacher une grande partie au Vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la Chaloupe & le Vaisseau une large nappe, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus ; que de peur qu'elle ne se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter par ma chûte ; qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi, lorsque j'avois commencé à leur parler ; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en aprochant du Vaisseau ; ce qui avoit fait que je m'étois trouvé suspendu au-dessus de

de l'eau, & enſuite au milieu de la Chaloupe qui s'étoit avancée ſous moi.

Quoique je me cruſſe fort redevable à leur induſtrie & à leur zèle, il eſt clair que cette entrepriſe n'avoit réüſſi que par une particuliére protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes Compagnons rallumérent leur lanterne lorſque nous fûmes à quelque éloignement du Vaiſſeau, & croyant n'avoir plus rien à apréhender, ils abandonnérent leurs rames pour voguer avec le ſeul ſecours de leurs voiles. Ils aprochérent de moi. Je ne les avois pris juſqu'alors que pour de ſimples Matelots; mais, quoique leur habit ne marquât point qu'ils fuſſent autre choſe, je ne me trompai point à leur air & à leurs maniéres. Ils m'obſervérent curieuſement. Ils me firent diverſes queſtions, qui me firent connoître que la Dame leur avoit apris une partie de mes avantures. Ils s'entretenoient enſuite ſur mes réponſes, d'un air qui marquoit leur ſatisfaction. Le langage dont ils ſe ſervoient entr'eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlaſſent poliment notre Langue en s'adreſſant à moi. Enfin, après m'avoir comblé de careſſes & d'honnêtetez, l'un d'entr'eux me dit, qu'il s'étonnoit que la curioſité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis, qu'après m'être ſauvé ſi heureuſement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit point de lieu ſur la Terre où je

ne fuſſe prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement, que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuſe de quatre perſonnes qui venoient de me rendre un ſervice ſi important, ſans autre motif que leur généroſité. Nous eſpérons, reprit l'Inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuſe partie de la Terre où nous vous conduiſons, ſçaura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évaſion du Vaiſſeau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voye dont le Ciel s'eſt ſervi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajoûta-t'il, que de la ſageſſe & de la vertu : votre phyſionomie, & le raport de Madame Eliot nous garantiſſent que vous en avez toujours eu, & que vous n'en manquerez jamais. Laiſſez au Ciel & à nous le ſoin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils diſcours pendant le reſte de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnoiſſance, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient ſi obſcurément. Madame *Eliot*, (c'étoit le nom de l'Etrangére, que j'entendis d'eux pour la premiére fois) ne ſe laſſoit point de leur renouveler l'éloge de ma douceur & de ma modeſtie, & de leur répéter de quelle maniére elle avoit lié connoiſſance avec moi ſur le Vaiſſeau. En

un

un mot, leur dit-elle; je ſuis contente du ſuccès de ma commiſſion, & je ſuis perſuadée que tous nos Freres le ſeront auſſi. Je n'en améne qu'un petit nombre; mais ils ſont de ceux qu'on péſe, plûtôt qu'on ne les compte. Cette converſation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à ſe diſſiper; je découvris, après quatre ou cinq heures de navigation, une Côte ſi eſcarpée, que je n'aperçus nulle ouverture qui pût ſervir de Port ni de Rade. Mes Libérateurs me dirent: Rendez graces au Ciel; vous êtes déſormais en ſûreté. Ils ne paroiſſoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans la crainte de rencontrer les rochers, qui ſe montroient de tous côtez preſque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureuſement. Ils tirérent la Chaloupe hors de la mer, & la faiſant gliſſer ſur le ſable, ils la cachérent ſous une voûte qui paroiſſoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtez, pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la Terre, je ne l'apercevois pas, & les rochers qui la bornoient, étoient d'une hauteur qu'il ne me ſembloit pas poſſible de ſurmonter. Madame Eliot, qui obſervoit mon étonnement, me prit par la main, & me faiſant marcher quelques pas ſur le ſable au long de la Côte, elle me conduiſit auprès d'une voûte ſemblable à celle où nos Compagnons avoient caché leur Chaloupe. Nous y entrâmes. C'étoit une eſpéce de porte, après laquelle nous

nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher jusqu'au sommet, & qui alloit en serpentant. La lumiére y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l'espace de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit, qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris, me dit Madame Eliot; mais prenez patience un moment, le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin, la fente où nous marchions s'élargissant par degrez, nous trouvâmes bien-tôt la sortie qui répondoit à la Terre. Le spectacle que j'aperçus me frapa tout-d'un-coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élévation, pour le considérer à mon aise. C'étoit une plaine, dont la largeur étoit d'environ quatre lieuës, sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtez par des rochers, semblables à celui que nous venions de traverser. Ils étoient moins hauts que roides, & escarpez. La vûë étoit aussi bornée de toute part. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable, que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'Art & la nature sembloient réünis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vûë, de petits bois; un mélange bien ordonné de prairies & de Terres cultivées; de maisons d'un côté & de l'autre, qui se répondoient avec symétrie, & qui paroissoient aussi-bien disposées pour le plaisir des yeux, que pour

la

la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaſte édifice. Il n'avoit rien de frapant pour la magnificence : mais il ornoit le payſage, parce qu'il ſembloit comme le centre de toutes les autres maiſons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le Soleil, qui commençoit à répandre ſes rayons, donnoit un air ſi riant à toutes les parties de cette belle campagne, que je me crus tranſporté dans un nouveau monde, & que je ne pouvois raſſaſier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit Madame Eliot : c'eſt cet heureux coin de la Terre, que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour azile. Je vous aprendrai maintenant, continua-t'elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle eſpéce de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez ſans doute entendu parler du fameux Siége de la Rochelle, & des horribles extrêmitez auſquelles cette malheureuſe Ville fut réduite. La plûpart des perſonnes que vous verrez ici, en étoient des habitans. Ce fut, comme vous ſçavez, le zèle de la Religion qui nous arma pour ſa défenſe. Après avoir ſoutenu un Siége que mille affreuſes circonſtances rendront longtems mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos Vainqueurs. Ils uſérent ſi rigoureuſement de leur victoire, que nous ne pûmes ſoutenir les peines qu'ils nous impoſérent. Nous nous

assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus distinguez de la Ville; nous tînmes conseil sur nos infortunes; & ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faisoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse Patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir Dieu en liberté. Notre premiére résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous, qui n'y eussent quelque habitude. La plûpart sçavoient aussi la Langue du Pays: les Marchands de la Rochelle la font aprendre à leurs Enfans, pour la commodité du Commerce. Chacun de nous se hâta de recuëillir ce qu'il avoit de plus précieux, & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu à peu la France, à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réünîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les Chefs de notre Assemblée presentérent aussi-tôt une humble Requête au Roi, pour obtenir la liberté de former une Eglise suivant nos usages. Ils n'y trouvérent point la facilité qu'ils avoient espéré. L'Angleterre étoit alors presque aussi divisée que la France, en matiére de Religion. Il y avoit deux Partis qui se déchiroient, sous l'odieuse distinction de

Presby-

Presbytériens & d'Epiſcopaux ; ou plûtôt, l'Archevêque de Cantorbery, jaloux de ſon autorité & de celle des Evêques, perſécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la Réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'eſprit du Roi, que ce Prince lui laiſſoit la diſpoſition de toutes les affaires Eccléſiaſtiques ; & ſon zèle s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoiſſoient point la Hiérarchie. Nous aprîmes que quantité de Presbytériens, las de ces perſécutions, avoient quitté comme nous leur Païs ; les uns pour paſſer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à ſa ſollicitation que le Roi rejetta notre Requête, & qu'il nous fit preſſer de nous réünir à la Religion reçuë en Angleterre. Perſonne d'entre nous n'étoit diſpoſé à ce changement. Il y avoit ſi peu de tems que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jetté de racines qui puſſent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la réſolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un azile. Quelques Anglois Preſbytériens, qui furent informez de notre deſſein, nous offrirent de ſe joindre à nous avec leurs biens, pour ſuivre notre fortune. Nous achetâmes un Vaiſſeau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de paſſer en Amérique, nous le chargeâmes de

de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établiſſement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens perſonnes, en comptant nos Enfans & nos Domeſtiques. Notre navigation fut heureuſe, pendant les ſix premiéres ſemaines; je puis dire même, qu'elle le fut toujours, puiſque le malheur qui nous arriva, nous conduiſit au bonheur dont nous joüiſſons. Le vent, qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout-d'un-coup, & devint ſi violent, que nos Matelots nous annoncérent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la déſolation d'une multitude de Femmes & d'Enfans, qui compoſoient la moitié de notre troupe. Nous crûmes notre ſépulture aſſurée dans les flots. En effet, nous fûmes ſi furieuſement agitez pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous reſter d'eſpérance de ſalut; lorſqu'un coup de vent nous jetta ſur la côte de cette Iſle. Notre Vaiſſeau ſe briſa ſur les rochers que vous avez vûs. Mais par un miracle de la Providence, la marée qui ſe retiroit au même moment, nous laiſſa tellement à ſec, qu'au lieu d'être noyez dans le Vaiſſeau même par l'eau qui y étoit entrée de toute part, nous la vîmes s'écouler elle-même au travers des fentes que la pointe des rochers y avoit faites. Nous deſcendîmes ſur le ſable, ſans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Vaiſſeau. On n'eut point pris cette peine

peine inutile, ſi l'on eût fait attention qu'il avoit été pouſſé ſi avant ſur le rivage, qu'il étoit impoſſible que l'eau de la mer eût aſſez de force pour l'entraîner. Sa charge au contraire, l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus peſant. Quoiqu'il en ſoit, le retour de la mer ne nous fut point nuiſible; il n'empêcha pas que nous ne ſauvaſſions non-ſeulement nos biens, mais la Chaloupe même, & tous les débris du Vaiſſeau.

C'étoit néanmoins un ſpectacle pitoyable, que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confuſément ſur le ſable au long des rochers, & nous aſſis deſſus avec nos Enfans, dans l'attente de la réſolution que prendroient nos Maris. La Côte étant eſcarpée, comme vous l'avez vû, ils furent obligez de détacher quelques-uns d'entr'eux pour la ſuivre juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une entrée dans les Terres. Leur raport fut triſte, à leur retour. Ils nous dirent, que les rochers avoient par-tout la même roideur pendant l'eſpace d'une demie lieuë, & qu'il leur avoit été impoſſible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit juſqu'au pied de la Côte. Ainſi nous nous trouvions ſur une petite étenduë de ſable, environnez d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inacceſſibles. Il ne reſtoit que deux partis à prendre à nos Maris. L'un, d'inventer quelque moyen de monter ſur les rochers: mais quand ils y auroient réüſſi pour eux-mêmes, ils ne l'auroient

roient pû pour nous & pour nos Enfans. L'autre, de ſe mettre dans la Chaloupe, au riſque de ſe perdre mille fois ſur les pierres noires & pointuës qu'ils apercevoient de toutes parts à fleur d'eau ; & de chercher, s'il leur étoit poſſible, à l'entour de l'Iſle un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette derniére voye, lorſque le Ciel fit apercevoir à un de nos Anglois, l'étroit paſſage par lequel je viens de vous introduire Il le ſuivit d'abord ſeul, juſqu'à l'entrée de cette campagne ; & retournant auſſi tôt ſur ſes pas, il vint avec un tranſport de joye nous annoncer ſon heureuſe découverte. Nous le regardâmes comme notre Sauveur, & ce ſervice lui valut enſuite un des premiers rangs dans notre Société. Nous entrâmes donc dans cette plaine, comme dans une eſpéce de Terre promiſe. Le premier ſoin des hommes fut d'en parcourir toute l'étenduë. Ils nous raportérent avec étonnement, qu'elle n'aboutiſſoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plûpart des femmes s'affligérent d'abord d'une ſituation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reſte du monde ; mais quand nos Maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excélent, & qu'ils y avoient trouvé mille eſpéces de fruits que la Terre y produiſoit naturellement, nous changeâmes de penſée, & nous commençâmes à croire

que

que ce n'étoit point ſans une vûë particuliére du Ciel que nous avions été conduits dans un lieu ſi propre à notre établiſſement. La ſuite n'a fait que nous confirmer dans ce ſentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre ſolitude, par le ſoin que nous avons pris de l'embellir. La Nature nous aide, car elle n'eſt nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établiſſement eſt formé, nous n'avons point connu d'autre ſaiſon qu'un continuel Printems, qui eſt toujours accompagné des richeſſes de l'Automne.

Je ne vous parle point à preſent, ajoûta Madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite après avoir pris poſſeſſion de ce fortuné ſéjour : je veux vous laiſſer le plaiſir de vous inſtruire de tout par vos yeux. Il ne me reſte à vous aprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagé enſuite à vous offrir mes ſervices dans le Vaiſſeau qui nous a aportez à Sainte-Héléne : c'eſt un point ſur lequel il faut que vous ſoyez prévenu. Cette campagne, reprit elle, toute favoriſée qu'elle eſt du Ciel & de la Nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir quelque choſe de vicieux, qui s'opoſe à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les Femmes y ſoient ſtériles ; au contraire, elles y ont preſque toutes une heureuſe fécondité : mais elles ne mettent au monde que des Filles. A peine nous eſt-il né un Enfant de votre

ſexe,

ſexe, pour quatre du mien, depuis l'eſpace de vingt ans. Il eſt vrai que nos Filles ſont des créatures toutes parfaites; il ſemble que la nature en les formant, mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un Garçon. Mais vous concevez bien que la plûpart étant ſans Maris, elles paſſent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres Enfans ne font que ſoupirer nuit & jour. Il n'eſt que trop aiſé de voir qu'il leur manque quelque choſe. Nous pourrions aſſurément leur chercher des Epoux à Sainte-Héléne; mais nous ſommes retenus par deux raiſons. L'une eſt la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre ſéjour à des hommes d'une Religion différente; l'autre eſt l'envie de nous conſerver auſſi long-tems que nous pourrons, inconnus au reſte du Monde. Nous nous trouvons bien de notre ſolitude & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous puiſſions prendre pour prévenir le dépériſſement de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes Maris pour nos Filles. On m'a chargé de cette commiſſion, parce qu'on m'attribuë le mérite d'avoir l'eſprit inſinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Iſle avec un de nos hommes, qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premiérement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion

gion eſt floriſſante. Mais malgré tous mes ſoins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui ayent voulu me ſuivre ſur ma parole. Ma conquête s'eſt réduite à deux. Je n'en ai pû gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, ſi j'euſſe été diſpoſée à les recevoir indifféremment; mais il me falloit de jeunes gens, ſages, doux, vertueux, attachez à leur Religion; & Dieu ſçait qu'il ne s'en trouve guéres en Europe. Je vous ai vû ſur le Vaiſſeau; votre phyſionomie m'a attachée; & vous ne m'avez pas plûtôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru capable à augmenter le petit nombre des Elus que j'amenois. Vous aurez pû les remarquer dans le Vaiſſeau, quoique vous ignoraſſiez le deſſein de leur voyage. Ils en ſortirent il y a trois jours, avec moi. Ils ſont ici à preſent à vous attendre, & ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reſte de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce diſcours, ſi je n'aprouvois point les vûës qu'elle avoit euës ſur moi; & ſi je ne lui ſçavois pas bon gré de m'avoir délivré de l'eſclavage, pour m'amener dans les bras d'une jolie femme, & m'agréger à une Société de gens aimables & vertueux. J'en étois ſi pénétré de joye, que j'avois peine à me perſuader que ſon recit fût une vérité. Je lui fis mille queſtions, auſquelles elle ſatisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une choſe à laquelle elle refuſa de répondre;

ce

ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer de l'établiſſement de la Colonie, tandis qu'elle étoit ſi proche de Sainte-Héléne, que nous n'avions eu beſoin que de cinq ou ſix heures pour y arriver. Je lui demandai auſſi comment elle avoit pû trouver le chemin, ſoit pour aller à Sainte Héléne, ſoit pour en revenir ? C'eſt un myſtére, reprit-elle, pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curioſité juſqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous conſoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-tems là-deſſus, c'eſt que parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'Anciens qui en ſoient informez. Je ne crus pas devoir la preſſer, & je me perſuadai que ſi elle refuſoit de me ſatisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me ſerviſſe de la connoiſſance que je lui demandois, pour ſortir de l'Iſle, s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurez derriére nous à prendre ſoin de la Chaloupe, nous ayans rejoints, nous doublâmes le pas, & nous arrivâmes après une heure de chemin à la maiſon de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de ſimple dans l'ameublement, tout y ſentoit l'abondance. En voyant ma maiſon, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres : elles reſſemblent entiérement à la mienne. Notre but, dans cette uniformité, a été d'éviter

viter les jalousies & les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l'ambition. Nos rangs sont réglez par nos âges ; & l'on n'est guéres jaloux de la preſséance, quand on ne la doit qu'à sa vieilleſſe. Elle apella ensuite ses Domestiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter sur la Chaloupe, & de me les faire prendre après être sorti de la mer ; mais elle vouloit que je fusse mis plus proprement, pour paroître la premiére fois en public, sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une Epouse. A Dieu ne plaise, me dit-elle, que je vous inspire jamais l'amour d'une vaine parure & le moindre faste dans l'habillement ; mais dans une occasion comme celle qui se prépare pour vous, il est permis d'orner modestement les avantages qu'on a reçûs de la Nature ; c'est même une marque de considération & de respect, dont on est redevable à la presence des personnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre, qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis son arrivée, & qui se trouva assez bien assorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit, & un assez grand nombre de Domestiques qui étoient à nous servir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs, lui dis-je, & des Domestiques,

ques, que vous ne regardez point ſans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle; nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les Domeſtiques que nous avons amené d'Europe, continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les Enfans qui naiſſent d'eux, demeurent auſſi dans les mêmes bornes que leurs Peres. Mais ils ne laiſſent pas d'avoir avec nous une eſpéce d'égalité, que je vais vous expliquer. Premiérement, ils ont la même part que nous à nos richeſſes. Tous nos biens ſont communs, comme vous l'aprendrez mieux dans la ſuite; & chacun a droit à la même portion pour l'uſage. Quoique mes Domeſtiques ayent une table différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi : tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, leur eſt accordé avec la même abondance. En ſecond lieu, c'eſt un crime qu'on châtie rigoureuſement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'ayent pas de refuſer de le ſouffrir? Pour ce qui regarde le rang, ils l'ont immédiatement après nos Enfans; & ils obſervent entr'eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainſi, comme on ne ſçauroit dire qu'il y a de l'inégalité entre un Fils & ſon Pere, il n'y en a guéres davantage entre nous & nos Domeſtiques. Chaque famille eſt conſidérée comme un tout, dont le Pere fait la premiére partie, les Enfans la ſeconde, & les Domeſtiques la troiſiéme. Ils nous touchent d'auſſi près

que

que les mains font un corps. Nous ne nous croyons ſupérieurs à eux, que comme la tête l'eſt à l'égard des autres membres.

J'aprouvai beaucoup cette ſage diſpoſition, qui me parut s'accorder également avec les principes de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainſi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans ſa maiſon, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui me comblérent de careſſes & de civilitez. La plûpart étoient dans un âge avancé; mais leur air de ſanté, & la fraîcheur de leurs viſages marquoient tout à la fois la bonté du climat & la ſobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur viſite. Un des Vieillards me répondit. Nous avons renoncé aux civilitez gênantes, & aux vains complimens. Nous ſommes plus ſatisfaits d'être venus vous voir ici pour la premiére fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le feriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de reſpect & d'honneur. L'avantage eſt donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'eſt-ce pas ainſi que tous les hommes devroient agir les uns envers les autres? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faiſons plus d'eſtime d'un degré de charité

rité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilitez.

J'avouë que, les entendans raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Protestans, qu'à une Troupe de Quakers qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la société humaine, & de vivre d'une maniére toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'aperçus même, que s'ils haïssoient les aparences affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire, beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'aprirent les Loix qui s'étoient formées & auſquelles ils s'étoient tous obligez; leurs coutumes, leurs occupations; & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquile parmi eux. Je reçûs ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre, qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, s'étoit augmenté presque au double. Il se seroit bien accru davantage s'ils eussent eu des Maris pour toutes leurs Filles. C'étoit leur chagrin; je remarquai qu'ils n'étoient pas contens du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent Filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me

dirent

dirent qu'ils seroient obligez de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à essuyer leurs caresses, je témoignai le soir à Madame Eliot, que je serois bien-aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent Filles qui attendent un Epoux ; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit, que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du Sort, à qui la préférence seroit accordée; car il ne faut rien ici, ajouta-t'elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse, qui ne s'accommoderoit point d'une Epouse dont je ne serois redevable qu'au hazard. Mon cœur demandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Isle tout le bonheur qu'on m'y promettoit, si j'étois contraint de vivre avec une Femme que je ne pusse pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on me parloit des Filles de la Colonie, comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois-je, qu'elles le soient toutes; que seroit-ce si le hazard m'en donnoit une laide ? Quel cruel martyre d'avoir une Femme désagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois sans cesse devant les yeux d'aussi belles qu'on me les represente ! Je me retirai le soir avec ces idées, & elles m'occupérent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain, en m'éveillant, la ſatisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus ſur le même Vaiſſeau que moi. On les avoit conduit la veille à l'extrêmité de la plaine, pour leur en faire voir les différentes parties ; ce qui les avoit empêché d'aprendre mon arrivée. Nous nous embraſſâmes avec la tendreſſe qu'on ſent l'un pour l'autre, quand on eſt compagnon du même ſort. Ils me parurent ſages & retenus. Mais lorſqu'après un quart-d'heure d'entretien nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cachérent point, qu'au milieu du plaiſir qu'ils avoient de ſe trouver dans un ſéjour ſi agréable, ils ſentoient comme moi beaucoup de douleur de ſe voir condamnez à recevoir leurs Epouſes du hazard. Nous ſommes les premiers, dit l'un d'eux ; nous avons le droit de choiſir. C'eſt-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur ; que ſi le ſort ne nous favoriſe pas ; quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie perſonne de l'Iſle. Si vous m'en croyez, mes chers Amis, nous nous garderons bien de le ſouffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'aprouvois ſon reſſentiment ; mais que je ne voyois pas de quelle maniére nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penſer comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penſer comme eux ; ils ne me feront point épouſer une femme pour laquelle je ne me ſentirai point de penchant. Il s'efforça là-

deſſus

deſſus de nous engager à le ſoutenir dans le deſſein qu'il avoit de repreſenter aux Anciens l'injuſtice de leur prétention. Je refuſai abſolument d'entrer dans cette Ligue ; non que je n'euſſe autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature ; mais je me faiſois un ſcrupule de troubler la paix qui régnoit dans cette tranquile habitation. Je lui conſeillai d'attendre du moins à éclater, juſqu'à ce que le ſort ſe fût déclaré contraire à nos vœux. J'apris de lui & de ſes Compagnons, qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre deſtinée l'après-midi du même jour, pour ſatisfaire l'impatience de quantité de Filles qui ſouhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur ſort. Elles avoient été reſſerrées étroitement dans leurs maiſons depuis notre arrivée, & ce ſoin de les empêcher de nous voir, ne faiſoit que redoubler l'envie preſſante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint auſſi me donner avis, que j'aurois le ſoir une Epouſe. Je ne lui avois point encore demandé ſi elle avoit une Fille : je lui fis cette queſtion. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle ſouhaitoit qu'il y en eût une aſſez heureuſe pour me tomber en partage. J'employai le matin à viſiter une partie des Anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduiſirent vers le grand édifice, dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Egliſe ; mais ils m'aprirent que c'étoit le Magaſin com-

mun, où toutes les richeſſes de l'Iſle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnérent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même Peuple, que comme une ſeule Famille. Nous vivons ſans inquiétude & ſans ſoins, comme des Enfans dans la maiſon de leur Pere. Chaque année nous éliſons au ſort quatre Gouverneurs, qui ſont chargez de veiller continuellement au bien public. Leur ſoin particulier eſt de faire travailler nos Domeſtiques à la culture de la Terre, de faire tranſporter le fruit de nos récoltes & de nos moiſſons dans ce Magaſin, & d'en faire enſuite la diſtribution. Elle ſe fait avec égalité, ſuivant le nombre des perſonnes qui habitent dans chaque maiſon. La part d'un Domeſtique eſt égale à celle du Maître. Ce n'eſt pas tout-d'un coup que nous ſommes parvenus à l'abondance qui régne à preſent dans cette Iſle. Lorſque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raiſonnablement pourvus de vivres & d'inſtrumens néceſſaires à la vie ; mais notre argent ici n'étoit d'aucun uſage. Nos vivres pouvoient ſervir à notre ſoutien pendant quelque-tems ; mais nous manquions de bled pour enſemencer nos Terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux beſoins de l'avenir. Notre Vaiſſeau s'étoit briſé ſur la Côte ; il ne nous reſtoit qu'une Chaloupe : comment ſe hazarder ſur une Mer inconnuë, &

& parſemée de rochers ? Où aller ? de quel côté ? dans quel eſpoir ? Il ſe trouva néanmoins parmi nous un Anglois, qui offrit d'expoſer ſa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureuſement la fente du rocher ; j'ai ſçu de Madame Eliot, qu'elle vous en a raconté l'hiſtoire. Ce brave homme voulut être ſeul dans ſon entrepriſe. Il remplit la Chaloupe de vivres, & il partit ſans autre ſecours, qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie paſſa le tems de ſon abſence à faire des vœux pour ſon ſalut, qui devoit être la ſource du nôtre. Nous comptions de ne le revoir de long-tems. Cependant, quelques-uns de nos gens qui ſe promenoient deux jours après ſon départ au long de la Mer, l'aperçurent qui retournoit vers la Côte. Ils nous aprirent cette agréable nouvelle. Nous courumes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement, qui nous ramenoit ſa Chaloupe chargée de bled & de diverſes ſemences, qu'il ſçavoit nous être néceſſaires. On ſe hâta de l'interroger ſur les circonſtances de ſon voyage ; mais n'ayant pas moins de prudence que de courage, il refuſa de s'expliquer en public. Les plus conſidérables d'entre nous s'aſſemblérent pour entendre ſon raport. J'étois du nombre. Il nous aprit des choſes qui nous remplirent de joye & d'admiration. Nous jugeâmes à propos en ſuivant ſon conſeil, d'en tenir une partie cachée, pour l'intérêt de la Colonie ; mais nous

publiâmes ce qu'il étoit néceſſaire de découvrir pour la conſolation commune. Tout le monde fut inſtruit qu'il avoit été à Sainte-Héléne, que nous n'en étions pas éloignez; & que nous étions aſſurez deſormais d'en tirer toute ſorte de ſecours & de proviſions. Cet illuſtre & généreux Compagnon s'apeloit *Drington*. Il eſt mort depuis quelques années; mais ce n'eſt point ſans avoir rendu à la Colonie mille autres ſervices importans, qui lui devoient attirer d'elle une reconnoiſſance immortelle.

Cette Campagne ne tarda point à prendre une heureuſe forme après ſon retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes beſoin que d'environ ſix mois pour élever nos maiſons & pour cultiver nos Terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face riante, que vous lui voyez; & nous regardant comme les Fondateurs d'un nouvel Etat, nous ne fûmes pas plus excitez par la penſée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le deſir de donner à nos Deſcendans une idée avantageuſe de notre induſtrie & de notre zèle. L'emploi de M. Drington étoit de retourner ſouvent à Sainte-Héléne, & de nous aporter toutes les commoditez qui nous manquoient. Nous lui aſſociâmes, pour l'aider dans ces voyages, trois de nos Compagnons, qui s'engagérent par ſerment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la Colonie. C'eſt une méthode que nous avons

ſuivie.

ſuivie depuis la mort de M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurez, qui ayent le droit de ſe mettre en Mer & de s'éloigner de la Côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont ſeuls la diſpoſition des Chaloupes, qu'ils tiennent enchaînées dans une Grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il eſt rare à preſent qu'ils aillent à Sainte-Héléne : nous n'avons plus beſoin du ſecours de perſonne ; nos terres nous fourniſſent des alimens au-delà de ce qui eſt néceſſaire. Nos Troupeaux ſe ſont tellement multipliez, que nous ſommes quelquefois incommodez par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Héléne ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons aporté de l'Europe eſt compté ici parmi nos richeſſes inutiles, nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce Magaſin ; c'eſt un bien mort, & ſans uſage. Ainſi des trois principales paſſions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons ſçû couper la racine à deux : l'égalité qui eſt établie parmi nous, nous met à couvert de l'ambition ; & l'inutilité des richeſſes nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour, auquel nous ne ſçaurions trouver de reméde. Nos jeunes Filles ſe conſument ; &, ce qui eſt extrêmement triſte pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette paſſion, ni leur donner de quoi la ſatisfaire. Je ne me ſouviens que trop, ajoûta le bon Vieillard, de ce qu'il en coute dans un certain âge, pour

modérer ſes deſirs & pour réſiſter au penchant de la Nature.

Je lui fis deux queſtions, après ce diſcours. Je conçois bien, lui dis je, qu'il ne vous eſt pas difficile d'empêcher que les Particuliers de cette Colonie ne ſe ſervent de vos Chaloupes pour s'écarter de l'Iſle & ſatisfaire leur curioſité : mais comment eſt il poſſible que votre demeure ne ſoit point connuë des habitans de Ste Héléne, qui en ſont ſi proches ; & que penſent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorſqu'ils les voyent arriver ſi loin du Continent dans une Chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traverſé l'immenſe étenduë des Mers ? Le Vieillard me répondit, que la premiére fois qu'ils avoient vû M. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme deſcendu du Ciel, & qu'ils s'étoient fort empreſſez à lui demander d'où il venoit, & par quelle avanture il ſe trouvoit dans leur Iſle ; mais que ce ſage Anglois, ayant conſidéré de quel avantage il ſeroit pour le bien de la Colonie, de demeurer inconnu même à ſes voiſins, leur avoit fait des réponſes ſi équivoques, qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclairciſſement ; que ſes Compagnons avoient gardé les mêmes meſures ; & que pour s'aſſurer encore mieux contre la curioſité des Portugais, & de quelques Anglois même qui ſont établis à Ste Héléne, ils avoient coutume de ne partir de leur Port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir

pouvoir se dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les observer. Ils sont si persuadez, ajoûta le Vieillard, que notre séjour n'est pas éloigné d'eux; mais avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard, ou l'indiscrétion de nos quatre hommes de mer, qui puisse leur donner cette connoissance. Ma seconde question fut la même que j'avois déja faite à Madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez vous espérer pour le contentement de vos Filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq Compagnons? Vous n'en sçauriez satisfaire que six; & les autres n'en seront que plus affligées, de se voir rejettées par le sort. Il convint que j'avois raison, & il se plaignit beaucoup de Madame Eliot, qui avoit si mal réüssi dans sa commission. Cependant, continua-t'il, nous avons pris dans l'Assemblée qui s'est tenuë ce matin, une résolution qui les consolera. C'est d'envoyer une seconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes Maris. Si cette Députation n'a pas plus de succès que la premiére, nous laisserons à nos Filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une somme honnête, pour vivre dans le lieu qu'elles choisiront pour leur établissement.

Il y avoit de l'indiscrétion à me faire cette ouverture. Le Vieillard n'en vit point les conséquences. Les réflexions que je fis sur le champ, me firent trouver plus d'injustice

que jamais dans le deſſein qu'on avoit de nous faire tirer nos Epouſes au ſort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq Compagnons ; & je n'eus pas beſoin de rien ajoûter, pour leur faire ſentir combien il ſeroit dur pour nous de voir ſortir de l'Iſle tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachez à quelque Fille déſagréable, qu'il plairoit peut-être au ſort de nous faire tomber en partage. M. *Galin*, qui étoit un jeune François plein d'eſprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroiſſoit l'emporter un peu ſur ſa prudence, fut d'avis que, ſans différer un moment, nous priſſions le parti de porter nos plaintes aux principaux Vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous ſoumettrions jamais à un réglement qui bleſſoit ſi manifeſtement nos droits. Il fit entrer nos Compagnons dans ſon ſentiment ; de ſorte qu'étant ſeul à les combattre, je n'eus pas de peine à leur faire entendre qu'il ſeroit toujours tems d'en venir à cette extrémité, & que pour notre honneur, autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins à nous plaindre, juſqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'eſt pas, leur dis je, comme ſi nous avions déja formé des liaiſons qu'on voulût nous obliger de rompre ; nous ne connoiſſons point encore aucune des Filles que nous devons voir aujourd'hui : Nous ſommes ſans inclination particuliére, & nous n'avons que le

deſir

desir général d'obtenir une Epouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise, nous aurions alors, avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenuë. S'il arrive au contraire, que nous soyons mal partagez par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos representations n'auront que plus de force, après le témoignage certain qu on aura reçû de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelque connoissance avec nos Epouses: c'est une faveur qu'on ne sçauroit nous refuser; & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagemens involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de M. Gelin, pour le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embrassez comme des Freres, & nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des Anciens de l'Habitation vint me prendre chez Madame Eliot, où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes Filles y étoient déja assemblées. J'y arrivai en même-tems que mes

cinq Compagnons, qu'on avoit fait avertir auſſi par des Vieillards députez. La curioſité avoit attiré tous les Habitans de l'Iſle, pour être témoins d'un ſpectacle ſi extraordiaire. Nous entrâmes en perçant la foule; mais on avoit eu ſoin de ménager un eſpace aſſez grand, autour duquel les Filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Miniſtre y étoit aſſis, avec les quatre Gouverneurs du Magaſin à ſes côtez. On nous fit avancer près d'eux. Tous les ſpectateurs gardoient un profond ſilence, & ſembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte priére, pour attirer ſur nous la bénédiction céleſte. Enſuite le Miniſtre, s'adreſſant à nous à haute voix, nous fit un diſcours fort éloquent, ſur le deſſein qui nous aſſembloit. Il nous raconta en peu de mots l'Hiſtoire de l'établiſſement de la Colonie, & les marques ſpéciales qu'elle avoit reçuës depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte expoſition des Loix du Païs, & de tous les engagemens que nous allions prendre avec la qualité d'Habitans de l'Iſle. Les Loix me parurent ſimples, & d'une obſervation facile. Elles conſiſtoient en un petit nombre de conſéquences, claires & immédiates, des préceptes généraux de la Charité & de la Juſtice. Il nous félicita d'avoir été choiſis par la providence pour venir partager les douceurs de cette Iſle heureuſe; & il nous exhorta à nous rendre dignes de la Société dont nous commen-

commencions à devenir membres. Quoique toutes les Filles, parmi lesquelles on alloit élire nos Epouses eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit-il, que Dieu, dont la main conduit le sort, ne fit tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualitez s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison, ajouta-t'il, autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préférences, que nous nous sommes déterminez à remettre l'élection de vos Epouses au hazard; persuadez, que tout ce que les hommes apellent de ce nom, n'est qu'une secrette disposition du Ciel, qui tourne toujours les événemens à l'avantage de ceux qui respectent ses volontez.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupez d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de Filles qui étoient en effet toutes charmantes, sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre; & mon admiration étoit si partagée, qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fit dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long tems, si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles per-

perſonnes ; c'eſt un embarras, que je ſuis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes diſpoſitions pendant quelques momens. La ſimple admiration eſt un ſentiment tranquile & déſinterreſſé, je n'en connoiſſois point encore d'autre : mais un coup d'œil m'en aprit bien-tôt davantage. M'étant mis à parcourir une ſeconde fois cette ligne charmante, & conſidérant plus attentivement ces aimables Filles, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournez vers moi. Elle les baiſſa promptement lorſqu'elle vit les miens s'attacher ſur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie, & je ne m'aperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curioſité, que dans celle qui m'avoit fait conſidérer les autres ; cependant, mes regards étoient comme fixez dans le même lieu. Je parcourois avec une eſpéce d'avidité tous les traits de ce viſage, qui ſembloit avoir échapé à ma vûë la premiére fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle perſonne, attachoit mes curieuſes obſervations. Elle levoit de tems en tems les yeux ſur moi, & s'apercevant que je ne ceſſois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baiſſant. Je ſentis auſſi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au viſage ; & ce changement m'ayant fait ſortir de ma diſtraction, je me trouvai ſi ému, que je ne me ſouviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis, en faiſant ſemblant d'écouter le Miniſtre,

niſtre, qui continuoit ſon diſcours ; mais j'en étois détourné ſans ceſſe par un mouvement ſecret, qui me rapelloit vers ce que j'avois vû. Je ne retrouvois plus même dans les autres Filles les charmes que j'y avois admiré : leur air me parut affecté ; je liſois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le ſort ; au lieu que tout reſpiroit l'innocence, & ſentoit la modeſtie dans celle qui venoit de ſe rendre la maîtreſſe de mon cœur. J'avouë que je commençai alors à me repentir du conſeil que j'avois donné à M. Gelin. J'aurois ſouhaité de pouvoir l'entretenir un moment, pour lui faire reprendre ſes premiéres réſolutions. L'Amour me fit ſentir tout-d'un coup qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir ; & que ce n'étoit plus du ſort, ni de mon propre choix, qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverſes penſées, le Miniſtre ayant fini ſon diſcours, annonça l'ordre qu'on alloit obſerver dans l'élection. De deux voyes qu'on auroit pû prendre, dit-il à l'Aſſemblée : l'une, de faire tirer toutes les Filles enſemble ; l'autre, de les diviſer en ſix bandes qui répondent au nombre des ſix jeunes gens ; il m'a paru que la ſeconde étoit la plus naturelle, & qu'elle ſeroit la plus agréable. Chaque bande ſera compoſée de ſeize Filles. Le ſort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit apartenir ; & l'on tirera enſuite qui

ſera

fera l'heureuſe perſonne que le Ciel voudra favoriſer de ſa diſtinction. Tout le monde aplaudit à cet arrangement. Les Filles en furent extrêmement ſatisfaites ; il ſembloit en effet, qu'il y eût plus de proportion de ſeize à un, que de quatre-vingt-ſeize à ſix, & cette réduction raprochoit en quelque ſorte leurs eſpérances. La diviſion des bandes ſe fit en un moment. Nos ſix noms furent écrits ſur autant de billets, & l'on fit aprocher une Fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Miniſtre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui ſe répandit dans l'Aſſemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du ſort. Pour moi, qui étois preſſé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curioſité, je ne vis qu'en tremblant les Filles porter la main à la corbeille. Ma deſtinée alloit être décidée tout-d'un-coup ; car ſi je tombois dans une autre bande que celle de la perſonne que j'aimois, c'étoit la ruïne abſoluë de tous mes deſirs. Ma paſſion étoit déja ſi formée, que cette crainte me fit ſouffrir une mortelle agitation. Enfin, les billets furent tirez, & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois aprehendé. J'adreſſai intérieurement mes plaintes au Ciel. Quelles furent amères ! A peine eus je la force de retenir mes larmes. Je me laiſſai conduire ſans parler, vers la bande à laquelle j'apartenois. Mes yeux ſeuls exprimérent ma douleur à l'aimable Fille qu'on

qu'on m'obligeoit d'abandonner Je remarquai dans ſes regards, qu'elle s'apercevoit de ma triſteſſe, & qu'elle en devinoit la cauſe. Je ne ceſſai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant; & pour comble de deſeſpoir, je crus voir à l'air languiſſant des ſiens, qu'elle ſe plaignoit auſſi douloureuſement que moi du ſort cruel qui me ſéparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reſte de la cérémonie; mais ayant aperçu Gelin qui étoit échu à la bande plus voiſine de la mienne, je m'aprochai de lui pour le faire ſouvenir de ſes promeſſes. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaiſance que j'ai eu de ſuivre votre conſeil; elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des Eſclaves. Mais ne manquez pas du moins, ajouta-t'il, de ſoutenir ce que je me ſuis chargé d'entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne nous permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit ſortir hors des rangs, celles que le ſort avoit favoriſées. La joye brilloit dans leurs yeux; & malgré les efforts que faiſoient les autres pour cacher leur jalouſie, on la voyoit peinte ſur leur viſage. Le Miniſtre nous dit: Voilà vos Epouſes, recevez-les de la main de Dieu, dont la volonté vient de ſe déclarer. Il nous ordonna à tous de les embraſſer. Je tournai

nai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter sa résolution. Je fus surpris de le voir obéïr tranquillement à l'ordre du Ministre. Il nous fit même entendre par un leger signe de tête, que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop, que quelque dessein qu'il eût pu former pour nous secourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant ; & qu'une marque si publique de consentement deviendroit un lien, que nous aurions de la peine à rompre. Cependant son exemple & celui de nos Compagnons me déterminérent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon Epouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joye ; car j'étois si malheureusement partagé, qu'il sembloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus desagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de Filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison, que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entiérement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse, qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts ; connoissant sa vivacité, je n'avois eu garde de prévoir qu'il nuiroit à nos desseins par un excès mal-entendu de sagesse & de modération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'ima-

s'imagina, que pour obtenir plus sûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité ; & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la Fille qu'on lui presentoit comme son Epouse. Funeste raisonnement ! qui put contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous desirions, mais qui a causé dans la suite la perte de tout notre bonheur, & presque celle de notre vie.

Le Ministre se disposoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires ; lorsque Gelin éleva la voix pour exposer notre demande à l'Assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre Langue, ne l'ayant aprise que depuis qu'il avoit quitté la France avec Madame Eliot. Le mélange des deux Nations qui composoient la Colonie y avoit rendu les deux Langues si familiéres, qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre ; & le Ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en Anglois, pour être entendu de mes trois Compatriotes & de moi, qui ignorions la Langue Françoise. Je n'entendis donc point le discours de Gelin ; mais comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler dans le visage des assistans, qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fut écoutée avec l'aplaudissement de tous les spectateurs. Le Ministre fut des premiers

premiers à l'aprouver, & il donna même le nom de sageſſe à l'envie que nous marquions de connoître nos Epouſes & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'eſpace de ſix ſemaines, pour ſatisfaire un deſir ſi juſte & ſi modeſte. Nous parûmes content de ce terme, & tout le monde nous félicita en ſortant de l'Egliſe, ſur la maniére dont nous nous étions conduits dans l'Aſſemblée.

Il n'y avoit point un ſeul de mes Compagnons, qui ne deſirât auſſi ardemment que moi l'occaſion de nous rejoindre, pour conférer en commun ſur la ſituation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obſédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de la joye. Il nous demanda d'abord, ce que nous penſions du ſervice qu'il nous avoit rendu, & ſi nous n'étions pas ſatisfaits de l'adreſſe avec laquelle il avoit réüſſi. Il nous confeſſa enſuite, ſans nous donner le tems de répondre, que quelque reconnoiſſance que nous euſſions lui devoir, il étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne parmi nous à qui le ſuccès de ſon action pût être auſſi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu, nous dit-il, avec tranſport, ſi le Miniſtre & l'Aſſemblée euſſent été auſſi inflexibles à mon diſcours, que le ſort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers Amis; je ſuis amoureux au-delà de toutes mes expreſſions;

preſſions ; & malheureuſement , ce n'eſt point de celle que le ſort me condamne à épouſer. Il ajouta , qu'il avoit beſoin là-deſſus de notre conſeil , & de tous les ſecours de l'amitié que nous nous étions jurée. Nous nous regardâmes les uns les autres, après cette ouverture. Notre embarras paroiſſoit égal , & nous demeurâmes en ſilence pendant quelques momens. Enfin , nous prîmes la parole l'un après l'autre , & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal , & que nous demandions à nos Freres & à nos Amis la même aſſiſtance que Gelin. Cette reſſemblance d'avantures ne fit que ſerrer le lien qui nous uniſſoit déja. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit ſur ſa paſſion , nous garantiſſoit du zèle avec lequel nous étions diſpoſez mutuellement à nous ſervir ; parce que chacun ne manqueroit point à meſurer les ſecours qu'il donneroit aux autres , ſur ceux qu'il prétendroit d'eux pour lui-même. Nos premiéres délibérations roulérent ſur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos Maîtreſſes ; c'étoit le point le plus difficile : nous nous repoſions du reſte ſur l'amour & ſur la fortune , autant que ſur les conſeils que nous recevrions les uns des autres dans les conférences que nous nous propoſions d'avoir ſouvent en commun. Un de nos Compagnons finit ce dernier embarras , en nous aſſurant qu'il avoit entendu dire à ſon Hôte , que les jeunes Filles ne ſeroient captives , comme elles étoient depuis

puis notre arrivée, que jusqu'au tems de l'élection. Il en concluoit, que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir; & ce ne devoit point être une chose embarrassante de retrouver nos Maîtresses, dans un Païs d'une si petite étenduë; les maisons étant d'ailleurs réünies presque toutes autour de l'Eglise & du Magasin, qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement, que la prudence & la discrétion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein, il falloit non-seulement que chacun veillât sur ses proches démarches; mais qu'il eût un œil ouvert sur celles de ses Compagnons. Nos intérêts étoient si liez, que les fautes particuliéres ne pouvoient manquer de nuire à nos vûës communes. Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétenduës Epouses, nous ne prîmes point d'autre résolution, que celle de les voir avec bienséance & sans affectation. Nous remîmes à former des projets plus justes & plus précis, lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances, & que nous aurions commencé à démêler les premiéres obscuritez de notre entreprise. Il étoit nécessaire de nous assembler souvent, pour conférer ensemble; mais comme des assemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques soupçons, nous en réglâmes le nombre à deux chaque semaine, & nous en marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous séparâmes, pour retourner

à

à nos logis. Le mien étoit toujours la maiſon de Madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en chargerions point, juſqu'à la concluſion de notre mariage; on devoit nous donner alors à chacun notre demeure; & nous conſtituer Chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot ſeule, qui m'attendoit pour ſouper; mais je fus ſurpris de voir quatre couverts ſur la table, au lieu de deux ſeulement qu'on y avoit mis juſqu'alors. Elle prévint mes queſtions, en me diſant que la cérémonie de l'élection étant terminée, j'aurois deſormais la liberté de voir ſes Filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même-tems le déplaiſir qu'elle avoit eu de ce que le ſort avoit rejetté ſa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous eſt échuë; mais, ſans me laiſſer aveugler par la tendreſſe que j'ai pour mes Filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, ſi le Ciel vous en eût donné une. Elles ont aſſez répondu aux ſoins que je me ſuis donné pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de pouvoir vous apeller mon Fils! Comme je la remerciois, de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ſes Filles, qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrérent pour me ſaluer. Concevez, s'il ſe peut, ma joye & mon étonnement: au premier coup d'œil, je reconnus dans la plus jeune, la Maîtreſſe de mon cœur. C'étoit cette même

même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise, & que j'avois déja juré d'aimer passionnément toute ma vie. J'avouë que tous mes projets de discrétion s'évanoüirent à sa vûë. Je me tournai vers Madame Eliot, & sans considérer l'effet que mon transport pouvoit produire : Ah ! Madame, m'écriai-je, vous êtes la mere de ce que j'aime, & la maîtresse de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je conçus aussitôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérez, mes regards le furent si peu, qu'ils achevérent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses Filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde Fille ; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pû prendre, & que c'étoit pour elle un mystére qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fond sur sa bonté, je lui déclarai ingénuëment ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'Eglise ; & sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons, je lui confessai

confeſſai que la déciſion du ſort étoit ſi opoſée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe diſpoſé à faire pour éviter de m'y ſoumettre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en cauſa beaucoup. J'apréhendois de m'être trop ouvert à une femme ſi ſage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes ſentimens pour ſa Fille. Je ne puis vous aprouver, me dit-elle enfin, ſans bleſſer mon honneur & ma conſcience. Votre amour eſt né trop tard; je ne vois nul jour à le faire réuſſir. J'aurois ſouhaité, de toute l'ardeur de mon ame, que vous euſſiez pu épouſer ma Fille; mais puiſque c'eſt une choſe impoſſible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je ſuis même fâchée de ſçavoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta t'elle après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il eſt trop tard; & je vous demande en grace, de ne me renouveler jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle ſe retira après ce diſcours, ſans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions ſur ſa réponſe. Je la regardai d'abord comme une condamnation accablante, qui coupoit la racine à toutes mes eſpérances. Cependant, lorſque je vins à rapeler le ton dont elle avoit parlé, & ſon air rêveur qui étoit une marque d'incertitude, je me perſuadai qu'elle ne pourroit condamner ſi abſolument, ce qu'elle confeſſoit qu'elle eût deſiré

dans d'autres circonſtances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi : mais rien ne m'empêchoit d'eſperer qu'elle aprouveroit peut-être ce que j'entreprendrois moi-même. Je compris que la bienſéance ne permettoit point à une perſonne de ſon âge, & conſidérée comme elle étoit dans la Colonie, de prendre part aux petits ſtratagêmes d'un Amant, & d'aller contre les déciſions des Anciens. Elle étoit fâchée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite : mais je crus qu'elle ne le ſeroit pas du ſuccès de mes entrepriſes, & que ſon deſſein étoit ſeulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut ſi vraiſemblable, & elle s'accordoit ſi bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée juſqu'alors, que je réſolus de m'y attacher comme à une eſpéce de régle pour ma conduite. Il me ſera facile, diſois-je, de reconnoître ſi je me ſuis trop flâté, par la maniére dont elle en uſera deſormais avec moi : ſi elle ne m'interdit point la vuë de ſa Fille, j'aurai lieu de croire, que loin de condamner ma paſſion, elle l'aprouve ſecrettement, & qu'elle lui ſouhaite une heureuſe fin.

Ces agréables idées me firent paſſer une nuit des plus tranquiles. Je cherchai dès le matin l'occaſion de voir *Angélique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante Maîtreſſe. Le plaiſir de l'entretenir ne me fut point refuſé : je fus même aſſez heureux pour me trouver quelque tems ſeul avec elle. L'impreſſion

preſſion que ſes attraits avoient faite ſur moi dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaiſon de la nouvelle ardeur qu'un moment de ſa converſation me fit ſentir. Toute ſa perſonne me parut un compoſé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration; & de chacun de ſes traits, que je conſidérai d'abord en ſilence pendant quelques momens, il ſe forma dans mon cœur une image, que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en ſçauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une aſſez vive expreſſion de mes ſentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta ſans m'interrompre. Je ne vis dans ſes yeux, ni cette colére affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une Coquette ou d'une Hypocrite. Sa modeſtie ſe déclara par une honnête rougeur, qui ſervoit d'un nouvel ornement à ſon viſage; & ſa ſincérité, par une réponſe qui confirma l'idée que mon amour ſe formoit déja du caractére de ſon eſprit & de ſon cœur. Elle me dit, que loin d'être fâchée de ſe voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des ſentimens qu'il m'inſpiroit pour elle; que, plus indifférente qu'on ne penſoit pour le mariage, elle ne s'étoit laiſſée conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance; mais qu'elle confeſſoit que l'attention que j'avois euë à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait ſortir pendant quelques momens de ſon indifférence; qu'elle avoit

ſouhaité d'être l'heureuſe perſonne qui m'étoit deſtinée par le Sort; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce deſir ; & qu'elle n'avoit pas perdu ſes eſpérances ſans regret ; mais que ne lui étant plus permis d'en conſerver, elle ſe réſervoit ſeulement quelque prétention à mon eſtime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déja vaincu par le pouvoir de ſes charmes, cette noble & vertueuſe franchiſe eût été ſeule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir uſer de réſerve avec une perſonne de ce caractére, ni employer les petits artifices que l'amour inſpire aux Amans vulgaires pour aſſurer le ſuccès de leur paſſion. Je pris ſur le champ la réſolution de lui découvrir non ſeulement tous les ſecrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes Compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos deſſeins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques ſentimens d'eſtime, avant même que j'euſſe eu celui de vous parler & de vous connoître, je me flâte avec raiſon, que la connoiſſance que j'ai oſé vous donner de ma paſſion, ne les diminuëra point. Je renouvelle à vos pieds le ſerment que j'ai déja fait mille fois au fond du cœur, de n'aimer que vous ſeule, & de n'être jamais à perſonne, ſi je ne ſuis point aſſez heureux pour vous faire conſentir que je ſois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'eſpérance ? Ma deſtinée n'eſt-elle pas dans vos mains ? Et qu'importent les

Ar-

Arrêts du Sort, ſi vous en voulez prononcer un qui me ſoit favorable ? En un mot, il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur deſire. Voyez ſi cette eſtime, dont vous m'avez flâté, eſt aſſez forte pour vous faire entreprendre quelque choſe en ma faveur ? Cette belle perſonne n'avoit pas moins de prudence, que de beauté & de modeſtie. Elle répondit, qu'elle s'étoit aſſez expliquée, pour me faire entendre qu'elle regarderoit elle-même comme un bonheur d'être à moi ; mais qu'elle y voyoit ſi peu de poſſibilité aparente, qu'elle n'oſoit en former le moindre eſpoir ; qu'elle avoit ſon devoir & ſon honneur à ménager ; & qu'après la déciſion du ſort & le conſentement que nous y avions donné, il lui paroiſſoit impoſſible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à ſatisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenuë à notre égard, eſt une tyrannie ; il eſt inoüi qu'on force des hommes libres à prendre des Epouſes pour leſquelles ils ayent de l'averſion. A la vérité, juſqu'à preſent tout a paru volontaire de notre part : mais on a mal interprêté nos diſpoſitions, ſi l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre ſageſſe & de notre retenuë, en fût un de notre conſentement. Nous ne nous ſommes point opoſez à l'élection ; parce qu'avec la crainte de cauſer du trouble & de la diviſion dans la Colonie, nous avions l'eſpérance que le ſort nous favoriſeroit peut-être aſſez

pour nous rendre contens de notre partage. Il s'eſt déclaré contre tous nos deſirs ; c'eſt un malheur, dont nous ſommes fâchez pour l'intérêt de la Paix : mais nous nous ſentons ſi peu diſpoſez à le ſuporter, que de ſix que nous ſommes, il n'y en a point un ſeul qui ne ſoit réſolu de tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec juſtice. Qui pourroit condamner un ſentiment ſi raiſonnable & ſi naturel ? Je ne vois donc rien qui puiſſe bleſſer votre devoir, dans les faveurs que mon amour ſollicite. Je ſuis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & paſſionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtreſſe qu'il adore ; & tous mes deſirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux, ſans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce diſcours, les raiſons que j'avois de croire que Madame Eliot ne deſaprouveroit point ma paſſion ; & je lui repreſentai, qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques Vieillards ridicules, & par quelques Rivales jalouſes, pourvû qu'elle eût l'aprobation du Ciel, avec celle de ſa Mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même ſi charmée de ce que je lui aprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'aſſurer qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre avec le conſentement de ſa Mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguiſai pas qu'il y avoit quelque reſtriction à

mettre

mettre dans ce que j'apelois l'aprobation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre, que cette Dame étant liée par les considérations politiques du respect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un consentement formel ; mais je suis certain, ajoutai-je, qu'elle aprouve secrettement mon amour, & qu'elle en souhaite le succès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa presence me fit naître le dessein d'un petit artifice, qui me réussit heureusement. Ce fut de tirer d'elle avec adresse la confirmation de ce que j'avois dit de ses sentimens ; persuadé par la réponse que sa Fille venoit de me faire, que la moindre aparence d'aprobation formelle, ou tacite, leveroit toutes ses difficultez. Hélas ! Madame, m'écriai-je tristement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au sort qui m'a exclus de l'heureuse espérance de vous apeler ma Mere, & de porter la qualité de votre Fils ? C'est depuis que j'ai vû l'aimable Angélique, que j'ai apris à sentir tout mon malheur. Je ne m'en consolerai de ma vie. J'en suis aussi affligée que vous, répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t'elle en me montrant sa Fille. C'est un cœur admirable ; elle me ressemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers, repris-je ? & c'est ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser, puisque j'aurois

pû compter ſur votre conſentement ? Quoique j'euſſe prononcé ces paroles à deſſein, elles ne laiſſérent point d'être accompagnées d'un ſentiment de cœur auſſi vif, que ſi elles en euſſent été l'effuſion naturelle : je me ſentis attendri juſqu'aux larmes. Madame Bliot, qui s'en aperçut, en verſa elle même quelques unes en m'embraſſant, & elle m'aſſura qu'elle eût crû une partie de ſon ſang bien employé, ſi elle eût pu me rendre l'Epoux de ſa Fille à ce prix. Je ne deſirois rien d'elle, au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la converſation, & je remis à faire uſage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occaſion ne tarda point à s'en preſenter. Cette aimable Fille avoit fort bien pénétré dans mes vuës ; & ſon cœur étant incapable de diſſimulation, elle me confeſſa qu'elle étoit ſatisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je ſuis perſuadée de deux choſes, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes : l'une, que vous m'aimez ſincérement : (car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez ſur toutes mes Compagnes, & ce qui me touche encore plus, cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorſque vous m'aprochez ? Je juge de ce qui ſe paſſe dans votre cœur, par ce que j'éprouve dans le mien.) Je ne doute pas non plus, continua-t'elle, après la maniére dont ma Mere s'eſt expliquée, qu'elle n'aprouve ſecrettement vos deſſeins ; & je conçois en même-tems, qu'elle

eſt

eſt obligée à des ménagemens extérieurs, qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un conſentement plus formel. Mais en ſupoſant qu'il ſuffiſe pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert, dites-moi donc, ajouta-t'elle en rougiſſant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voye vous prétendez que je puiſſe devenir votre Epouſe. Mon embarras fut extrême à lui répondre; car dans le fond, je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût ſatisfaire une Fille honnête & vertueuſe. Je comptois ſur l'adreſſe & ſur la vivacité d'eſprit de Gelin. Cette matiére devoit être miſe en délibération dans notre premiére conférence. Je fus donc contraint d'avoüer à ma chére Maîtreſſe, que j'étois encore indéterminé ſur le choix des moyens; mais je l'aſſurai, que ſon honneur m'étant auſſi cher qu'à elle-même, elle ne devoit point aprehender que je lui fiſſe jamais de propoſition qui pût allarmer ſa délicateſſe. Mes Compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vuës pures & innocentes. Nous devons nous aſſembler, pour prendre une réſolution commune ſur cet important article; & quelle qu'elle ſoit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la ſageſſe. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre Aſſemblée. Dans cet intervalle, il fallut voir quelquefois par bienſéance l'Epouſe qui m'avoit été donnée par le Sort; mais la comparaiſon que je faiſois d'elle à chaque viſite,

avec le véritable objet de ma tendreſſe, ne ſervoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois preſque continuellement auprès de cette chére perſonne ; & comme il étoit naturel, que demeurant dans la maiſon de Madame Eliot, je vécuſſe familiérement avec ſes Filles, on ne pouvoit mal expliquer mes aſſiduitez. J'éprouvois tous les jours, qu'à quelques excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette paſſion eſt ſans ceſſe capable d'accroiſſement ; car les derniers momens que je paſſois avec Angélique, étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ſes charmes. J'en découvrois à chaque inſtant de nouveaux ; & ce qui mettoit le comble à ma ſatisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes ſentimens, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le ſens de mes ſoins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de ſon cœur.

Le tems de notre Conférence étant arrivé, mes Compagnons furent auſſi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté, les jours précédens, de ne nous voir qu'en public, pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de Vieillards ſoupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'obſerver notre conduite. Nous eûmes donc une ſatisfaction extrême, de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un ſpectacle agréable pour

pour une perſonne indifférente, que d'être témoin de la confuſion qui régna d'abord dans notre Aſſemblée, chacun s'empreſſant de parler, & voulant être le premier à rendre compte de l'état de ſa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour-à tour. Perſonne ne ſe plaignit de l'Amour; toutes nos Maîtreſſes nous avoient écouté favorablement: avec cette différence peut-être, que quelques-unes s'étoient moins renduës par eſtime pour leurs Amans, que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laiſſoit pas de paroître égal, l'amour propre ne manquant point de nous perſuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit queſtion de donner à des commencemens ſi heureux, une fin qui le fut auſſi. On propoſa diverſes voyes, qui furent longtems examinées. Celle d'adreſſer en corps nos plaintes à la Colonie, fut rejettée comme trop incertaine: notre malheur ſeroit devenu ſans reméde, ſi les Vieillards euſſent connu une fois nos deſſeins ſans y vouloir conſentir. Celles de quitter l'Iſle & d'enlever nos Maîtreſſes, fut regardée comme dangereuſe, quoique ce fût Gelin qui l'eût propoſée. Il y avoit du danger, non-ſeulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des Habitans & pour s'emparer des Chaloupes; mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre ſans guide, au milieu d'une mer inconnuë, & n'ayant

point la moindre connoiſſance de la Navigation. Cependant, Gelin inſiſta fortement ſur ce parti. La difficulté de quitter l'Iſle, nous dit il, n'eſt pas plus grande que celle de nous aſſembler ici ſecrettement. Nous choiſirons le tems de la nuit, pour nous rendre ſur le rivage. Les chaînes qui retiennent les Chaloupes, ne nous coûteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour; & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas auſſi heureux à trouver l'Iſle de Sainte Héléne, que M. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raiſonnement ne fit point d'impreſſion ſur nous. A juger par la ſuite des événemens, peut-être euſſions-nous fait plus ſagement de le ſuivre : mais il nous parut alors téméraire ; ſans compter que nous ne nous croyions point aſſez ſûrs de l'affection de nos Maîtreſſes, pour oſer leur faire une auſſi étrange propoſition que celle d'abandonner leurs Parens & leurs Amis, pour fuïr avec nous. Le troiſiéme avis fut celui d'un mariage ſecret. Gelin, qui l'avoit encore propoſé, nous en repreſenta la néceſſité avec tant d'adreſſe & d'éloquence, qu'après avoir rejetté abſolument les deux autres, nous fûmes obligez de convenir que c'étoit le ſeul auquel nous puiſſions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formérent encore quelques difficultez; mais elles ne furent point auſſi fortes que la réſolution déterminée où nous étions de ſatisfaire notre cœur. Quel que pût être le reſſentiment

reſſentiment des Vieillards & des Filles mépriſées, nous comptions du moins qu'on ne penſeroit jamais à nous ôter nos Maîtreſſes lorſqu'elles auroient reçu notre foi, & que de leur part elles nous auroient accordé les libertez du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agiſſoit que de nous aſſurer de leur conſentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adreſſe. Nous ne doutâmes preſque point du ſuccès. Il n'y avoit point d'aparence qu'elles balançaſſent longtems, lorſqu'elles ſe verroient ſoutenuës par l'exemple de leurs Compagnes. Le nombre encourage ; & de quelque ſageſſe qu'on ſe pique, on ne ſe défend guéres contre l'amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le juſtifier.

Cette importante délibération étant ainſi terminée, nous nous ſéparâmes avec les plus douces eſpérances. J'eus dès le lendemain l'occaſion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement, pour être informée du réſultat de notre conférence. Je ne lui déguiſai rien. Vous êtes ſincére, lui dis-je ; vos réponſes doivent être déciſives. Songez que je vous propoſe la ſeule voye qui puiſſe m'aſſurer le bonheur d'être à vous. C'eſt une voye honnête, votre vertu ne ſçauroit la condamner : & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t'il à notre union, continuai-je, pour la rendre ſainte & légitime ? Vous ſçavez en quoi l'eſſence du mariage conſiſte :

consiste ; ce n'est point dans une vaine cérémonie ; c'est dans le don du cœur, & dans les sermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres, cinq couples d'Amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagez par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous aporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur, en lui ôtant toute ombre de crainte & d'allarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir mon consentement, est la tendresse de mon cœur, & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit, que si nous avions eu besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter elle-même ; qu'elle prévoyoit, à la vérité, que ses conclusions me seroient favorables ; mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition, sans laquelle il paroissoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien ; qu'elle vouloit que sa Mere fût informée de notre mariage, aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé ; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à toutes ses volontez. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien ; aussi mon attention

tion ne ſera qu'à vous rendre contente & heureuſe, par une continuelle exécution de tous vos deſirs. Mon reſpect & mes expreſſions paſſionnées la touchérent tellement, qu'elle me confeſſa avant la fin de cet entretien, qu'elle n'avoit pas beſoin de tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'amour ne fut pas moins favorable à mes Compagnons. Dès la troiſiéme Aſſemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ſes progres, que nous pouvions faire fonds ſur la bonne volonté de toutes nos Maîtreſſes. Il nous reſtoit encore environ un mois de liberté; mais comme notre deſſein ne pouvoit s'exécuter trop-tôt au gré de nôtre ardeur, nous réſolûmes d'en avancer le moment autant qu'il ſeroit poſſible. Nous étions dans la plus belle ſaiſon de l'année. La nuit qui devoit ſuivre celle où nous étions, fut choiſie pour la célébration de nos amoureux myſtéres. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs, que l'endroit même où nous tenions nos Aſſemblées. C'étoit une belle prairie, environnée d'arbres épais, à deux cens pas du gros de l'Habitation. Il fut réglé, que chacun s'y rendroit vers minuit, avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuſe nuit devoit être employé à diſpoſer nos Maîtreſſes, & à prendre des meſures avec elles pour les aider à ſe dérober de leurs maiſons. Angélique trembla, lorſque je lui déclarai

que

que nous étions si proche du terme de nos desirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques legéres objections à détruire, mais l'amour m'épargna une partie de la peine, soit en diminuant tout-d'un-coup les difficultez de mon aimable Maîtresse, soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d'être prête à me suivre à minuit.

Cette heure desirée arriva : je l'entendis sonner. Tout étoit tranquile dans la Colonie, à la réserve de six heureux couples d'Amans, qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois Angélique à la porte de sa maison, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre longtems. Dieux ! avec quelle joye la vis-je paroître, & me chercher d'un œil timide & embarrassé ! Je me fis apercevoir, & la recevant pour la premiére fois à bras ouverts, je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos Compagnons y étoit déja avec leurs Amantes. La Lune sembloit s'être ornée de toute sa lumiére, pour éclairer un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre ; & par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la Nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante, que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée,

blée, Gelin, qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer, nous fit un Prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour, au nom de l'Assemblée; & puis prenant un ton plus Chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous aprouvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de Serment, qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts, qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables Maîtresses, elle eût pû servir de frein à notre inconstance & de préservatif contre nos dégoûts, pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour-à-tour. Nos Maîtresses, ou plûtôt nos Epouses, la répétérent après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modestie. Que manquoit-il à une cérémonie si sage, pour être regardée comme un mariage saint & solemnel? Le Ciel l'aprouva sans doute; car nous avions ménagé religieusement tous ses droits. Cependant, il a plû à des hommes cruels & injustes, de la traiter d'union sacrilége, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le seront par leur inclination. Je ne puis me rapeler le souvenir de cette nuit délicieuse, sans admirer que mon cœur, qui fut alors capable

pable de tant de joye, ait pu l'être enſuite de tant de deſeſpoir & de douleur. Ciel ! comment paſſe-t'on ſubitement du comble du bonheur à l'excès de la miſére ?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un tranſport. Nous la paſſâmes, chacun de notre côté, dans les bras de nos Epouſes. Que le tems nous parut court ! Mais hélas ! ce fut une imprudence extrême, de ne nous être pas défié qu'il couleroit ſi vîte. Le jour nous ſurprit. Nous nous aperçûmes trop tard, que ce que nous avions continué de prendre pour la lumiére de la Lune, étoit celle du Soleil. Il n'y eut perſonne de nous qui ne ſentît le danger auquel nous allions nous trouver expoſez. Il étoit plus grand encore pour nos Epouſes, que pour nous. Il falloit qu'elles retournaſſent chez elles ſans être remarquées, & la choſe ne paroiſſoit preſque pas poſſible. Nous entendions déja le bruit des Habitans, qui commençoient à ſortir de leurs maiſons ; & la crainte nous faiſoit imaginer qu'ils cherchoient leurs Filles, après s'être aperçus de leur évaſion. Nous tînmes conſeil un moment. Pluſieurs de nos Compagnons étoient d'avis de rentrer tous enſemble ſans autre ménagément, & de déclarer notre mariage à toutes les perſonnes qui ſe preſenteroient à notre rencontre. C'eſt un aveu, diſoient-ils, qu'il faut que nous faſſions tôt ou tard : prenons cette occaſion, puiſque nous ne ſçaurions ſortir autrement d'embarras. Ce conſeil devoit être ſuivi ;

mais

mais nos Epouſes s'y opoſérent, par un ſentiment de pudeur & de timidité. Elles ſe figurérent, que c'étoit ſe livrer à une honte certaine, que de reconnoître qu'elles avoient été priſes en quelque ſorte ſur le fait. Quoiqu'elles avoüaſſent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût public, elles ſouhaitoient que cela ſe fît inſenſiblement & d'une maniére qui ne les expoſât point à la raillerie; car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à apréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les ſatisfaire, nous conſentîmes qu'elles priſſent ſeules le chemin de l'Habitation; & que ſi elles ne pouvoient gagner leurs maiſons ſans être aperçuës, elles tâchaſſent de trouver quelque prétexte pour excuſer leur abſence nocturne. Je ne ſçai de quelle excuſe elles auroient pu s'aviſer; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embraſſé tendrement, nous découvrîmes le Miniſtre de la Colonie, qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre deſſein, que de prendre l'air en ſe promenant; cependant, la vûë de ſix de leurs Filles qu'ils aperçurent avec nous, & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras, les ſaiſit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancérent auſſi promptement que leur âge le permettoit. Le premier mouvement de notre crainte nous portoit à fuir, & à nous cacher puérilement derriére les arbres; mais nous fîmes réflexion,

flexion, que c'étoit nous confeſſer criminels. La propoſition de déclarer notre mariage fut renouvelée inutilement par Gelin. Nos Epouſes la rejettérent encore. Je pris la parole. Tout eſt perdu, leur dis-je, ſi nous nous déconcertons. Ecoutez-moi; je me charge de l'événement. Il n'eſt que trop certain, que le Miniſtre nous a aperçus; mais je ne crois point qu'il ait pu découvrir au juſte le nombre que nous ſommes. Il faut que deux d'entre nous, continuai-je en parlant à mes Compagnons, ſe baiſſent juſqu'à terre, & ſe retirent en rampant vers les arbres voiſins. J'en fis auſſi tôt baiſſer deux. Tâchez, leur dis-je, de vous cacher ſi bien que vous ne paroiſſiez point. Et nous, ajoutai-je en m'adreſſant aux autres, allons librement au-devant du Miniſtre avec nos Epouſes: nous lui dirons qu'étans ſortis pour prendre l'air du matin, nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui même. Il ne s'imaginera nul deſſein caché dans notre rencontre, lorſqu'il nous verra un nombre inégal d'Hommes & de Filles. Mon expédient fut aplaudi. Heureuſement, l'herbe étoit aſſez haute pour cacher la retraite de nos deux Compagnons; car le Miniſtre avec les ſiens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gelin, qui s'exprimoit plus aiſément que moi, de leur tenir le diſcours que je lui avois ſuggéré. Il le fit d'un air libre, qui parut les perſuader. Cependant étans

étans retournés auſſi tôt avec nous vers l'habitation, ils gardérent ſur la route un ſérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils euſſent vû nos embraſſemens, ni qu'ils euſſent le moindre ſoupçon que Gelin les eût trompez par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'Habitans; mais la compagnie du Miniſtre nous mit d'abord à couvert de la médiſance.

Nous les quittâmes aſſez froidement. Les cinq Epouſes de mes Compagnons ſe retirérent chez elles, & je n'ai pas été informé ſi l'on s'étoit aperçu de leur abſence, ni de quelle maniére elles y furent reçuës. Pour moi qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuſe nous nous ſervirions pour ſatisfaire ſa Mere. Qu'avons-nous à balancer, dis je? Vous ſçavez de quoi nous ſommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre ſollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre Je lui ferai la confeſſion ſincére de notre amour & de notre mariage. Ce n'eſt pas avec elle que nous avons à garder des meſures: elle nous aime, & ſa colére ne ſçauroit être longue ni violente. Je n'apréhende rien pour moi, me répondit ma chére Epouſe; mais j'ai un preſſentiment de quelque malheur qui vous menace. Je ſouhaiterois qu'il tombât ſur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le ſang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieu! lui dis-

dis-je, que m'annoncez-vous, & que signifie ce langage ? Elle balança quelque-tems à répondre ; mais l'ayant preſſée de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une choſe importante qu'elle avoit apriſe la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eûmes enſemble, ma Sœur vint me dire que le Miniſtre étoit venu voir ma Mere, & qu'ils avoient eu une converſation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pu ſuivre exactement le fil de leur diſcours, elle a compris par les expreſſions du Miniſtre, qu'il ſe plaignoit de votre froideur pour celle que le ſort vous a donné pour Epouſe, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination qu'il vous ſoupçonnoit d'avoir conçuë pour ma Sœur ou pour moi. Ma Mere s'eſt expliquée avec déſinterreſſement, en proteſtant de ſon ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui eſt accoutumé à ſe faire reſpecter dans la Colonie, lui a repliqué, que c'étoit pour elle une affaire de la derniére conſéquence ; & en la quittant, il l'a priée de ſe ſouvenir de l'avanture de M. *Guiton*. Il eſt certain, continua Angélique, que cette avanture eſt capable d'effrayer tous les Epoux qui ſeroient tentez d'oublier ici leur devoir. M. Guiton étoit un homme des plus diſtinguez de la Colonie. Outre ſon mérite perſonnel, on avoit pour lui une extrême conſidération, parce qu'il étoit Fils du Maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le

le Siége, & qui se signala par un zèle extraordinaire pour la Religion. Cependant ayant eu le malheur d'être surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la Femme d'un autre, rien ne le put sauver du châtiment. Il fut condamné à mourir; & son suplice fut d'être noyé dans la mer avec son Amante, aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens se crurent obligez à cet exemple de rigueur, pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette Histoire ait faite sur moi, ajouta mon Epouse, je ne vous en ai rien communiqué; non-seulement parce que vous avez sçu me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, & que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de M. Guiton; mais par une raison plus forte, je n'ai point honte de vous l'avoüer; c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre, en vous causant peut-être de la frayeur. Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne sçai si c'est la rencontre du Ministre qui m'allarme, ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'apréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je posséde; mais il me semble que mon cœur m'avertit secrettement, que j'ai quelque chose à craindre pour vous. Plaise au Ciel, que mon inquiétude soit vaine, ou du moins qu'elle ne préfage rien de fâcheux que pour moi-même!

Si

Si le commencement de ce discours m'avoit affligé, la fin me rassura. Je n'y considérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon Epouse, pour lui en marquer mon vif ressentiment. L'Histoire de M. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez aprise hier avec la visite & les menaces du Ministre, votre recit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'est de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'est ce pas ? vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes résoluë de soutenir jusqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagemens ? Laissez au Ministre la liberté de se plaindre & de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous apréhendez, je ne sçaurois croire que le Ciel nous en prépare, puisque nous ne les avons point méritez. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur sera peut-être pas aisé de réüssir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement jusqu'à vous. Dans le fond, je me trouvois plus tranquile & plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi ; je n'étois plus inquiéte par mes desirs. Je ne l'étois pas non plus par mes craintes ; car outre la solidité de nos liens, que je croyois à l'épreuve de toutes les attaques du Ministre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage

courage, qui me répondoit assez que je sçaurois défendre les droits de mon Epouse & les miens.

Nous arrivâmes à la maison de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût aperçu de notre absence. J'entrai dans une chambre où elle étoit seule, tandis qu'Angélique se retira adroitement à la sienne. La maniére dont elle me reçut ayant achevé de m'assurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque tems incertain si je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce seroit un avantage de l'avoir prévenuë contre toutes les mauvaises impressions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ses genoux. Je lui découvris que j'étois son Fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer mon mariage avant l'exécution; mais je me suis flâté que vous ne le condamneriez pas, puisque vous l'avez souhaité. La charmante Angélique est mon Epouse. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde, pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, sans lequel ma félicité est imparfaite; car après le nom de son Epoux, rien ne m'est si cher que celui de votre Fils. J'aurois eu le tems de faire un discours beaucoup plus long, avant que Madame Eliot fut en état de me répondre, tant elle paroissoit surprise, & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois

ceſſe de parler, elle me répondit preſque en tremblant, qu'elle prioit le Ciel que nous n'euſſions rien fait témérairement: mais que je lui aprenois la plus étrange & la plus embarraſſante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t'elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'eſt que vous apelez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon Fils. Je lui expoſai toute notre Hiſtoire. O cher Bridge, s'écria t'elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez expoſé à des peines auſquelles nous ne trouverons jamais de reméde! Je ne vous cacherai point que j'ai ſouhaité vous voir l'Epoux de ma Fille; & que dans ce moment même, parmi toutes mes allarmes, j'ai de la joye que vous le ſoyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre, & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne Dame, & j'oſe à peine vous le dire: Elle me raporta là-deſſus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Miniſtre. Sa Fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Eccléſiaſtique impérieux & vindicatif avoit des raiſons particuliéres d'être irrité contre moi. C'étoit la Fille de ſon Frere qui m'étoit échuë par le Sort. Il avoit apris d'elle, & il l'avoit peut-être remarqué lui-même, que mon empreſſement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet, il m'avoit été impoſſible de prendre aſſez ſur moi-même

même pour rendre des soins à une créature très desagréable, que j'eusse eu peine à souffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vuë rarement, & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienséance. Le Ministre, à qui cette Fille étoit très-chére, expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, étoit vivement piqué; & comme on s'aveugle toujours sur le mérite de ce qu'on aime, il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaises qualitez de sa Niéce, qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rapelant même la tendresse que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occasions, & la bonté qu'elle avoit euë de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux Filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération; mais il en laissa échaper quelques-uns de piquans, qui lui attirérent des réponses aussi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l'honneur de ses Filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la Maîtresse de Guiton.

Or cette Maîtreſſe, qui avoit été punie avec ſon Amant, n'étoit autre que la Belle-ſœur du Miniſtre, & par conſéquent la Mere de ſa Niéce. Un outrage de cette force ne ſe pardonne guéres. Le Miniſtre avoit quitté Madame Eliot, en la faiſant ſouvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de ſa Belle-ſœur, pour l'exemple de la Colonie ; & en proteſtant avec ſerment, que s'il avoit eu cette ſévérité pour ſa famille, il en auroit encore plus pour toutes les Femmes de l'Iſle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m'avoir fait ce recit, qu'il n'ait eu mes Filles en vuë dans cette menace. Le peu d'aparence qu'il y avoit hier à ce qui vous eſt arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir ſi tôt d'être plus retenuës que jamais dans leur conduite. Le mal eſt fait, & nous voilà expoſez à tout le reſſentiment de notre Miniſtre. Ah ! ma chére Mere, interrompis-je, quel nom donnez vous au plus ſaint mariage qui fut jamais ? Vous l'apelez un mal ; & moi je défie toute la haine du Miniſtre d'y trouver à redire. Je confeſſe, me dit-elle, qu'avec toutes les meſures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom ; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le ſouhaitez, pour un engagement ſaint & légitime. Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que la haine d'un homme vindicatif, & vous ignorez en particulier le caractére de notre Miniſtre.

Miniſtre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop ſûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avouë qu'en l'entendant parler de cette ſorte, & rapelant les obligations que j'avois à cette généreuſe Dame preſque auſſi vivement que ce que je devois à mon Epouſe & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colére Lui, nous perdre, m'écriai-je! je ne le laiſſerois pas vivre un moment, ſi je croyois qu'il en conçût la penſée. Raſſurez-vous, Madame, continuai-je, nous ne ſommes que ſix; mais capables, ſi je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre juſtice, puiſqu'il le faut; & comptez que vos intérêts ne ſeront pas oubliez. J'allois ſortir pour rejoindre mes Compagnons, & les exhorter à ne pas nous laiſſer oprimer. Madame Eliot, qui me vit trop agité, me pria de me tranquiliſer un moment. Je l'employai à faire apeler Angélique, que je voulois preſenter moi-même à ſa Mere. Elle entra timidement. Venez, ma chére ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les Meres, elle nous pardonne la liberté que nous avons priſe de nous unir ſans ſon conſentement. C'étoit elle ſeule, néanmoins que nous devions ménager: mais ſa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ſes ennemis. Je rends graces au Ciel, qu'ils ſoient auſſi les nôtres; & je ne me crois pas mieux lié par le ſerment que

j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport, & d'attendre du moins pour éclater, que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa Fille, en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu'à la vérité elle n'eût jamais donné son consentement à notre mariage, si nous eussions pris la liberté de le lui demander: mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement, elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant je ne suis pas tranquile, ajouta-t'elle, & je prévois tant d'orages qui vont se former, soit de la part du Ministre & des Anciens qui n'aprouveront jamais votre démarche, soit de la part de Bridge & de ses Compagnons, qui ne souffriront peut-être pas qu'on en use durement avec eux, que je ne sçai à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui protestai encore, que de quelque maniére que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je serois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la rassurer, & que je partageois mes caresses entre cette bonne Mere & ma chére Epouse, un Domestique du Ministre demanda à me parler de la part de son Maître. Je panchois à le renvoyer

renvoyer brusquement ; mais Madame Eliot me conseilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commission, que de m'avertir de me rendre sur le champ chez le Ministre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, si je n'eusse fait réflexion, que je pourrois recevoir dans cette visite quelque éclaircissement utile à notre sûreté. Je m'y rendis aussi-tôt. On me fit entrer dans une salle, où je fus surpris de trouver mes cinq Compagnons. Ils me dirent, qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois apris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conséquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, est une femme sage & expérimentée. Elle tremble pour sa Fille & pour moi : soyez sûrs qu'elle ne tremble pas sans de fortes raisons. Or je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne soyez menacez. Ainsi, lorsque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en séparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement, que je n'avois pas besoin d'employer d'autres raisons que celles de l'amitié, pour les interresser à la défense de mon Epouse & à la mienne ; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, qu'étant tous complices de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être séparez. Nous nous engageâmes à l'instant par les sermens les plus redoutables, de nous secourir

les uns les autres juſqu'à l'effuſion de tout notre ſang. Comme j'avois été le premier à leur propoſer cette nouvelle Ligue, & qu'ils avoient le ſouvenir preſent du ſervice que je leur avois rendu dans la prairie, ils s'accordérent à me choiſir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'aſſiſter. Ils firent un nouveau ſerment de nous obéïr ſans réſerve, dans tout ce qui ſe raporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos Epouſes. Tout cela fut exécuté en un inſtant.

Le Miniſtre parut. Je le conſidérai ſans doute avec les yeux de la colére & de la haine, car tout me ſembloit odieux dans ſa figure & dans ſes maniéres. Il jetta les yeux ſur moi en parlant, comme ſur celui dont il étoit aparemment le moins ſatisfait. Toute la Colonie, nous dit-il, eſt mal édifiée de votre conduite. C'eſt une choſe inouie parmi nous, que de jeunes gens de votre âge, & déja liez par de ſaintes promeſſes à des Epouſes que le Ciel lui-même a pris ſoin de leur aſſigner, faſſent des promenades nocturnes avec des perſonnes d'un autre ſexe. Autant qu'un tel ſcandale eſt étrange, autant ſommes-nous réſolus de ne le pas ſuporter. On ne nous en impoſe pas aiſément par des fables. D'où veniez-vous, me demanda-t'il fiérement, lorſque je vous ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles ſans modeſtie & ſans pudeur?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes Compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant

auparavant avec Madame Eliot. J'avouë que je ne me trouvai point assez de modération, pour répondre tranquilement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Isle, lui dis-je d'un ton aussi fier que le sien, nous avons prétendu d'y entrer dans tous les droits des Habitans, & sur-tout dans les deux principaux, qui sont la liberté & l'égalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous, ce n'est pas celle d'un Particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que de reciter les Priéres à l'Eglise; c'est uniquement celle de l'Assemblée générale de la Colonie. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain, qui vous convient moins qu'à personne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont le droit de le demander. L'orgueil du Ministre fut extrêmement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins, après un silence d'un moment. Ne vous y trompez pas, reprit-il. Quoique je ne m'attribuë ici nulle autorité, je vous déclare que c'est le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de sa part la question que je vous ai faite: D'où veniez vous ce matin? Me trouvant pressé de cette sorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d'abreger tout-d'un-coup les difficultez, & de profiter de cette occasion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux sur mes Compa-

gnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le deſſein de leur faire ſentir que je ne faiſois rien imprudemment & ſans réflexion; je les tournai enſuite vers le Miniſtre. Aprenez donc, Monſieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une ſi vive curioſité de ſçavoir. Nous ſommes nez libres. Rien ne nous a paru ſi injuſte & ſi mal conçu, que cette odieuſe cérémonie du Sort, à laquelle vous avez voulu que nous fuſſions redevables de nos Epouſes. Des Anglois & des François ne ſouffrent point qu'on tyranniſe leur cœur. Nous ſommes rentrez dans nos droits, en nous choiſiſſant nous-mêmes de chéres & aimables moitiés, qui partageront deſormais nos peines & nos plaiſirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce ſéjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impoſſible d'y vivre heureux ſans elles; & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduiſant, nous nous flâtons qu'on nous laiſſera joüir avec tranquilité du ſeul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette Harangue, & tous mes Compagnons m'imitérent en gardant le ſilence.

Je tâcherois inutilement de vous repreſenter les premiéres marques de ſa ſurpriſe & de ſon indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois, tour à tour, dans le même inſtant. Il s'agitoit, ſans pouvoir ouvrir la bouche pour donner paſſage aux expreſſions de ſa colére,

colére, qu'on croyoit voir à tout moment prête à sortir de ses lévres. Son transport me fit pitié. Je fis signe à mes Compagnons de se retirer avec moi, & je lui dis en sortant : Vous sçavez à present nos secrets, Monsieur, nous vous les avons communiquez, afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes, dont on s'obstine à faire mystére ; & notre conscience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes Compagnons me remerciérent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protestérent qu'ils en étoient plus tranquiles ; & je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fimes plus difficulté d'aprendre notre avanture à tous ceux qui se rencontrérent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'aprouver. D'autres nous témoignérent de la surprise, sans nous expliquer leur sentiment. Nous renouvelâmes nos engagemens mutuels, avant que de nous séparer ; & pour avoir plus de facilité à prendre nos mesures en commun, nous résolûmes de continuer à tenir deux fois chaque semaine nos assemblées dans la prairie.

Je retournai chez Madame Eliot que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle aprouva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au Ministre, & aux Habitans que j'avois rencontrez. Il lui

ſembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle ſe ſentoit déchargée. Elle fut la premiére à me dire : Après tout & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à apréhender du reſſentiment du Miniſtre ? quel mal ſa haine nous peut-elle faire ? Ma Fille dépend-elle de lui ? Je conſens, moi, qu'elle ſoit votre Epouſe ; & de qui recevra-t'elle des ordres qu'elle doive reſpecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ſes inquiétudes, lorſqu'elle penſoit au caractére du Miniſtre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faiſant répéter le diſcours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter ſa crainte ; & elle y découvrit la ſemence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promeſſes, d'une maniére à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagez à nos Epouſes de hazard. Ciel ! s'écria Madame Eliot après y avoir réfléchi un moment, comment cette obſervation m'a-t'elle d'abord échapé ? Vous verrez, ajouta t'elle, que ce ſera de cet endroit qu'il compoſera ſon venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité ſont capables.

Nous paſſâmes une partie de la journée à nous entretenir de ſes allarmes. Nous eûmes ſoin de faire ſortir de tems en tems un Domeſtique, pour s'informer de ce qui ſe paſſoit dans l'Habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre avanture. Il nous raporta

raporta vers le soir, que tous les Anciens étoient assemblez au Consistoire, à la priére du Ministre qui les avoit fait avertir. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublérent. Angélique ne paroissoit point allarmée. Elle étoit tranquile, disoit-elle, avec son amour & son innocence. Pour moi, qui connoissois trop bien la prudence de sa Mere, pour croire qu'elle se troublât mal-à-propos, je pensai, que malgré l'air de confiance que j'avois affecté aussi jusqu'alors, je devois prendre en secret quelques mesures pour notre sûreté. La qualité de Chef que mes Compagnons m'avoient accordée, sembloit m'obliger à ce soin. Je sortis pour les assembler. Il fallut me dérober adroitement de la maison, car Madame Eliot & mon Epouse n'auroient point consenti que je me fusse éloigné avant que d'être instruit des résolutions du Consistoire. Je les trompai, en les quittant, sous un faux prétexte. Dieu ! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte ! Je m'éloignois d'elle pour leur préparer du secours ; & ma presence eût peut-être été le seul moyen qui eût pu servir un moment après mon départ, à les défendre & à les secourir.

En quittant la maison, j'envoyai un Domestique chez mes cinq fidèles Amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une espéce de mot du guet, que nous

nous

nous faiſions porter dans les occaſions extraordinaires, & qui ſuffiſoit pour nous faire entendre qu'il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſur le champ. Ils ne tardérent point à me ſuivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informez comme moi de l'Aſſemblée qui ſe tenoit au Conſiſtoire. Ils ne m'en parurent point auſſi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis ſortir de cette dangereuſe ſécurité, en leur raportant les réflexions que Madame Eliot m'avoit fait faire ſur le diſcours du Miniſtre. Prenons-y garde, leurs dis-je, nous ſommes engagez dans une affaire ſérieuſe. Si notre propre intérêt n'a point aſſez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos chéres Epouſes. Qui ſçait à quoi l'animoſité du Miniſtre peut engager les Anciens ? La plûpart ſont des gens ſimples, & accoutumez depuis long-tems à ſuivre ſes déciſions & à les reſpecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous ſi l'on en venoit à la perſécution ouverte ?

De différens avis qui furent propoſez, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la premiére fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous enſemble à la ſalle du Conſiſtoire, & de demander en grace d'y être introduits. Nous eſpérâmes qu'un expoſé ſincére & naturel de notre conduite pourroit faire impreſſion ſur l'eſprit des Vieillards, & ſervir, du moins pour le pre-

preſent, de contrepoids aux déclamations du Miniſtre. Gelin fut chargé d'expliquer nos ſentimens & nos intentions. Nous nous hâtâmes de retourner ſur nos pas. Chacun de nous paroiſſoit ſatisfait de cette réſolution, qui étoit en effet le parti le plus ſage auquel nous puſſions nous arrêter. Mais, quelque ſageſſe & quelque retenuë que nous euſſions tâché de mettre juſqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un ſuccès triſte & déplorable : l'injuſtice & la cruauté devoient l'emporter ſur la droiture & ſur la vertu. Les Anciens du Peuple, nos Juges, & nos Peres, avoient tenu un Conſeil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruïne, tandis que nous les cherchions pour leur preſenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il eſt accablant d'avoir été heureux, lorſqu'on eſt condamné à porter le ſouvenir de ſon bonheur au milieu d'une triſteſſe & d'un deſeſpoir ſans reméde ! C'eſt de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guéres duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai paſſé à eſpérer la poſſeſſion d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux, tout ce qui a ſuivi ou précedé ce court intervale de plaiſir, n'a été qu'un enchaînement de miſéres & d'infortunes. Vous allez entendre le recit des plus funeſtes.

Nous vîmes, en aprochant de l'Habitation,

tion, une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, & qui paroissoient y être attirées par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon Epouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être interessée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité ; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vîte que mes Compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'aprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des Anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres Filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes Compagnons étant arrivez après moi, se firent raconter la même chose, & se trouvérent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entenduë. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai si opressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absoluë de parler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel ! m'écriai je, ô mes chers Amis, que dites-vous de ce coup funeste ? Si vous avez pour vos Epouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre ? Venez, vous m'avez choisi pour votre Chef ; je veux

que

que vous me voyiez expirer le premier : mais ne me refuſez pas votre ſecours. Malgré ce tranſport, je fis réflexion que nous étions ſans armes. Je ne ſçavois même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la Priſon de mon Epouſe J'aurois pu m'en informer ; mais conſidérant qu'une réſolution ſage ne ſçauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant que de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conſeillai à mes Amis d'aller auſſi chez leurs Hôtes ; & comme le jour tiroit vers ſa fin, je leur fis promettre de ſe rendre à la prairie dans l'obſcurité, pour y tenir un nouveau conſeil. Nous nous ſéparâmes : Je me hâtai juſqu'à perdre haleine. Hélas ! c'eſt fait de moi, diſois-je en allant, ma perte eſt trop aſſurée : mais mes ennemis n'en riront pas long-tems. Le perfide Miniſtre périra : il ſera le premier objet de ma vengeance. En aprochant du logis, je vis trois hommes qui paroiſſoient ſe promener aux environs Ils vinrent à moi lorſqu'ils m'eurent aperçu. Je ne me défiai nullement de leur deſſein. C'étoient trois Supôts du Conſiſtoire, qui m'attendoient pour m'arrêter ; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes Compagnons. Ils m'enveloppérent, & quelque vigoureuſe que fût ma réſiſtance, ils me tinrent ſaiſi ſi étroitement, qu'il me fut impoſſible de m'échaper de leurs mains. Un traitement ſi indi-

gne

gne me jetta dans un transport qui ne peut être representé. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager, attirérent une foule d'Habitans à ma suite. J'invoquai leurs secours, en leur representant l'injustice & la tyrannie du Ministre: ils m'écoutérent en silence, sans que je pusse juger qu'elle sorte d intérêt ils prenoient à ma peine. Enfin, l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du Magasin, où je trouvai deux de mes Compagnons qu'on avoit déja eu le tems d'y conduire. Mes Gardes m'y renfermérent avec eux, & se retirérent sans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'associa, & avec un Anglois nommé *Johnston* Les trois autres furent aussi renfermez ensemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit guéres à la mienne.

Ses premiéres paroles furent un horrible serment, par lequel il s'engagea à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à sortir ensuite de l'Isle avec son Epouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même, pour condamner son ressentiment; mais après nous être ainsi soulagé par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter; & que pour agir en hommes raisonnables, il falloit en chercher des moyens avec un peu plus de tranquilité. Premiérement, lui dis-je, il faudroit sçavoir quelles sont les vûës du Con-

Consistoire & du Ministre, en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presque aussitôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le Ministre nous l'a fait pressentir, ils ont cru devoir s'assurer de nous, pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos Epouses. Ils ne se figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à notre cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos Epouses d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raison, qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de même à expliquer celle de nos Epouses : pour le but que vous supposez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par rapport à nous; ainsi nos conjonctures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étenduës que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution à laquelle nous nous arrêtâmes fut de faire avertir un des Anciens, ou le Ministre lui même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer ; & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble.

Cette

Cette démarche étoit néceſſaire, & elle nous eût réüſſi, ſans doute heureuſement, ſi nous euſſions eu des ennemis moins adroits & des Epouſes moins timides : mais le Miniſtre, en formant le plan de ſa vengeance, avoit prévû tout ce qui pouvoit y ſervir ou s'y oposer. Il avoit ſenti, comme Gelin ſe l'étoit fort bien imaginé, que le principal obſtacle qui nuiroit à ſes vûës, ſeroit la conſommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir, qu'il avoit ſçu perſuader au Conſiſtoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit aſſez vraiſemblable que de jeunes gens qui avoient paſſé la nuit enſemble n'auroient pas manqué de ſe ſatisfaire, ſon premier ſoin avoit été de tirer de nos Epouſes une confeſſion de la vérité. Il s'y étoit pris d'une maniére ſi adroite & ſi maligne ; qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchiſe, il les avoit mis en quelque ſorte dans la néceſſité de faire une dépoſition toute favorable à ſes deſſeins. A peine furent-elles renfermées dans leur Priſon, qu'il s'y tranſporta avec quelques Vieillards qui devoient ſervir de témoins. Il leur reprocha d'abord avec les termes les plus odieux, leur hardieſſe à diſpoſer d'elles-mêmes ſans le conſentement de leurs proches, & ſans l'aprobation du Conſiſtoire. Il leur fit entendre, qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant

rien

rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta, qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée ; & qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte, d'un air juridique, de tout ce qui s'étoit passé entr'elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguisérent une partie essentielle de la vérité ; & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié ou confessé, le fit signer sur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de-là au Magasin, & comme il nous connoissoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheur pour nous ; car nos trois Compagnons, auxquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capables que nos Epouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & il tira d'eux des réponses qui ne furent guéres moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire apeler. Nous nous

fimes

fimes violence pour le ſaluer civilement, & pour entendre avec une aparence tranquile ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le reſſentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le ſouvenir de la réponſe que je lui avois faite quelques heures auparavant, le portérent ſans doute à m'adreſſer d'abord la parole. Je l'avois bien prévû, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas ſi innocente aux yeux du Conſiſtoire, que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la préſomption ſont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas repliquer à ce diſcours inſultant. Il continua de me dire, qu'il étoit-là de la part du Conſiſtoire, pour entendre de nous plus régulièrement qu'il n'avoit fait à ſa maiſon, les circonſtances de notre Aſſemblée nocturne, & le détail d'une entrepriſe auſſi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvroit la bouche pour répondre ; mais la crainte que j'avois de ſa vivacité, me fit hâter de la prévenir. Vos injures, dis-je au Miniſtre, ne changent rien à la juſtice de notre Cauſe : j'eſpére que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Conſiſtoire, lorſqu'elle lui ſera expliquée par un Interprête moins partial & moins paſſionné que vous. Nous ne refuſons pas néanmoins de vous faire le recit des circonſtances de notre mariage, que vous demandez.

mandez en ſon nom. Elles bleſſent ſi peu la religion & l'honnêteté, que notre gloire au contraire eſt d'avoir ſçû ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai enſuite avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions obſervé dans notre engagement, & je ne manquai point de peſer en particulier ſur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant, & lorſque j'eus ceſſé de parler, il ſe tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un ſoûris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir affaire aux plus ruſez & aux plus dangereux de notre bande. Je pénétre votre artifice, continua-t'il en s'adreſſant à moi; mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'impoſture au deſordre de votre conduite; & ſuivez l'exemple de vos Compagnons, qui ſont plus ſincéres du moins, s'ils n'ont pas été plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce diſcours, m'empêcha d'y répondre autrement que par une proteſtation de ſincérité. Chiméres, me dit-il d'un ton mépriſant; & prenant une plume, il écrivit quelques lignes, qu'il fit ſigner aux quatre Vieillards qu'il avoit amenez. Pendant qu'il écrivoit, je demandai à Gelin & à Johnſton s'ils comprenoient quelque choſe à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclumes enſemble, qu'il falloit que nos Compagnons euſſent été trompez par adreſſe, il

ſi l'on avoit tiré d'eux des réponſes différentes des nôtres ; ou qu'ils nous euſſent trahis, s'ils les avoient fait volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Miniſtre de nous éclaircir davantage ; il nous lut ſeulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre dépoſition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos Epouſes & de nos Compagnons, excepté qu'étant plus adroits, nous prétendions contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été conſommé. Cette maniére nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis : prenez garde, Monſieur, votre deſſein n'eſt pas droit. Vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne ſoit certain ; & que, quelques vuës qu'ayent pu avoir nos Compagnons & nos Epouſes en s'expliquant différemment, ils ne refuſeront point de convenir de la vérité en notre preſence. Oüi, me répondit-il, quand vous aurez eu le tems de les inſtruire à parler comme vous, & à n'être pas plus ſincéres dans leurs réponſes. Il nous quitta ſans vouloir nous écouter davantage.

Il n'eſt que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu'on travaille à nous perdre ; & s'il en faut croire le raport du Miniſtre, nos Epouſes & nos Compagnons prêtent des ármes contre nous. Il n'y a que le ſecours du Ciel qui puiſſe nous faire ſortir d'embarras, car la force eſt ici de nul uſage, & la juſtice ne paroît guéres écoutée au Conſiſtoire. S'il nous reſte

reſte quelque eſpérance, c'eſt de faire valoir nos droits dans une Aſſemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Conſiſtoire s'opoſe à une prétention ſi raiſonnable, nos plaintes n'en ſeront que plus juſtes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur, & ſi l'on ſe rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en expoſant la vérité de notre Hiſtoire & en découvrant les malignes intentions du Miniſtre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m'écouter, je m'aperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de ſon attention. Cette froideur me ſurprit ; elle ne s'accordoit point avec ſa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en ſilence, d'un air diſtrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin, l'ayant preſſé de me répondre : Oüi, me dit-il, je ſuivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une Aſſemblée générale. Mais ſi cette tentative ne réüſſit point, je roule un deſſein, ſur le ſuccès duquel vous pouvez vous repoſer plus ſûrement que ſur mon éloquence. C'en eſt trop, continua-t'il en s'animant : on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu beſoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vûë du Miniſtre, & au diſcours inſultant qu'il nous a tenu ; mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier ſon orgueïl, & de nous faire reſpecter plus qu'on n'a fait juſqu'à preſent dans

la Colonie. Je le preſſai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il ſeroit tems de s'expliquer, lorſque le reméde qu'il méditoit ſeroit néceſſaire, mais qu'il me l'aſſuroit infaillible, & que nous pouvions nous flâter par avance du plaiſir de ravoir nos Epouſes entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quel que pût être ſon idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque tems, pour ſe préparer à ſoutenir notre Cauſe dans l'Aſſemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre Geolier chez le Miniſtre & les principaux Vieillards, pour leur ſignifier que nous ne reconnoiſſions point d'autre Tribunal que celui du corps entier de la Colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous perſuadâmes ſi fortement qu'ils n'oſeroient la refuſer, que nous en devînmes beaucoup plus tranquiles. Gelin s'occupa durant quelques jours à compoſer ſa harangue. Je méditai pendant ce tems-là ſur les ſujets que nous avions de craindre & d'eſpérer, ou je m'entretenois avec Johnſton de l'inquiétude de nos Epouſes, & de la tendreſſe infinie que nous devions à ces chéres perſonnes, pour prix de leur complaiſance & de leur généreuſe affection. Elles avoient deſavoüé les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles; mais il nous étoit aiſé de juger que c'étoit par timidité & par modeſtie. Nous ſoupçonnions même le Miniſtre de les y avoir engagées par artifice. Pour

moi

moi j'étois ſi ſûr du cœur d'Angélique, que je n'apréhendois ni ſa froideur ni ſon changement. Ma plus forte peine étoit cauſée par ſon abſence, & par la perſuaſion où j'étois qu'elle ſouffroit infiniment de la mienne.

Nous paſſâmes ainſi quatre jours ſans être viſitez de perſonne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous juſtifier aux yeux de toute la Colonie. Le cinquiéme jour au matin, le Miniſtre entra dans notre chambre avec les mêmes Anciens qui l'avoient accompagné la premiére fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous aporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuſes, ſans doute, que vous n'aviez lieu de les eſpérer. Quelque reſſentiment que le Conſiſtoire ait eu comme moi de l'irrégularité de votre conduite, nous avons cru devoir la pardonner à votre jeuneſſe. Nous ſçavons que dans les eſprits bien diſpoſez, la ſageſſe la plus ſolide & la plus conſtante eſt quelquefois le fruit des plus grandes fautes On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorſqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarement où vous êtes tombez par legéreté & par imprudence. Vous demandiez une Aſſemblée générale; vous connoiſſiez mal vos vrais intérêts; comptez que vous en euſſiez été traitez moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne paſſe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au

Consistoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en sommes réservé la connoissance. Ecoutez, ajouta-t'il gravement, la Sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : Que, de quelque rigueur qu'on eût usé à l'égard de Guiton dans un cas à peu-près semblable au nôtre, le Consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non-seulement en faveur de notre jeunesse, mais principalement à cause de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore instruits parfaitement des loix & des usages de l'Isle : Qu'il nous condamnoit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable que le Ministre nous feroit publiquement à l'Eglise, & à expier par trois semaines de prison le scandale que nous avions causé parmi nos Freres : Qu'il nous seroit permis ensuite de nous rejoindre à nos légitimes Epouses, à celles qu'il avoit plû à Dieu de nous donner par la voye du sort, & que nous avions acceptées solemnellement à la face du Ciel & de la Terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en Epoux tendres, en fidèles Protestans & en paisibles Concitoyens. Que pour ce qui regardoit les six Filles immodestes & sans vertu, qui avoient abusé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la Nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient

osé

osé apeler du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules & légitimes Epouses, le Consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine Assemblée ; & qu'en attendant leur Sentence, elles continuëroient à être resserrées dans une étroite prison, sans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable Arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Ministre, & de la part du Consistoire. Ministre, Consistoire, noms vénérables, masques sacrez dont l'injustice, la perfidie & la cruauté abusérent pour notre perte

Je vous le raporte, ce fatal Arrêt, presque dans toute son étenduë. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos chéres Epouses & pour nous ; car Gelin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du sort comme un mariage légitime par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé, qu'il jetta un cri perçant qui empêcha le Ministre d'achever. Il n'y eut point de degré, du commencement de son transport, à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimérent plus vivement. Je le conjurai en vain de se modérer dans une conjoncture où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires ; je ne pus rien obtenir de ce tempéramment tout de feu. Il donna mille noms injurieux

au Miniſtre ; il lui reprocha ouvertement ſa malignité & ſon hypocriſie. Il ne ménagea point davantage le Conſiſtoire & toute la Colonie ; & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit ſerment d'employer le fer & le feu pour notre défenſe & pour celle de nos Epouſes. Le Miniſtre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, ſe remit ; & ſe ſouvenant ſant doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter : ce fut cette penſée aparemment, qui lui inſpira la hardieſſe d'inſulter à notre diſgrace par quelques railleries améres. Gelin perdant toute conſidération, alloit ſe jetter furieuſement ſur lui, ſi je n'euſſe fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, Monſieur, dis-je au Miniſtre, ſortez, s'il vous reſte quelque ſageſſe, & ne nous mettez pas dans la néceſſité de punir tout à la fois vos artifices & vos inſultes. Il ſortit en nous exhortant malignement à nous ſoumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Gelin me fit des plaintes violentes, de ce que j'avois arrêté le mouvement de ſa colére. Je lui repreſentai que c'étoit un bonheur pour nous que j'euſſe conſervé plus de ſang froid & de modération que lui. Croyez-vous, lui dis-je, que j'en ſois moins ſenſible que vous aux indignitez qu'on nous fait eſſuyer ? J'ai frémi comme vous en écoutant le Miniſtre ; & le ſoin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, ſi je n'euſſe

n'eusse eu qu'elle à ménager; mais n'avons-nous pas des Epouses qui attendent nos soins & nos secours? Que deviendront-elles, si nous nous mettons imprudemment hors d'état de servir à leur défense? Elles tremblent sans doute du péril où elles sont exposées: combien leurs allarmes vont-elles redoubler, lorsqu'elles aprendront la Sentence du Consistoire? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre ressource que notre amour & nos promesses. Sans doute qu'elles pensent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous, & que si elles se flâtent de quelque espérance, c'est sur notre tendresse & notre fidélité, sur notre prudence & notre courage qu'elles croyent la devoir établir. Ah! cher Gélin, ajoutai-je en l'embrassant, de quel ressentiment ne se rend on point le maître avec de tels motifs! & la colére est elle une passion qui puisse le disputer un moment à l'amour? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai que mon discours avoit calmé peu-à-peu son émotion. Il convint qu'il avoit manqué de prudence, & comme il aimoit passionnément son Epouse, les réfléxions qu'il fit sur le danger qui la menaçoit, l'attendrirent jusqu'à lui faire verser des larmes. Il m'assura que sa colére même n'avoit été qu'un effet de son amour. Mais commençant à sentir que l'emportement excessif avec lequel il avoit parlé au Ministre rendroit infailliblement notre Cause plus mauvaise, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit

tems d'employer le reméde qu'il avoit différé juſqu'alors à m'expliquer. Son deſſein, comme vous allez voir, répondoit à ſon caractére vif & entreprenant.

Il avoit eu la curioſité, peu de jours après ſon arrivée dans l'Iſle, de ſe faire conduire dans toutes les parties du Magaſin, pour obſerver l'ordre & la diſpoſition de ce vaſte bâtiment. Il avoit remarqué que les armes, que les Habitans avoient aportées d'Europe, ſe conſervoient avec ſoin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faiſoit le moins d'uſage dans l'Iſle. Elles conſiſtoient en cinquante ou ſoixante fuſils, quantité de piſtolets, un aſſez grand nombre d'épées, & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne ſe fermoit jamais. Celle de notre Priſon n'étoit pas aſſez forte pour réſiſter à nos efforts, ſi nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces obſervations, s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous ſaiſir des armes & de la poudre, nous pouvions non-ſeulement ſecouer le joug du Miniſtre & du Conſiſtoire, & nous défendre contre leurs deſſeins; mais nous rendre même les maîtres abſolus de l'Iſle, par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un ſi petit nombre ſuffiroit difficilement au ſoutien d'une ſi grande entrepriſe: mais ſon génie fertile lui avoit fourni bien-tôt une reſſource. Premiérement, il étoit clair que lorſqu'une

fois

fois nous nous ſerions déterminez à rompre notre Priſon ; nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois Compagnons qui étoient renfermez comme nous dans une chambre du Magaſin. Quelque ſujet que nous euſſions de nous plaindre de leur moleſſe & de leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquaſſent plus de courage lorſqu'ils ſeroient animez par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale eſpérance de Gelin portoit ſur des vûës bien plus profondes & plus étenduës. J'avouë qu'il leur donna un tour ſi plauſible en me les expliquant, qu'il m'y fit entrer tout-d'un-coup, & que j'admirai dans ſon projet une juſteſſe de raiſonnement dont je ne l'avois pas cru capable juſqu'alors. De quelque ſévérité de mœurs, me dit il, & de quelque zèle qu'on ſe pique ici à obſerver les Loix & les déciſions des Anciens ; il faut poſer pour principe, que nous avons affaire à des hommes : or, des hommes ne ſçauroient renoncer aux ſentimens de la nature. Nos Epouſes ont des Parens, à qui elles ſont chéres ſans doute, & qui ne les voyent point expoſées au péril ſans s'interreſſer pour elles. Ces Parens ont des Amis & des Domeſtiques. Si nous ſupoſons que les ſix familles de nos Epouſes ayent quatre Amis chacune, & chacun de ces Amis un Domeſtique, voilà déja cinquante perſonnes ſur la bonne volonté deſquelles nous pouvons compter ; & la moindre choſe que nous puiſſions attendre d'eux, c'eſt qu'ils ne prendront

point parti contre nous. Mais qui nous empêche d'eſpérer qu'avec un peu d'adreſſe à les preſſer & à les émouvoir, nous réüſſirons à les mettre dans nos intérêts, & peut être à les faire ſeconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté ? C'eſt une commiſſion dont je me charge, ajoûta Gelin ; & je fais aſſez de fond ſur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez, pour ne pas deſeſpérer du ſuccès. Je leur ferai comprendre, que loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion, perſonne ne ſera plus fidèle que nous à les reſpecter ; que nous n'avons point d'autre deſſein que de nous défendre de la tyrannie du Miniſtre, & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs Filles ; que notre ſatisfaction & notre repos n'y ſont pas plus interreſſez que leur propre honneur ; enfin que nous ſommes leurs Enfans, les Epoux de leurs Filles ; & qu'après ces chéres moitiez de nous-mêmes, ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain, ajouta-t'il, ſi ces conſidérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur expoſerai alors mon deſſein, & je ſuis porté à croire, que loin de le condanmer, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons enſuite de l'Iſle, du Miniſtre, des Anciens, & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut poſſible, & même facile dans ce projet. Johnſton l'aprouva comme moi ;

moi; mais nous le regardâmes comme une derniére reſſource, à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrêmité. Gelin s'obſtinoit à le vouloir exécuter dès le même ſoir. Il voulut tenter du moins de ſortir de notre Priſon pendant la nuit, pour aller chez les Parens de nos Epouſes, & pour commencer à diſpoſer leurs eſprits en notre faveur. Nous y conſentîmes. Mais quoique nos portes ne fuſſent point abſolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence, ſans que le Géolier s'en aperçût le lendemain. C'eût été nous expoſer à nous faire reſſerrer davantage, & ruïner par conſéquent toutes nos eſpérances. Gelin fut obligé de convenir, que toutes les parties de ſon entrepriſe devoient être exécutées en même-tems, c'eſt-à-dire, qu'ils ne pouvoient penſer à ſortir, que la même nuit que nous choiſirions pour briſer nos portes & pour nous mettre en poſſeſſion de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne ſeroit pas long tems à venir, & nous ne demandâmes à ſa vivacité, que le retardement qu'il falloit pour être aſſurez que le Conſiſtoire perſiſtoit ſérieuſement à vouloir l'éxécution de ſa Sentence.

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle viſite du Miniſtre. Je priai ſecrettement Gelin de ſe modérer. Nous attendîmes en ſilence que notre Ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur,

que le jour suivant étoit un jour de priére publique auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise, il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la Sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmez de l'entendre parler d'une Assemblée publique de la Colonie, & d'aprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de tous nos desirs. Il sortit, content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joye. Effectivement, nous nous félicitâmes de cet événement, qui renouveloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant, qu'il se proposoit d'adresser au Peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette réflexion; & nous en remerciâmes le Ciel, comme d'un préſage favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant, je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le Géolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une Lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant; mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai par

par sa crainte, de l'autorité que cet homme impérieux s'étoit acquise dans la Colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la Lettre de Madame Eliot : chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette bonne Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les Meres. Elle passoit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa Fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le raport du Ministre, qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquile avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Eglise. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit encore de la tendresse, jusques dans le tour de ses plaintes & de ses reproches. Cruel Bridge! me disoit-elle, vous abusez donc de la bonté de la Mere, & de la foiblesse de la Fille ! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre? Hélas ! que pouvons-nous nous reprocher, que de vous avoir trop aimé ? Enfin, elle finissoit d'une maniére encore plus triste, en m'aprenant que le Consistoire, par une horrible Sentence qu'il venoit de porter contre nos Epouses, les avoit condamnées à être exposées publiquement à la sortie de l'Eglise avec différentes marques d'ignominie, & à essuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les Habitans de la Colonie. O Gelin ! m'écriai-je tout tremblant après cette funeste lecture ; ô Johnston ! c'est à present qu'il faut mourir,

mourir, ou ſauver nos pauvres Epouſes. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils ſe joignirent bien-tôt à moi dans cette triſte occupation. Gelin étoit tranſporté juſqu'à s'arracher les cheveux. Il ſe précipita vers la porte pour la rompre, en ſe tuant de répéter : Courons aux armes, mes chers Amis, ne perdons pas un moment. Hélas ! je ſuis ſûr que nous y ſerons trop tard. Le bruit qu'il faiſoit ayant ſervi à me rapeller un peu à moi-même, je le priai de s'arrêter. Nous ſommes, lui dis je, au moment déciſif de tout notre bonheur, & peut être de notre vie. Au nom de Dieu, cher Gelin, ne nous perdons pas par des tranſports imprudens. Mon intérêt eſt le même que le vôtre ; il n'y a rien à quoi je ne ſois diſpoſé pour vous ſeconder, ou pour vous ſervir de guide : mais tâchons de recuëillir nos eſprits, & de prendre, s'il ſe peut, une réſolution qui nous conduiſe à quelque choſe d'aſſuré. Il recommençoit toujours à dire, qu'il n'y avoit rien d'aſſuré que le parti de recourir aux armes, & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant, je réüſſis à lui faire reconnoître qu'il falloit du moins attendre la nuit ; que le jour pouvoit nous trahir ; & qu'il étoit même ſurprenant que le Géolier, qui ne faiſoit que ſortir de notre chambre, en fût déja aſſez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire Je l'engageai ainſi dans une délibération moins tumultueuſe, & je le

fis

fis consentir à prendre chacun de notre côté quelques momens pour digérer nos pensées, avant que de nous les communiquer.

Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre : nous y passâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos seuls soupirs interrompoient notre silence. Enfin Gelin, fatigué de cette contrainte, s'écria, que nous cherchions inutilement une voye plus sûre que celle des armes, & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je, que c'est effectivement la seule qui nous reste : mais comme elle est sans retour si nous la prenons hautement, & qu'après avoir levé une fois le masque, il n'y a plus de paix ni de réconciliation à espérer avec le Ministre & les Anciens, il seroit à souhaiter que nous pussions la prendre en gardant des mesures. Ne pourrions-nous pas nous armer, par exemple, sans laisser voir nos armes ? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrémité ; & nous ne serons pas même soupçonnez de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le Peuple l'effet dont nous nous flâtions il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition. Ne ne parlez plus de harangue, me dit il, ni de mesures ou de ménagemens. Tous vos adoucissemens nous seront plus funestes que mes vivacitez. Aux armes, aux armes ! c'est à coups d'épée & de fusil, que je veux demain m'expliquer. Je laissai

à

à ce transport le tems de se dissiper, & connoissant déja assez bien son caractére pour sçavoir le ménager, je lui representai, comme je le pensois dans le fond, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le Peuple se remuë facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos Epouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'Isle, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du Ministre. Or il seroit extrêmement triste, qu'ayant tant d'espérance de réüssir par une voye tranquile, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette Isle. J'ajoutai quelques autres raisonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impression que j'espérois sur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur solidité, pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Consistoire eût publié sa Sentence contre nos Epouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été : il ne s'agissoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la harangue de Gelin, & de la bonne disposition de l'Assemblée, qui étoit composée en partie des Parens & des Amis de nos Epouses.

L'auto-

L'autorité ſouveraine réſidant dans le Corps de la Colonie, toutes les Sentences du Conſiſtoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin, & la juſtice de nos droits, nous étions aſſez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois réſolu d'être le premier à recourir aux armes; & je ne doutois nullement qu'un ſeul homme, le piſtolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace deſarmée qui avoit paſſé vingt ans ſans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour ſortir de notre Priſon, & pour nous armer chacun de deux piſtolets. Je ne craignois plus que le Géolier s'aperçut au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte, je me croyois le maître de ſa diſcrétion depuis qu'il m'avoit remis la Lettre de Madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré ſi inſtamment de n'en laiſſer rien ſçavoir au Miniſtre, ſans compter qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il pût former le moindre ſoupçon du deſſein qui nous auroit fait ſortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnſton. Ils l'aprouvérent. Nous attendîmes impatiemment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumiére pour nous éclairer. La ſerrure de notre porte ne réſiſta pas long-tems à nos efforts réünis. Elle fut briſée ſans que le deſordre parut conſidérable. Nous montâmes au Magaſin d'armes. Nous y trouvâmes des piſtolets en bon état : nous choiſîmes ceux qui pou-

pouvoient tenir commodément dans nos poches ; & nous en prîmes avec les nôtres, trois paires pour nos Compagnons. En considérans les fusils & les autres armes à feu que nous laissions après nous, il me tomba dans l'esprit, que pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d'exécuter, il eut fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui les voudroient employer contre nous. J'étois d'avis que nous employassions le reste de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachassions dans quelque endroit où elles ne pussent être trouvées facilement: mais Gelin fit une réflexion, qui nous épargna cette peine. Au moment, dit-il, que nous ferons forcez d'en venir aux armes, il suffira qu'un seul des nôtres se détache pour retourner promptement au Magasin, & en garder l'entrée jusqu'à ce qu'il nous voye paroître. Nous nous y retirerons sans doute, puisque nous n'avons point d'autre lieu où nous puissions conduire plus sûrement nos Epouses. Nous y serons les maîtres, non-seulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les provisions de l'Isle ; & en état par conséquent de donner la loi de toutes maniéres à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une si grande utilité, qu'il attira nos loüanges & nos remerciemens à Gelin. Nous descendîmes après avoir préparé nos armes, & nous être munis d'une provision de poudre. Il ne nous restoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment

ment nos trois Compagnons. Nous avions non-seulement des pistolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aisé de trouver leur Prison, & de leur faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le seul embarras étoit à leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que ne pouvans se priver plus long-tems du plaisir de nous embrasser, ils n'attendirent pas que nous les pressassions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un instant. Ils répandirent des larmes de joye, en se jettans entre nos bras. J'usai de l'autorité de Chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foiblesse avec laquelle ils s'étoient laissez surprendre par les artifices du Ministre. Ils aportérent pour excuse, la crainte qu'ils avoient euë de s'avancer trop en faisant des aveux dont ils apréhendoient les conséquences. Je leur fis sentir combien leur malheureuse timidité nous avoit été pernicieuse. Ils se confessérent coupables, & ils nous priérent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fussent en effet droits & sincéres : mais ils étoient d'un caractére si lent & si timide, que j'en avois toujours eu quelque défiance L'avenir n'acheva que trop de la justifier. Nous les quittâmes, après leur avoir exposé le détail de nos projets, & nous être assurez de leur constance & de leur fermeté par le renou-

nouvellement de toutes leurs promeſſes. Je leur conſeillai de répondre naturellement au Géolier, lorſqu'il trouveroit leur porte brifée, qu'ils s'étoient ſervis de cemoyen pour ſe procurer la ſatisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous ſembloit devoir décider de notre deſtinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gelin de ſe ſouvenir, qu'avec ſes intérêts, il avoit à défendre ceux de cinq chers Amis, qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ſes mains. Il n'avoit pas beſoin de cet avertiſſement, pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Egliſe. Quelques Anciens s'étant aſſemblez à notre Priſon pour nous ſervir de gardes & de conducteurs, nous les ſuivîmes ſans balancer, & nous affectâmes un air tranquile & ſatisfait, pour prévenir juſqu'aux moindres ſoupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur ſecrette, qui n'étoit pas tant cauſée par l'incertitude de mon ſort & de celui de mon Epouſe, qui étoit ſur le point de ſe fixer heureuſement, que par le déplaiſir mortel que je reſſentois en me repreſentant l'inquiétude de Madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponſe à ſa Lettre, pour me plaindre de l'injuſte opinion qu'elle avoit de moi, & pour l'aſſurer de la conſtance de mes ſentimens; mais Gelin & Johnſton m'en avoient détourné, par une crainte exceſſive de quelque trahiſon du Géolier qui eût pu nuire à notre entrepriſe. Je la cherchai

des

des yeux en arrivant à l'Egliſe. Je ne l'aperçus point. J'apris enſuite, qu'elle étoit demeurée à ſa maiſon, & qu'elle y étoit dangereuſement malade d'un excès de triſteſſe & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Egliſe, où la plus grande partie des Habitans étoit déja aſſemblée. On nous y avoit préparé un banc particulier, vis-à-vis d'un autre qui étoit deſtiné pour ces Filles odieuſes dont on vouloit faire nos Epouſes. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les ſaluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les aſſiſtans, & nous eûmes lieu de juger par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous aperçûmes ſur les viſages, de quelle maniére chacun étoit diſpoſé par raport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Miniſtre ne tarda point à paroître. Nous étions incertains ſi nos chéres Epouſes viendroient faire partie de cet étrange ſpectacle, & nous n'oſions nous en informer. Quelque empreſſement que j'euſſe de revoir la mienne, je ne ſçavois ſi je devois ſouhaiter qu'elle parût aux yeux du Public & de ſon orgueilleuſe Rivale, avant que notre ſort fut éclairci; mais le Miniſtre ayant commencé la priére ſans penſer à elles, je jugeai qu'il ſe propoſoit de les laiſſer en priſon juſqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Auſſi tôt que les priéres ordinaires furent achevées, le Miniſtre monta en chaire. C'étoit le moment déciſif. Mes Compagnons ſe ſentirent ſans doute auſſi émus que moi,

moi, & toute l'Assemblée ne paroissoit pas plus tranquile. Nous étions convenus, que pour ôter à notre action tout air de legéreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorsque le Ministre auroit fini. Nous apréhendions peu l'effet de son discours; nous comptions sur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées, pour se faire aprouver.

Le Sermon roula sur les devoirs d'un Mariage Chrétien. Le Ministre les expliqua forté loquemment; mais il n'entra dans aucune aplication particuliére. Il n'y eut que sa Péroraison qui nous fut adressée directement; elle étoit composée pour nous. Il nous rapella d'abord par des figures pompeuses, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable, par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la Colonie n'en avoit-elle pas attendu? Mais l'esprit ennemi du bien, qui exerce particuliérement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance; il avoit soufflé dans nos cœurs un amour déréglé, qui étoit capable de produire tous les effets de la haine; c'est-à-dire le trouble, la division, & la ruine de cette heureuse paix qui avoit fait jusqu'alors un séjour si aimable de leur Isle. Graces à la protection du Ciel, le mal se trouvoit arrêté dans

sa

ſa ſource ; mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la Providence de l'avoir détourné dès ſa naiſſance, en nous ramenant ſi promptement au devoir, qu'on auroit bien tôt peine à ſe ſouvenir que nous nous en étions écartez. J'aurois pardonné au Miniſtre de parler de notre mariage comme d'un deſordre, & de notre ſilence comme d'une marque de repentir, s'il ne fût point ſorti de ces bornes modérées, mais, ſous aparence de nous traiter avec douceur & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, ſa haine envenimée contre Madame Eliot, trouva adroitement le moyen de ſe ſatisfaire. Il fit remarquer, qu'il étoit aiſé de reconnoitre à la douceur de notre air & de nos maniéres, que nous avions reçû de la nature un caractére excélent, & que nous ne ſerions point entrez dans une voye d'égarement, ſi nous euſſions été ſans guide, ou ſi nous n'en euſſions eu que de vertueux & de fidèles. Mais où eſt l'homme ſage, ajouta-t'il, qui réſiſtera aux artifices & aux inſinuations d'une femme ſans vertu, qui ſe fait une étude de le ſéduire? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorſqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modeſtie ! s'il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zèlée, il la déſigna ſi bien en parlant de ces Meres foibles qui prennent part aux deſordres de leurs filles par une indulgence criminelle, & trop ſouvent par leurs conſeils, lorſque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que

toute

toute l'Assemblée témoigna par un murmure de mécontentement, qu'elle entendoit le sens de cette satire, & qu'elle ne l'aprouvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excélentes qualitez. Une accusation comme celle du Ministre, hazardée sans preuve & sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vûës malignes; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse Dame qu'on maltraitoit si injustement dans son absence, & elle disposa peut-être le Peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'aperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, & que je le prisse pour un heureux augure; ce ne fut pas sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment, pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Eglise, si je ne me fusse souvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de la venger.

Lorsque le Ministre eut cessé de parler, & qu'il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposez, Gelin leva la voix modestement. Vous trouverez bon, Monsieur, lui dit-il, que j'ajoûte quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'Assemblée de mes sentimens

&

& de ceux de mes Compagnons. Cette nouvelle ſcène, à laquelle perſonne ne s'attendoit, excita une rumeur coufuſe, chacun tâchant de s'aprocher, & marquant autant de ſurpriſe que de curioſité. Gelin, loin de ſe déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à ſon diſcours. Je lui conſeillai de monter ſur le banc où nous étions aſſis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son Exorde fut ſimple; mais cette ſimplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord, que ſon deſſein étoit d'expoſer naturellement à la Colonie toutes les circonſtances de la conduite que nous avions tenuë depuis que nous avions été admis dans l'Iſle, perſuadé, ajoûta-t'il, que s'il nous étoit échapé quelque déſordre ou quelque foibleſſe, notre âge & l innocence de nos vûës nous attireroient de la bonté des Habitans beaucoup plus de compaſſion, que de colére & de haine. Cette maniére ambiguë de préparer ſes auditeurs eut l'effet qu'il en avoit attendu. Elle empêcha le Miniſtre de troubler ſon diſcours; parce que ne lui découvrant point notre véritable deſſein, elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ſes vûës, & que c'étoit ſans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réüſſit pas moins à l'égard des Habitans; car, en les laiſſant incertains ſi nous allions nous opoſer ou nous ſoumettre à la Sentence du Conſiſtoire,

elle les empêchoit de former ces premiers préjugez qui naiſſent preſque toûjours pour ou contre un accuſé, lorſqu'il ſe prétend innocent, ou qu'il ſe reconnoît coupable; & Gelin s'étoit bien promis, qu'agiſſant enſuite ſur des cœurs qui ſeroient comme ſuſpendus, il auroit l'adreſſe de nous les concilier inſenſiblement, par une expoſition adroite & touchante de l'équité de notre Cauſe & de l'injuſtice de nos ennemis. Il raconta donc ſans affectation, ce que nous avions penſé de la cérémonie du ſort, lorſqu'elle nous avoit été propoſée la premiére fois; les Conférences que nous avions tenuës enſemble ſur cette importante matiére; quelle répugnance nous nous étions ſentie à obéïr; avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclinations, pour donner à la Colonie une preuve de notre reſpect & de notre docilité. Il confeſſa qu'à ce motif, il s'étoit joint un peu d'eſpérance que le Ciel récompenſeroit notre ſoumiſſion, en dirigeant le ſort favorablement pour nos deſirs; que cette penſée nous avoit ſoutenus juſqu'au moment de la cérémonie, & qu'on avoit pu juger de notre ſincérité, par l'air tranquile avec lequel nous avions paru d'abord à l'Egliſe; mais que les perſonnes attentives avoient pu remarquer au changement de nos viſages, qu'il s'en étoit fait tout-d'un-coup un très-conſidérable dans nos cœurs; que les deſſeins de Dieu ne ſe déclarant jamais plus ſenſiblement que par ces

mouve-

mouvemens indélibérez auſquels la volonté de l'homme ne contribuë de rien, nous les avions expliqué dans le ſens le plus naturel, c'eſt à-dire, comme une marque que le Ciel nous deſtinoit à épouſer les jeunes perſonnes pour leſquelles il nous inſpiroit tout-d'un-coup la plus vive affection; que nous nous étions flâtez pendant quelques momens, que cette diſpoſition ſeroit confirmée par le ſort; mais que l'ayant trouvé contraire à nos deſirs, nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence en effaçant de notre cœur les premiéres impreſſions qu'il avoit reçûës, que nous n'avions fait que nous prêter ſans goût & ſans attention au reſte de la cérémonie; que loin de penſer à contracter quelque engagement avec les Filles que le ſort nous avoit preſentées, nous avions eu beſoin de rapeler toute notre préſence d'eſprit, & la conſidération de ce que nous devions à leur mérite & à la préſence de l'Aſſemblée, pour leur donner par un embraſſement le ſeul témoignage qu'elles devoient attendre déſormais de notre eſtime; que nos ſentimens s'étoient aſſez déclarez par le délai que nous avions demandé avec tant d'inſtance, & que nous avions paru ſi contens d'obtenir. Gelin ajoûta, que le mariage ſupoſant un conſentement de volonté, nous n'avions donc pû nous regarder comme libres en ſortant de l'Egliſe; que nous avions toûjours raiſonné ſur ce principe, & que nous étant aſſemblez immédia-

tement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit si peu tombé dans l'esprit qu'on pût nous croire engagez, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations; que nous n'avions été arrêtez que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie, en disposant de nous-mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le souhaiter; mais que cette crainte avoit bien-tôt fait place à l'espérance, lorsque nous étions venus à penser qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la Religion, la douceur, & l'équité étant les qualitez dominantes de tous les Habitans de l'Isle, ils ne nous contraindroient jamais par la violence, à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre Orateur assura l'Assemblée, que c'étoit sur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l'exécution de nos desirs. Il raporta la maniére dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposez; les difficultez que nous avions euës à surmonter pour nous faire écouter de nos Epouses, & pour ébranler leur modestie; les raisons par lesquelles nous avions réüssi à les convaincre qu'elles pouvoient se donner à nous sans

la

la bleſſer ; l'ordre & les meſures de ſageſſe & de vertu que nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin, il répéta juſqu'à la formule du ſerment que nous avions prononcé pour nous unir ; elle étoit conçûë, comme j'ai dit, en termes ſi forts & ſi expreſſifs, qu'ils en avoient quelque choſe d'effrayant. Je remarquai, que l'impreſſion qu'ils produiſirent ſur l'Aſſemblée nous étoit favorable, & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de ſon diſcours, je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les aſſiſtans dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton ſimple & indéterminé qu'il avoit gardé juſqu'alors, fit bien-tôt ſentir à ſes Auditeurs, que l'éloquence eſt un don de la Nature, qui n'eſt attaché ni à l'âge, ni à la robe & à la profeſſion. Ses geſtes, ſon attitude, l'air de ſes yeux & de ſon viſage, tout devint expreſſif & animé dans ſa perſonne. Il s'affligea, il s'attendrit, il parut éprouver tour à tour toutes les paſſions qu'il vouloit inſpirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le Miniſtre : mais il repreſenta ſi vivement la malignité de ſa conduite, il la mit ſi bien en contraſte avec notre ingénuité & notre innocence ; il fit une peinture ſi touchante des charmes de nos Epouſes, de leur vertu, de leur modeſtie, & de la tendreſſe infinie que nous reſſentions pour elles ; enfin, il donna un tour ſi révoltant & ſi odieux à la violence dont on avoit uſé à notre égard,

& ſur-tout à l'horrible Sentence qui avoit été portée contre ces chéres & malheureuſes moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare Américain n'auroit point entendu ſon diſcours ſans émotion. A la fin, comme s'il fût revenu à ſoi, après s'être laiſſé emporter par ſon ardeur : Ah ! chers Concitoyens, ajoûta-t'il d'un air tendre & pénétré, vous qui paroiſſez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines, nous y laiſſerez-vous ſuccomber ſans compaſſion ? C'eſt à vous que notre innocence a recours ; c'eſt à votre Tribunal qu'elle apelle : Nous n'avons ici ni Peres tendres, ni Freres affectionnez, dont nous puiſſions implorer le ſecours. Nous les avons abandonnez pour venir habiter cette Iſle avec vous : s'il nous reſte quelque reſſource, elle n'eſt plus que dans les amis de la Juſtice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faiſiez tous profeſſion de l'être ? N'eſt-ce pas ici ce ſéjour tranquile, où l'on nous a promis tant de ſatisfaction & de bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre Patrie, que l'eſpoir de mener parmi vous une vie paiſible & vertueuſe, & d'y être ſans ceſſe animez par vos exemples ? Les douceurs qu'on nous a fait eſpérer, n'étoient donc que de l'opprobre, des empriſonnemens, de la violence, & le déſeſpoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le raviſſe, ſans avoir commencé par nous

ôter

ôter la vie ? Nous a-t'on cru capables de renoncer à nos Epouſes, avant que d'avoir verſé tout notre ſang pour nous défendre ? Non, non, ne vous promettez ni notre ſéparation, ni le ſpectacle de leur honte qu'on nous prépare ; il n'y a que notre mort qui puiſſe aſſurer l'exécution de cette Sentence barbare. N'ayez point honte de nous la donner, ſi vous n'en avez point de deshonorer nos chéres Epouſes : vous mettrez par là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi ſoüilleriez-vous vos mains dans notre ſang ? Que vous avons-nous fait ? quelle offenſe avez-vous reçûë de nous ? Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos Epouſes ſont des vertus qui vous déplaiſent, laiſſez-nous quitter votre Iſle ; nous fuirons avec les Compagnes de notre ſort, nous irons chercher des climats où l'on ne faſſe point un crime de la conſtance & de la fidélité. Accordez-nous ſeulement une Chaloupe ; nous ne vous demandons ni voiles ni gouvernail ; la Vertu & l'Amour nous rendront tranquiquiles au milieu des Mers ; nous n'avons point beſoin d'autres guides. O Chers Concitoyens ! ne rejettez point nos priéres, ne vous endurciſſez point contre nos pleurs. Voyez à quoi nos triſtes prétentions ſe réduiſent ! Nous vous demandons la mort, ou la liberté de l'aller chercher avec nos Epouſes dans ce vaſte Océan qui environne votre Iſle.

Il étoit tems que Gelin achevât ſon

discours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'Assemblée n'auroit plus permis de l'entendre : chacun paroissoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une personne chére dont il eut apréhendé la perte. On parloit de tous côtez avec chaleur ; & quoique personne ne se fît entendre distinctement, il étoit aisé de voir que tout ce mouvement se faisoit en notre faveur. J'étois toûjours auprès de Gelin ; je lui dis sans perdre de tems : Votre discours a produit son effet ; mais si vous n'ajoûtez quelques mots qui puissent déterminer le peuple à s'expliquer hautement, je crains que personne n'ose lever la voix & se déclarer pour nous. Gelin, qui n'avoit pas besoin de préparation pour s'exprimer facilement, reprit aussi-tôt : je vois, chers Concitoyens, que le Ciel n'abandonne point notre innocence, puisqu'il vous inspire en notre faveur les sentimens qui se déclarent dans vos yeux & sur vos visages. Mais songez, que ce n'est point assez de nous plaindre ; il faut nous secourir. Vous sçavez que c'est dans votre Assemblée, que réside l'autorité souveraine ; n'annullez-vous pas la cruelle Sentence qui a été prononcée contre nos Epouses, & ne leur rendez-vous pas la liberté ? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'Eglise, *Liberté*, *Liberté*, *la Sentence est nulle.* La joïe inexprimable que nous ressentîmes tout-d'un-coup, nous rendit pendant quelques momens si incapables

bles de réflexion, qu'elle nous fit commettre une faute irréparable. Trop occupez de l'heureuse délivrance de nos chéres Epouses, nous ne pensâmes point à profiter sur le champ de la bonne volonté du Peuple pour en obtenir de même la confirmation de notre mariage. Le Ministre sentit plûtôt que nous notre imprudence, & sa malignité en profita habilement. Il avoit joüé un personnage fort embarrassant, pendant la derniére partie de la harangue de Gelin, & dans le tems que le Peuple nous accordoit la liberté de nos Epouses. Tout le monde paroissant si déclaré pour nous, il n'avoit pas osé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorsqu'il se fut aperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il se hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir, en congédiant aussi-tôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une maniére obligeante pour nous: Allez, dit-il à l'Assemblée; ne laissez point un moment davantage ces pauvres Filles dans leur Prison, puisque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empressa de sortir pour les aller délivrer; & notre aveuglement fut tel, que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonstances, & la nécessité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Eglise avec nous, que les Anciens du Consistoire & le Minis-

tre. Nous ne tardâmes point à nous apercevoir de la faute que nous avions commiſe, & nous la déplorâmes amérement, tandis que le Miniſtre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêché de ſortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer; mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce ſeroit celui de retourner en priſon, ou plûtôt de nous y laiſſer conduire. Nous étions ſans contredit les plus forts indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec ſoin; & l'on conçoit bien que douze ou quinze Vieillards n'auroient point entrepris de faire violence à ſix jeunes gens réſolus. Ce fut cette penſée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux, en recevant leur ordre par la bouche du Miniſtre. Je ne demandai qu'un moment, pour parler à part à mes Compagnons. Notre folie, leur dis-je, eſt extrême d'avoir oublié le plus eſſentiel de nos intérêts; mais dans l'état où ſont les choſes, nous en commettrions encore une plus grande en refuſant de retourner au magaſin. Il faut eſpérer que l'occaſion que nous avons perduë aujourd'hui, renaîtra un autre jour; & puiſque nous avons obtenu la liberté de nos Epouſes & l'abolition de leur Sentence, nous devons regarder notre retour en priſon comme un petit mal. Gelin faiſoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vûës du Conſiſtoire dans cette

cette nouvelle injuſtice ? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont euës la premiére fois, c'eſt-à-dire, de prévenir le commerce qu'ils apréhendent que nous n'ayons avec nos Epouſes. Il eſt clair que leur premiére Sentence, qui regarde notre mariage, ſubſiſte encore, & qu'ils continuëront de la vouloir exécuter. Mais venez, ajoutai-je en le prenant par la main, & ſuivez-moi ſur la parole que je vous donne, que notre priſon ne ſera point nuiſible à nos affaires. Il eut aſſez de confiance en moi pour me ſuivre. Les Anciens parurent ſatisfaits de notre promptitude à obéïr, & quelques-uns ſe détachérent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermez dans les mêmes chambres. Le Géolier s'étoit aperçu dès le matin, que nous avions forcé la porte, & s'étant contenté de l'excuſe que nous lui avions aportée ; il avoit eu ſoin de réparer le deſordre auſſi tôt. Quoiqu'il nous fût aiſé de nous procurer la liberté de ſortir de la même maniére, lorſque la néceſſité l'exigeroit, je crus que les Anciens ne nous refuſeroient pas la permiſſion de voir de tems en tems nos Compagnons, ſi je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accordérent en effet, & ils commandérent au Géolier de nous donner cette ſatisfaction une fois le jour pendant un certain tems, dont ils lui marquérent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté, pour leur communiquer la raiſon que j'avois eu de ne pas regarder

notre retour en prison comme un mal. Sçavez-vous, leur dis-je aussi-tôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel est le nouveau projet que je médite ? J'espére que vous l'aprouverez ; parce que, tout lent qu'il sera dans l'exécution, le succès m'en paroît sûr, tranquile, & à couvert de toute violence. Le Ministre affecte de croire que nous n'avons pas usé des droits du mariage avec nos Epouses ; & c'est aparemment cette persuasion, qu'il a communiqué au Consistoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse Sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'est-ce point une vérité qui se dévelopera bien tôt d'elle-même ? Faisons-nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison ; il est impossible que de six que nous sommes, il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos Epouses suffira sans doute au Ministre, pour le persuader de la réalité de notre commerce ; & il faudroit le supposer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obstiner encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquiles, ajoutai-je, en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à personne, d'être éloigné si long-tems de ma chére Angélique ; mais quelles peines ne sont point adoucies par l'espérance ? Il y a une objection

tion à me faire ; c'eſt qu'on nous preſſera ſans doute d'en venir à l'exécution de la Sentence du Conſiſtoire. Mais c'eſt une affaire où nous n'avons point à redouter la violence ; on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos chéres Epouſes ; mais on ne s'aviſera point d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des Filles que nous refuſerons conſtamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge ſur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarraſſerons peu qu'on les pénétre.

Mes Compagnons goûtérent tellement ce conſeil, qu'ils m'embraſſérent mille fois en témoignage de reconnoiſſance. Le vif Gelin y aplaudit lui-même, malgré le tourment qu'il ſe faiſoit déja d'une ſi longue abſence de ſon Epouſe. Dans le fond, c'étoit un parti raiſonnable, & qui devoit naturellement réüſſir ; mais le même aſcendant qui s'étoit opoſé juſqu'alors à mon bonheur, ſe préparoit à conſommer ma ruïne. Le conſeil que j'avois donné à mes chers Amis pour notre utilité commune, me devint ſi funeſte, qu'il me ſemble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faiſant tomber ſur moi ſeul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant, le peu d'aparence qu'il y avoit qu'il pût tourner ſi malheureuſement, l'ayant fait recevoir avec joye de mes Compagnons, nous commençâmes dès le même jour

jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre Prison à quelques Anciens qui nous visitérent, comme d'un séjour qui nous déplaisoit si peu, que nous nous sentions disposez à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demandérent inutilement la raison; nous ne répondîmes à leurs questions qu'en badinant. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du Ministre, & de toutes les personnes dont on nous permit de recevoir la visite. Il ne se passa point de semaine, sans que le Consistoire ne nous fît renouveler ses persécutions pour nous porter à nous soumettre à sa Sentence; mais ses Envoyez reçurent de nous les mêmes réponses. Nous joüissions, pour parler ainsi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos maniéres mystérieuses, & la plûpart étant des Vieillards qui se piquoient de sagesse & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils ressentoient de voir les desseins de six jeunes gens à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réserve avec nos Epouses. Un de nos premiers soins fut de les informer du secret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pû concevoir de notre fidélité, que pour les prier d'agir de concert avec nous, & de ne pas nous laisser ignorer les premiéres marques qu'elles auroient de l'état où nous souhaitions qu'elles pussent se trouver. Le Géolier, qui n'étoit pas aussi intraitable que la plûpart des gens

de

de ſon eſpéce, conſentit à nous rendre ce ſervice. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chére Epouſe. Mon cœur ſe ſatisfaiſoit du moins dans mes Lettres. Je recevois auſſi leurs réponſes. L'amour & l'amitié n'ont point d'expreſſions tendres & paſſionnées, qui n'ayent été employées dans ce doux commerce, qui fit pendant près de cinq mois toute ma conſolation. Mes Compagnons obtinrent la même faveur du Géolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les Lettres que nous écrivions, & celles que nous avions reçûës. L'amitié qui nous uniſſoit, étoit ſi ſincére, que nous n'aportions pas plus de ſoin à nous déguiſer nos penſées, que nos actions. Chacun laiſſoit lire dans ſon cœur, & liſoit dans celui de ſes Compagnons qu'il regardoit comme ſes chers Freres & ſes fidéles Amis. On ne nous laiſſa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit ſervir à nous deſennuyer. Les Anglois s'occupérent principalement à aprendre la Langue Françoiſe, & les François à ſe perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainſi un fruit conſidérable de notre captivité. Mais hélas! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'uſage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma premiére vûë en aprenant le François, étoit de pouvoir entretenir ma chére Epouſe avec plus de douceur dans ſa Langue naturelle; & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois

Trois mois s'étoient à peine écoulez, lorſque je reçus une Lettre de Madame Eliot, qui m'aprenoit l'heureuſe nouvelle de la groſſeſſe d'Angélique. Elle me l'aſſuroit comme une choſe certaine. Nous en fîmes une fête dans notre Priſon. Mes Compagnons me félicitérent de l'aparence qu'il y avoit que je ſerois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de Pere, & ils regardérent cette diſpoſition du Ciel comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée ſur eux. Nous examinâmes ſi nous attendrions plus long-tems à faire annoncer cette nouvelle au Conſiſtoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer : je fus ſeul d'une opinion différente, & je demandai ſi inſtamment qu'elle fût ſuivie, qu'ils y conſentirent par complaiſance. Ce fut en effet leur unique motif ; car je n'avois point de raiſon ſolide à leur aporter, & je ne trouvois pas non plus que je puſſe m'en rendre une bonne à moi-même : j'agiſſois par un inſtinct aveugle, ou ſi l'on veut, par une eſpéce de preſſentiment ſecret que je ne pouvois éclaircir. Il me ſembloit qu'il y avoit du danger pour mon Epouſe, à paſſer pour Mere avant ſes Compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que ſur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager ſa pudeur en attendant à déclarer ſa groſſeſſe juſqu'à ce que mes Compagnons euſſent leurs Epouſes dans le même cas. Quelque ſujet que nous euſſions de préſumer

mer avantageuſement de la diſpoſition du Peuple en notre faveur, je ſçavois qu'un regard, une marque de ſurpriſe, une raillerie douce même & innocente touche une Fille vertueuſe, qui ſe trouve dans un certain état auquel on lui fait connoître qu'on ne s'eſt point attendu; & mon deſſein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même étoit d'épargner à ma chére Angélique le moindre ſujet de chagrin & de confuſion. Il ſembléra peut-être que ce raiſonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pû ſuffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai; mais il eſt certain qu'il entroit quelque choſe de plus fort & de plus preſſant dans ma réſolution. Je le ſentois, ſans le concevoir, c'étoit un reſte d'influence heureuſe de mon Etoile qui me préſageoit des malheurs prochains, auſquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévû, puiſqu'il n'y avoit qu'une malignité déteſtable qui pût les faire naître, & que même en les éprouvant, j'ai eu long-tems peine à les croire?

Je marquai donc à Madame Eliot dans ma réponſe, qu'il me paroiſſoit à propos de cacher ſoigneuſement la groſſeſſe de ſa Fille, juſqu'à ce que les Epouſes de mes Compagnons nous euſſent découvert quelque choſe de ſemblable. Pluſieurs ſemaines ſe paſſérent dans cette attente. La nouvelle que je deſirois ſi ardemment, n'arri-

voit

voit point. Cependant le Miniſtre & le Conſiſtoire, qui comprenoient moins que jamais le deſſein de notre conduite, & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le ſecret, renouvelérent leurs inſtances avec de nouvelles perſécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté, pour nous perſuader de nous rendre à leurs ordres ; mais plus ſouvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en uſage. Le Miniſtre ſur-tout, qui nous rendoit de fréquentes viſites, ne ſortoit jamais ſans nous avoir traité d'indociles & de rebelles, & ſans nous avoir fait craindre de la part du Ciel & de la Colonie quelque châtiment ſévére, qui nous remettroit malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ces apoſtrophes violentes, que n'ayant plus la patience d'eſſuïer ſes bruſqueries & ſes emportemens, je pris tout-d'un-coup, & ſans y avoir fait aſſez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ſes paroles & ſes peines. Voulez vous que j'épouſe deux femmes, lui dis je ? J'y conſens, ſi cela eſt néceſſaire pour le bien de la Colonie : mais ſi vous n'êtes point capable de me propoſer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Éliot, qui eſt ſi réellement mon Epouſe, qu'elle eſt prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut ſi frapé de ce diſcours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre

prendre le ſens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il deſira. Et vos Compagnons, me dit-il après un moment de ſilence, ont-ils commis la même faute que vous ? Je lui répondis d'un ton badin, que nous étions en ſociété de vertus & de crimes, & que nous attendions les mêmes récompenſes ou les mêmes châtimens. Il ſe retira, ſans nous faire connoître ce qu'il penſoit. Quoique je lui euſſe fait cet aveu ſans délibération, je ne crus pas devoir m'en repentir, & mes Compagnons, qui l'avoient ſouhaité ardemment, en furent au comble de la joye. Nous étions déja au cinquiéme mois de notre priſon. Il n'y avoit plus à compter ſur la groſſeſſe de leurs Epouſes, puiſqu'elles avoient été ſi long-tems ſans en reſſentir les marques. L'eſpérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir, rouloit deſormais toute entiére ſur Angélique & ſur moi. Il nous tardoit de ſçavoir de quelle maniére le Conſiſtoire & la Colonie prendroient une preuve auſſi inconteſtable de notre mariage, que celle que je venois de donner au Miniſtre. J'écrivis ſur le champ à Madame Eliot, pour la prévenir. Elle reçut ma Lettre, & moi ſa réponſe, qu'elle m'envoya vers le ſoir. J'y trouvai quelques ſujets de confiance & de joye : elle m'aprenoit, qu'elle avoit eu la viſite du Miniſtre : qu'il avoit demandé à voir mon Epouſe, qu'il s'étoit informé de la vérité de ſa groſſeſſe, & qu'en ayant été con-

convaincu, il étoit ſorti d'un air tranquile & ſatisfait.

Cependant, nous vîmes le lendemain avec le dernier étonnement, que nous étions ſous la garde d'un autre Géolier, & qu'on prenoit plus de ſoin qu'on n'avoit fait juſqu'alors de fermer la porte de la priſon. Nous en demandâmes inutilement la raiſon au nouveau Maître de notre demeure. Il ſe contenta de nous répondre, que ce changement s'étoit fait par ordre du Conſiſtoire. Nous ne doutâmes point qu'on n'eût ſoupçonné l'autre d'avoir ſervi au commerce de Lettres que nous entretenions avec nos Epouſes. Mais cette premiére rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de ſortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois Compagnons, le Géolier nous déclara que cette ſatisfaction ne nous ſeroit plus accordée, & il refuſa avec obſtination de nous aprendre la cauſe de cette rigoureuſe conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous allarmer beaucoup. Nous tînmes Conſeil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire voir clair dans une telle obſcurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence, & ſupoſant même que la groſſeſſe de mon Epouſe en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables

pables depuis que le Miniſtre s'en étoit aſſuré par ſes yeux, que lorſque je lui avois fait, cinq mois auparavant, des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il eſt vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire ſincéres : mais c'étoit cette penſée même qui éloignoit tous les ſoupçons que je devois former de ſes cruels deſſeins ; elle avoit même ſervi juſqu'alors à me faire trouver ſes injuſtices excuſables. Il eſt peut-être perſuadé, diſois-je, que nous voulons le tromper ; il ne lui manque que d'être aſſuré de la conſommation de notre mariage ; car plus il a d'affection pour ſa Niéce, moins il eſt vraiſemblable qu'il voulût lui donner un Epoux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en ſupoſant que je pûſſe prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angélique. Elles ſont à preſent prouvées ſans replique ; il ne voudroit plus de moi pour l'Epoux de ſa Niéce ; & il n'a plus d'intérêt par conſéquent à rompre les liens qui m'attachent à mon Epouſe. Ce raiſonnement eût été juſte, ſi le Miniſtre n'eût agi qu'en Oncle tendre, & en Paſteur vertueux & charitable ; mais toutes ſes vuës étoient celles d'un Ennemi cruel & artificieux, qui cherchoit à ſatisfaire ſon reſſentiment contre Madame Eliot, contre ſa Fille, & contre moi : il n'avoit point eu d'autre but, dans les violences qu'il nous avoit déja fait eſſuyer. Mes Compagnons ne les avoient partagées, que parce qu'il ne pouvoit me perdre ſans les

les aſſocier à ma ruïne. La vengeance étoit ſa ſeule paſſion ; ou du moins toutes les autres s'y raportoient. Madame Eliot le connoiſſoit bien, lorſqu'elle m'avoit repreſenté ſon caractére ; & elle avoit eu raiſon ſans doute de me dire, qu'il avoit ſollicité la mort de ſa Belle-ſœur dans la ſeule vuë de ſe venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faiſant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi ; car je ne vous raporte rien de cet odieux Miniſtre, qui ne ſoit trop confirmé par ce qui me reſte à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ſes deſſeins, nous obligea de recourir à la conſolation ordinaire des malheureux, c'eſt-à-dire, à la patience & à l'invocation du ſecours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chére Epouſe m'étoit ſans ceſſe preſente. Quels triſtes fruits d'une affection ſi tendre & ſi innocente ! Elle s'allarme pour moi, diſois-je, au moment que je tremble pour elle ! Qui de nous deux eſt le plus à plaindre ? Hélas ! je ſçai bien que mes peines les plus ſenſibles ne ſont pas mes propres peines ; mais je meurs mille fois de celles de ma chére Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la viſite d'un Ancien, qui nous exhorta

en

en général à bien eſpérer ; mais nous ne pûmes tirer de lui la raiſon du cruel traitement qu'on nous faiſoit eſſuyer. Il refuſa même de ſatisfaire aux queſtions qui regardoient nos Epouſes. Gelin, que cette dureté piquoit juſqu'à l'indignation & au tranſport, me propoſa plus d'une fois de recourir aux armes, comme au ſeul moyen de finir tant d'indignitez. Nous avions non-ſeulement nos trois piſtolets ; mais encore ceux de nos Compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachez. Je répondois chaque fois à Gelin, que c'étoit ſans doute une reſſource à laquelle il ne falloit pas abſolument renoncer ; mais que je n'en voyois point encore la néceſſité, que nous devions attendre du moins quelques lumiéres ſur notre ſort, & ne pas prendre le parti du deſeſpoir avant que d'avoir perdu toute eſpérance.

Nous étions à la fin du ſixiéme mois de notre priſon : un jour au matin nous vimes entrer dans notre chambre le Miniſtre avec quelques Anciens. Son viſage me parut embarraſſé. Sortez, dit le Miniſtre à Gelin & à Johnſthon, & laiſſez-moi ſeul avec M. Bridge. Mes chers Compagnons ſortirent, conduits par les Anciens, & je demeurai effectivement ſeul avec mon Ennemi. Il m'ordonna impérieuſement de m'aſ-

ſéoir,

ſéoir ; & s'étant aſſis lui-même, il me fit tout à la fois deux queſtions : Qui êtes-vous, me dit-il ; & dans quel deſſein êtes-vous entré dans cette Iſle ? Surpris du ton bruſque dont il me parloit, je le regardai pendant quelque-tems ſans répondre. Il réïtéra ſon interrogation. Je me déterminai à le ſatisfaire honnêtement, mais en lui faiſant ſentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore, lui dis-je, dans quelle vuë & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur, ſi vous ne ſçavez point encore qui je ſuis, je ne refuſe point de vous l'aprendre. Mon nom eſt Bridge. Je ſuis Fils du Protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Iſle, c'eſt l'eſpoir d'y trouver des hommes juſtes & amis de la vertu : plaiſe au Ciel que mon attente ne ſoit point trompée ! Il n'y avoit aſſurément rien d'inſultant dans ma réponſe : cependant, il plut au Miniſtre de me la reprocher comme un manque de reſpect. Sa haine ſe ſatisfit d'abord par quelques mots injurieux ; & prenant enſuite un ton plus modéré en aparence, il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infamies dans leſquelles j'étois tombé, fût né d'un Pere tel que je me l'attribuois ; qu'il n'étoit pas plus vraiſemblable que j'euſſe jamais eu le moindre ſentiment d'honneur & de vertu, puiſque j'en avois violé toutes les loix, mais que s'il étoit vrai que

j'euſſe

j'euſſe cru trouver dans l'Iſle de l'amour pour l'ordre & pour la juſtice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'aprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en ſerois moi-même un exemple. Nous ne ſouffrons ici, continua-t'il, ni l'adultére, ni la ſéduction. Un Mari qui manque de foi à ſon Epouſe, eſt digne de mort. Votre condamnation eſt déja prononcée par nos Loix. Cependant, comme c'eſt à la Colonie qu'apartient le droit de porter une Sentence de mort, je vous laiſſe avec l'eſpérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t'il d'un air railleur, & penſez à vous réconcilier avec le Ciel; car elle n'a point épargné dans le même cas des perſonnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me juſtifier, ou plutôt j'étois ſi troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je ſçavois à peine ce que j'allois dire: mais il me prévint, en me priant de remettre à parler pour ma défenſe devant ceux qui ſeroient nommez pour l'entendre. Il ajouta en ſe levant, qu'il n'avoit été envoyé à ma Priſon que pour remplir le devoir de ſon miniſtére, c'eſt-à dire, pour m'avertir de penſer à la pénitence, & de faire un uſage Chrétien de mon châtiment. Il ſortit auſſi-tôt. Mes Compagnons ne reparurent point. Je demeurai ſeul un inſtant, & le Géolier étant entré avec deux Valets qui ſe ſaiſirent de moi,

je me vis en un moment chargé de chaînes pesantes, & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avouë que le courage & la fermeté, dont je me croyois rempli, ne purent me soutenir contre les premiéres impressions d'un événement si terrible & si imprévu. Je conçus tout le système de la vengeance du Ministre. L'exemple tragique de Guiton se presenta aussi-tôt à mon esprit. Je crus ma mort inévitable, & je passai plus d'une heure à me plaindre du Ciel & à gémir de la rigueur de mon sort. Mais lorsqu'après ces premiers mouvemens de douleur qui n'avoient point d'abord d'autre objet que ma propre infortune, je vins à penser qu'Angélique seroit sans doute enveloppée dans ma ruïne, & qu'elle subiroit le même suplice, j'achevai de perdre le peu de constance qui me restoit, & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes Ennemis, par ma mort, le cruel plaisir de me faire souffrir plus long-tems. A peine avois-je la force de pousser au-dehors quelques paroles qui se trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuse de mes esprits. Mon desespoir néanmoins ne pouvoit se contenir au-dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler, crier à haute voix, & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être sensible. Il m'en échapoit quelques-unes, entrecoupées de mille soupirs : je les adressois à Angélique, à

Madame

Madame Eliot, à mes Compagnons, & je prenois le Ciel & la Terre à témoins de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable Epouſe, dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom ſans tendreſſe, étoit pendant ce tems-là dans un état peu différent du mien. Je n'en apris les circonſtances que pluſieurs mois après. Quelque inſuportable que fut pour moi l'incertitude où l'on me laiſſa de ſon ſort, elle l'étoit beaucoup moins ſans doute que ne l'eut été la connoiſſance de ce qu'elle avoit à ſouffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les premiéres nouvelles, en même-tems que celles de la conduite qu'on avoit tenuë à l'égard de mes Compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux juſqu'au moment où il me fut permis de le revoir. Pour en régler le recit par le tems de mes connoiſſances, je dévrois le remettre après celui de ma propre avanture; mais ma narration vous paroîtra plus claire en ſuivant l'ordre des événemens.

Après la maniére dont je me ſuis expliqué ſur le caractère du Miniſtre & ſur ſa malignité, lorſqu'il étoit queſtion de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoit mes chaînes & cette extrêmite de miſére où je fus précipité tout-d'un-coup. Ecoutez l'horrible plan de ſa haine. Il n'eut pas plûtôt apris de moi la groſſeſſe d'Angélique, qu'il ſe rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai raporté, pour ſe faire confirmer

ce fait important par le propre témoignage de mon Epouſe. Il alla de même chez les Epouſes de mes Compagnons, & par la maniére adroite dont il leur parla de la mienne, il réuſſit à tirer d'elles aſſez d'éclairciſſement pour s'aſſurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il ſe crut alors au comble de ſes deſirs & le maître abſolu de ſa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles-mêmes. Il réſolut de laiſſer deſormais mes Compagnons en repos, & de faire tomber tous ſes traits ſur Angélique & ſur moi. Par la Sentence du Conſiſtoire, la cérémonie du Sort devoit être regardée comme un mariage ſaint & ſolemnel ; or j'avois eu depuis un commerce avéré avec une autre femme que celle que le Sort m'avoit donnée ; j'étois donc dans le cas de Guiton, c'eſt-à-dire, coupable d'adultére, & par conſéquent digne de mort. Tel fut ſon raiſonnement. Il prévit bien que mes Compagnons, & ſur-tout Gelin, pourroient lui cauſer quelque obſtacle en ſe reconnoiſſant atteints du même crime : mais comme il avoit déja ſçu perſuader aux Anciens que cette confeſſion étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui ſeroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faiſant remarquer qu'il n'étoit pas vraiſemblable que de ſix jeunes gens qui euſſent eu le même commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eut qu'un qui fût devenu Pere. Effectivement, il y avoit quelque choſe de ſi extraor-

extraordinaire dans cet événement, que j'étois embarrassé moi même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans replique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de mon sort, & qui change le cours même de la Nature pour assurer ma perte.

Quelque infaillible que ce projet parût au Ministre, il le tint caché dans son cœur, jusqu'au sixiéme mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique & moi les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher sans doute qu'il ne me revint quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein, & me porter à prendre de concert avec mes Compagnons des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. A Dieu ne plaise, disoit-il, que ces horreurs se renouvellent dans la Colonie! L'exemple de Guiton & de ma Belle-Sœur est un frein qui retiendra éternellement nos Filles dans les bornes de la modestie & de la vertu. Ces affectations hypocrites durérent pendant quelques semaines. Enfin la grossesse de mon Epouse étant si visible qu'elle n'étoit plus ignorée de personne, il leva le masque tout-d'un-coup. Il fit assembler le Consistoire. Là par une harangue artificieu-

se, il anima tellement les Anciens contre moi, qu'il n'y en eut presque pas un qui ne fut prêt dans le premier moment à souscrire à ma mort. Son éloquence empoisonnée s'exerça principalement sur deux articles : premiérement à bien établir la solidité de notre prétendu mariage du Sort, & la justice du Consistoire à le confirmer par sa Sentence : en second lieu, à détruire le penchant que quelques Anciens pourroient avoir à croire mes Compagnons aussi criminels que moi, supposé que je le fusse, & à leur persuader que j'étois seul dans le cas de l'adultére. Mon crime & la nécessité de ma punition, suivoient nécessairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout espoir de pardon : car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'est ordinairement du crime d'un Particulier, qu'on prend l'occasion de donner un exemple de sévérité pour le maintien des Loix : & naturellement, il sembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, sans crédit & sans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Ministre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes Compagnons de ce qu'Angélique se trouvoit seule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur sagesse & leur innocence ; que ceux qui étoient dans une Prison différente de la mienne, avoient nié d'abord

d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les Filles qu'ils avoient prétendu épouſer dans la prairie; qu'ils avoient fait cette premiére dépoſition volontairement & ſans contrainte; qu'ayant changé enſuite de langage après m'avoir parlé à l'Egliſe, il étoit viſible que c'étoit à ma ſollicitation; qu'il paroiſſoit auſſi certain, que ceux qui étoient renfermez avec moi ne s'étoient conduits que par mes conſeils; que prévoyant les ſuites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois fort bien ſenti que je ne pouvois me ſauver, qu'en tâchant de groſſir le nombre des coupables; & que j'avois eu l'adreſſe de perſuader à mes Compagnons, que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien; que les Filles avoient auſſi varié dans leurs dépoſitions; qu'étant captives, elles avoient proteſté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir, qu'au moment qu'elles avoient été libres, c'eſt à-dire, auſſi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conſeils que je leur avois donnez dans mes Lettres, elles en avoient tenu un tout opoſé; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces Lettres, ſoit de ma main, ſoit de celles de mes Compagnons; & qu'il les avoit trouvées ſi malignes & ſi dangereuſes que c'étoit ſur cette raiſon qu'il avoit ſollicité le Conſiſtoire de nous donner un Géolier dont la fidélité fut à l'épreuve de mes ſéductions. En un mot,

tout ce qu'un Ennemi violent & artificieux peut mettre en uſage pour verſer ſon poiſon dans le cœur des autres & y allumer la haine, le Miniſtre l'employa dans cette occaſion ; & ſon diſcours eut en effet tout le ſuccès qu'il s'étoit propoſé. Les Anciens me regardérent dès ce moment, non-ſeulement comme atteint & convaincu d'adultére ; mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes Compagnons ; & rejettant ſur moi la réſiſtance qu'ils aportoient à leurs ordres, ils me jugérent le ſeul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la réſolution de me faire mourir. Elle fut priſe par un accord unanime, & quoiqu'il ſe trouvât pluſieurs perſonnes dans l'Aſſemblée à qui la conſidération qu'ils avoient pour Madame Eliot faiſoit ſouhaiter qu'on eût quelque indulgence pour ſa Fille, ſa cauſe étoit liée trop néceſſairement à la mienne, pour la ſéparer de mon ſort. On n'eût oſé d'ailleurs ſolliciter pour elle en preſence du Miniſtre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de ſa Sœur dans les mêmes circonſtances. Sa perte & la mienne furent donc concluës. Cependant comme il n'apartenoit point au Conſiſtoire de prononcer définitivement des Arrêts de mort, on ſe contenta ſuivant la forme établie, de rédiger en Articles tous les chefs d'accuſation du Miniſtre, pour les expoſer à la Colonie. L'uſage étoit

étoit dans ces occaſions, d'attacher à la porte de l'Egliſe une eſpéce de manifeſte, qui contenoit les crimes des perſonnes accuſées. Chaque particulier les examinoit, pour ſe mettre en état de porter ſon jugement avec connoiſſance. Tous les Habitans de l'Iſle s'aſſembloient enſuite après une proclamation publique, & l'on procédoit réguliérement à la Sentence. Nous fûmes donc regardez mon épouſe & moi dès ce jour, ſinon comme des criminels déja condamnez, du moins comme des accuſez dont le crime étoit ſi notoire & ſi certain, que notre condamnation paroiſſoit infaillible. Nous fûmes traitez auſſi-tôt comme nous devions l'être dans cette ſupoſition. Angélique fut arrachée des bras de ſa Mere, & renfermée dans une obſcure priſon. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Miniſtre de penſer de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque ſorte juſtifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le Miniſtre prit ſur ſoi le ſoin de leur conduite; & raiſonnant toujours ſur les principes de ſa haine, il aſſura le Conſiſtoire, que n'étant plus deſormais corrompus par mes conſeils, on pouvoit ſe répondre de leur ſageſſe & de leur docilité. Tels furent les préludes de la ſcène funeſte qui ſe préparoit.

Gelin & Johnſton ſe voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit

tenoit captif après eux. Ces deux chers amis, qui étoient accoutumez par une longue société de miséres à m'aimer & à me souhaiter du bien, ne purent cacher la douleur qu'ils ressentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroissoit leur accorder. Ils la témoignérent hautement dès le même jour. Mais leur colére égala leur étonnement, lorsqu'ils aprirent par le bruit qui ne tarda pas à se répandre, que mon Epouse avoit été arrêtée, & qu'elle & moi ayant déja été déclarez dignes de mort par le Consistoire, on ne parloit plus que d'assembler les Habitans de la Colonie pour la confirmation de cette Sentence. Gelin se rendit chez le Ministre sans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre, avec une rigueur qui le déconcerta; & lui ayant fait connoître, que quelque respect qu'il eût pour le Consistoire & la Colonie, il n'y auroit jamais de considérations qui pussent le détacher de mes intérêts, il lui déclara nettement, qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie, il falloit le mettre en état de ne pouvoir sacrifier la sienne pour me défendre. Mon ennemi qui s'étoit attendu que le plaisir de se revoir en liberté, rendroit mes Compagnons moins sensibles à mon malheur, eut besoin de toute son adresse pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta, fut de confesser, que le Consistoire avoit pris des résolutions qui ne m'étoient point favorables.

rables : mais il ajoûta, que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur, & que de quelque façon qu'elle tournât, on ne devroit point apréhender qu'on en vint aux extrémitez avant qu'Angélique fût délivrée de ſes couches ; qu'il pouvoit arriver pendant cet intervale mille changemens dans les diſpoſitions du Conſiſtoire & de la Colonie ; & que ma Cauſe enfin n'étoit point encore deſeſpérée. Cette réponſe étoit ſincére en partie ; car on ne pouvoit penſer à la condamnation d'Angélique, ni par conſéquent à la mienne, avant le tems de ſes couches : mais le but du Miniſtre, en faiſant faire cette réflexion à Gelin, étoit de l'apaiſer ſur l'heure, dans la penſée qu'il lui ſeroit facile de le gagner par ſes careſſes, lui & ſes Compagnons, ou de les tromper par ſes artifices. S'étant même aperçu que ſon diſcours avoit produit quelque effet ſur Gelin, il en prit occaſion de lui faire entendre, que ſa bonne conduite & celle de nos Compagnons pourroit contribuer, plus que tout le reſte, à mon ſalut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux ; il ne ſe portoit point aiſément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le Miniſtre n'avoit pas manqué de lui faire connoître, que c'étoit à ſes ſollicitations qu'il en étoit redevable. Cette penſée jointe à une aparence de bonté & de modération, qu'il croyoit lui trouver en

en s'expliquant sur mon sujet, lui persuadérent non-seulement qu'il n'étoit point notre Ennemi, mais que le conseil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, & qu'il ne pouvoit me servir mieux qu'en s'attachant à le suivre. Il fit entrer Johnston & nos autres Compagnons dans ce sentiment. Tous s'accordérent à se faire violence en ma faveur, jusqu'au point de souffrir sans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vûë de leurs Epouses, & qu'on en revînt à les presser de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils se contentoient de marquer avec douceur, que leurs dispositions n'étoient point changées ; & ils s'employoient incessamment à visiter le Ministre & les Anciens, pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne sçai s'il eût été à souhaiter pour mon intérêt qu'ils eussent tenu une autre conduite ; mais il est certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui pussent faire impression sur le Ministre : elles ne servirent qu'à lui donner occasion d'abuser de leur foiblesse, en lui procurant le moyen de les gagner peu-à-peu, comme il se l'étoit proposé, & de les rendre enfin parjures à leurs Epouses, & infidéles à leur Ami. Je parle de trois d'entre eux seulement ; car Gelin & Johnston pouvoient bien être trompez, mais ils étoient aussi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point

point encore nommez, que cet adroit Ennemi trouva bien-tôt de quelle maniére il falloit s'y prendre pour entrer en composition. L'un étoit François: il s'apeloit *Rouſſel*, Les deux autres étoient Anglois : l'un ſe nommoit *Green*, & l'autre *Blakmore*. Je n'ai point ſçu préciſément par quelles eſpérances ils s'étoient laiſſé ſéduire, l'inconſtance y eut ſans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir ſans ceſſe les Filles dont on vouloit qu'ils fuſſent les Epoux, tandis qu'on leur interdiſoit la vûë de celles dont ils l'étoient véritablement : on ne ſe laſſoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux, & de leur faire valoir la ſolidité de leurs premiers engagemens. Un nouvel amour, un ſcrupule d'eſprit foible, les inſinuations continuelles du Miniſtre, eurent enfin la force de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs ſermens & à leur honneur. Ils conſentirent à ce qu'on avoit envain exigé d'eux depuis ſi long tems ; & en s'attachant à leurs nouvelles Epouſes, ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient euë juſqu'alors pour leurs Compagnons. C'étoit ce que le Miniſtre ſe propoſoit principalement. Il fut facile d'en juger par les meſures qu'il garda dans la concluſion de leur mariage. Comme il apréhendoit Gelin & Johnſton, qu'il avoit toujours trouvé inflexibles, il voulut que cette cérémonie ſe fit ſecrettement, de peur qu'ils ne s'y opoſaſſent par leurs plaintes du moins, & par les reproches

ches qu'ils auroient pû faire à leurs foibles amis. Ils ne l'aprirent donc que plusieurs jours après qu'elle fut achevée ; ou plûtôt ils la devinérent à l'air & aux maniéres embarrassées de nos trois Infidèles. Gelin, toujours vif & impatient, ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation : mais elles ne servirent qu'à les aigrir contre nous, & à les mettre entiérement dans le parti de nos Ennemis.

Fin du Tome second.